



universität
wien

DIPLOMARBEIT

Titel der Diplomarbeit

„Approche (post-)coloniale de l'œuvre d'Albert Camus“

verfasst von

Dominik Eigner

angestrebter akademischer Grad

Magister der Philosophie (Mag.phil.)

Wien, 2015

Studienkennzahl lt. Studienblatt:

A 190 347 313

Studienrichtung lt. Studienblatt:

Lehramtsstudium UF Französisch UF Geschichte,
Sozialkunde, Politische Bildung

Betreut von:

ao. Univ.- Prof. Dr. Zohra Bouchentouf-Siagh

Pour Lukas, le meilleur frère du monde, qui restera à jamais dans mon cœur.

Pour mes parents Brigitte et Gerhard, qui m'ont toujours montré ce qu'est l'amour inconditionnel.

Table des matières

1. Introduction	3
1.1. Le choix du sujet: pourquoi Camus?	3
1.2. Structure du mémoire	3
2. Écritures et théories postcoloniales	5
2.1. Écriture postcoloniale – éléments caractéristiques	5
2.2. Théorie postcoloniale – points centraux	7
3. Aperçu de l’histoire coloniale française en Algérie (jusqu’à la veille de la Première Guerre Mondiale)	15
3.1. L’Algérie avant l’implantation du pouvoir français	15
3.1.1. Brève rétrospective historique	15
3.1.2. La vie culturelle maghrébine en Algérie avant l’implantation du colonialisme français	16
3.2. De la conquête française à la révolte de 1871	17
3.2.1. L’année 1830 – La France débarque en Algérie et commence une longue conquête	17
3.2.2. La colonisation française sur le territoire algérien de 1830 à 1870 - l’installation d’un nouveau peuple	20
3.2.3. Les troubles de 1870 et de 1871 – une période difficile pour le gouvernement français	23
3.3. De la fin de la révolte de 1871 à la veille de la Première Guerre Mondiale	25
3.3.1. Le système colonial pour les colonisés algériens	25
3.3.2. La colonisation française et européenne à la fin du 19 ^e et au début du 20 ^e siècle - une croissance rapide des villes algériennes	28
3.3.3. Les grands contrastes au début du 20 ^e siècle: entre l’omniprésence de la francité et les revendications des colonisés	29
4. Approche (post-)coloniale de l’œuvre d’Albert Camus – analyse littéraire	32
4.1. Albert Camus: éléments biographiques	32
4.1.1. Les débuts – Une petite enfance pauvre et riche à la fois	32
4.1.2. École primaire et importance de Louis Germain	34
4.1.3. Le lycée: Albert découvre de nouveaux mondes et certains mécanismes de la société coloniale	35
4.1.4. Camus est conscient de ses origines: le bonheur n’est pas un bien matériel	39
4.1.5. Tuberculose, décision définitive pour la littérature et premiers pas dans le journalisme	40
4.2. Camus et l’engagement à travers le journalisme et l’écriture	41
4.2.1. Camus et les années 1930 – Une période mouvementée dans tous les domaines	41
4.2.2. Un critique ouvert – Camus s’engage pour tous les Algériens	43

4.3.	Camus comme voyageur entre les pays et les cultures: un engagement anticolonialiste littéraire qui continue	45
4.3.1.	L'écrivain et ses débuts à Paris	45
4.3.2.	Des réflexions identitaires sur une patrie française lointaine et inconnue et une Algérie francisée	46
4.3.3.	<i>La Peste</i> , la ville d'Oran, la Deuxième Guerre Mondiale et leurs relations réciproques	48
4.3.4.	La terre natale – Une source de récréation et de réconfort	53
4.3.5.	Le souhait d'objectivité: préjugés et critique du point de vue colonialiste	55
4.3.5.1.	Une critique ouverte de la pensée colonialiste	55
4.3.5.2.	<i>L'Étranger</i> et l'agressivité du soleil algérien	57
4.3.5.3.	<i>L'Étranger</i> et le point de vue algérien	60
4.4.	Le calme avant la tempête, la Guerre d'Algérie et les prises de position publiques de Camus	72
4.4.1.	Grande production théâtrale et problèmes personnels	72
4.4.2.	Des troubles nationaux – La Guerre d'Algérie et les prises de position publiques de Camus	75
4.5.	De nouveaux parallèles biographiques littéraires? Couronnement officiel de la carrière de l'écrivain	85
4.5.1.	Un Camus résigné? <i>La Chute</i> et une comparaison entre les personnages principaux de trois œuvres de Camus	85
4.5.2.	Le Prix Nobel – Le couronnement officiel de la production littéraire de Camus et ses réflexions sur le sujet	93
4.6.	Le souhait d'unir le pays natal reste jusqu'à la fin – <i>Les Actuelles III</i> , <i>Le Premier Homme</i> et les dernières années de Camus	96
4.6.1.	Le conflit sur la terre natale n'est pas encore résolu: critique et propositions de solution	96
4.6.2.	<i>Le Premier Homme</i> et les dernières années de Camus	98
5.	Conclusion	105
6.	Bibliographie	107
6.1.	Corpus littéraire: Œuvres étudiées	107
	Albert Camus	
	Kamel Daoud	
6.2.	Œuvres théoriques	108
6.3.	Ressources Internet	112
7.	Annexes	113
7.1.	Abstract in deutscher Sprache	113
7.2.	Curriculum vitae	114

1. Introduction

1.1. Le choix du sujet: pourquoi Camus?

Approche (post-)coloniale de l'œuvre d'Albert Camus. C'est le titre du présent mémoire. La raison pour laquelle nous avons choisi ce sujet, est qu'il nous permet d'avoir une vue relativement approfondie sur l'écrivain. Ses œuvres n'ont jamais perdu de leur actualité, émeuvent encore aujourd'hui les lecteurs et les poussent à réfléchir sur les questions essentielles de notre vie. Dans le monde contemporain qui doit faire face à des combats incessants et à des situations de crise, un Camus qui refuse l'exploitation humaine, qui prend la parole pour ceux que l'on marginalise et que l'on met à l'écart et qui plaide pour la paix entre les peuples est certainement plus qu'actuel. En effet, aujourd'hui encore, certaines revendications de Camus ne sont pas encore réalisées dans beaucoup de régions du globe. C'est pour cela qu'une analyse des œuvres de l'écrivain peut être fructueuse et nous éclairer encore 55 ans après sa mort. Ce mémoire est présenté comme une approche (post-)coloniale de l'œuvre d'Albert Camus. Comment expliquer ce titre?

L'approche est socio-historique dans la mesure où nous tenterons de montrer comment Albert Camus vivait, percevait et décrivait l'époque coloniale française en Algérie, dans le but de relever les traces que cette expérience du colonialisme a laissé dans certaines des œuvres de l'écrivain.

Analyse postcoloniale car nous verrons que dans l'un de ses textes sur la Guerre d'Algérie, Camus fait lui-même un pronostic sur l'avenir éventuellement postcolonial de l'Algérie française. La dimension postcoloniale de ce mémoire est aussi représentée par le travail sur le livre *Meursault, contre-enquête* publié par l'écrivain algérien Kamel Daoud. Celui-ci nous raconte le point de vue algérien sur les événements de *L'Étranger* de Camus. On aura alors à faire à deux 'Étrangers' qui relatent le même crime, ce qui nous servira à les comparer. En outre, dans ce roman, Kamel Daoud décrit très bien son point de vue sur l'Algérie post-indépendance en nous montrant très ouvertement les problèmes qu'il y voit.

1.2. Structure du mémoire

Dans le chapitre qui suit cette introduction, nous approfondirons cet aspect postcolonial en nous fondant sur les analyses de Jean-Marc Moura, Arjun Appadurai, Gayatri Chakravorty Spivak, Edward Saïd et János Riesz. Ce chapitre nous aidera alors à comprendre ce que l'on entend par les termes d'écriture ou de théorie postcoloniales et nous donnera une vue

approfondie sur ce champ d'études, que nous nécessiterons dans notre analyse de l'œuvre d'Albert Camus.

Le troisième chapitre de ce mémoire sera consacré à l'histoire coloniale française en Algérie. Après avoir montré que ce pays nord-africain disposait déjà de structures et d'institutions culturelles et économiques à la veille de l'occupation française, nous expliquerons comment l'installation du pouvoir colonisateur y a été possible et comment le pays s'est développé sous la tutelle française. Notre panorama historique s'arrêtera en 1913. C'est alors l'époque au cours de laquelle Albert Camus vient au monde. Enfin, l'histoire coloniale française en Algérie après 1913 sera traitée à travers notre analyse littéraire.

Le présent travail est littéraire dans la mesure où il se base essentiellement sur les œuvres d'Albert Camus. Dans le quatrième chapitre de ce mémoire, notre analyse sera effectuée à partir de plusieurs de ses écrits. On peut citer notamment *L'Envers et l'Endroit*, *L'Exil et le royaume*, *Le Premier Homme*, *L'Étranger*, *La Peste*, *La Chute*, «Le Discours de Suède» et *Les Actuelles III*. Ces œuvres nous serviront alors de réponse aux questions qui viennent d'être posées. Cette approche représente aussi une analyse biographique de Camus, étant donné que certains des écrits qui nous aident à comprendre comment l'écrivain vivait l'expérience du colonialisme français sont de nature autobiographique. Dans ce contexte, il suffit de penser au *Premier Homme* ou à *L'Envers et l'Endroit*.

En conclusion, nous résumerons brièvement les résultats de notre travail. La dernière partie contiendra la bibliographie et toutes les autres sources à l'aide desquelles ce mémoire a été rédigé.

2. Écriture et théories postcoloniales

2.1. Écriture postcoloniale – éléments caractéristiques

Comme nous le verrons encore au fil de ce mémoire, il est possible de considérer et d'analyser les œuvres d'Albert Camus d'un point de vue postcolonial et contemporain: les études postcoloniales en effet, nous permettent de considérer la vie et les écrits de cet auteur sous une autre lumière, laquelle peut nous aider à comprendre quelles traces l'expérience de l'époque coloniale pendant laquelle il a grandi a laissé dans certaines de ses œuvres. De plus, les concepts ou notions élaborés de ce champ d'études nous serviront d'outils d'analyse afin de voir comment peut se faire la recherche d'une identité culturelle et linguistique personnelle dans une société colonisée, comme celle de Camus. Ce dernier a lui-même recherché et trouvé sa propre identité dans ce monde colonial. A travers certaines de ses œuvres, nous essayerons de voir quel impact ce phénomène colonial a exercé sur lui et sur ses écrits. Cependant, il convient tout d'abord de se familiariser avec les termes nécessaires pour pouvoir entreprendre une telle analyse 'postcoloniale'. Ainsi, il sera utile de voir ce que l'on entend par 'écriture(s) postcoloniale(s)'.

La question postcoloniale en tant que telle gagne de l'importance au sein de la recherche universitaire à partir des années 60 pendant lesquelles la plupart des pays africains anciennement colonisés accèdent à leur liberté et à l'indépendance. Cependant, cette expression de littérature postcoloniale porte non seulement sur la production littéraire francophone des pays africains mais aussi sur celle de toutes les autres anciennes colonies françaises.¹ Jean-Marc Moura se réfère à l'ouvrage *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures* de Gareth Griffiths, Helen Tiffin et Bill Ashcroft et souligne que selon ces auteurs, l'élément qui unit toutes ces littératures d'expression française, c'est le fait d'avoir été initiées à cause du colonialisme français.² Les œuvres dont s'occupe alors ce champ d'études sont relativement modernes: ce sont presque tous des écrits qui ont été créés à partir du 20^e siècle.³ Partant d'un tel constat, il semble justifié d'analyser les œuvres d'Albert Camus d'un point de vue postcolonial car sans ce passé colonial, les Camus ne se seraient probablement pas installés en Algérie pour y prendre racine. Si – comme Moura le note – l'on considère que vers 1900, l'empire colonial français était le deuxième du monde, il semble évident que le français puisse devenir la langue d'écriture de

¹ cf. Moura, 1999:6 et 33.

² cf. Moura, 1999:5 et Ashcroft, Griffiths et Tiffin, 1989:3.

³ cf. Moura, 1999:5.

nombre d'auteurs postcoloniaux et qu'il ait encore de nos jours une importance internationale. Dans ces anciennes colonies, le français coexistait presque toujours, et coexiste encore, avec d'autres langues. Une telle coexistence est liée au passé colonial français des pays concernés et elle a aussi un impact sur le choix de la langue d'écriture pour un auteur. Si – dans notre cas – l'on considère que cette langue d'écriture est le français, Jean Marc-Moura offre deux possibilités de coexistence linguistique dans un tel cadre colonial. La première est la suivante: le français est à la fois langue maternelle et langue d'écriture, comme c'est par exemple le cas pour les écrivains québécois ou acadiens et naturellement aussi pour les Français nés dans les colonies.⁴ Ce cas peut être appliqué à Albert Camus qui – comme on le verra dans l'un des chapitres suivants – est né en Algérie. Il grandit dans la colonie, voit et vit la réalité coloniale, ce qui se 'reflète' aussi dans ses œuvres.

La deuxième variante de coexistence linguistique mentionnée par Jean-Marc Moura est la suivante: le français est la langue seconde apprise pour la plupart à l'école française et devient aussi la langue d'écriture. Ce phénomène se retrouve par exemple au Maghreb.

L'exemple de la deuxième variante de coexistence linguistique où la langue maternelle diffère de la langue de scolarisation et/ou d'écriture souligne aussi que de tels auteurs ont une identité culturelle et linguistique plurielle. Cela leur donne la possibilité de penser le monde de plusieurs façons. Ils font ainsi partie de tous les univers qui se rencontrent dans la société coloniale. Surtout, ces générations (aussi bien colonisatrices que colonisées) nées dans une colonie et qui y passent leur enfance et leur jeunesse, grandissent dans un monde hybride et le perçoivent très consciemment (ce qui se verra aussi dans les œuvres de Camus). Ils se rendent compte de cette coexistence de différentes langues, cultures et traditions ainsi que des différences entre le monde colonisateur et le monde colonisé. Ainsi, les auteurs (et pour parler de ce phénomène en général, les personnes) qui viennent d'un tel univers ont et développent certainement une conscience linguistique et culturelle propre. En ce qui concerne le choix de la langue d'écriture pour les auteurs plurilingues, cette conscience joue un rôle important. Le fait d'écrire dans une langue ou une autre représente en tout cas un positionnement linguistique, culturel et économique très clair. Dans nombre de cas, le choix du français comme langue d'écriture a aussi des raisons économiques, étant donné que les auteurs peuvent ainsi atteindre un public plus vaste. L'un des avantages de l'écriture en français est

⁴ cf. Moura, 1999:11, 13, 17, 31.

aussi que c'est un outil à travers lequel l'on peut établir un contact entre les différentes cultures afin de contribuer à une meilleure compréhension entre elles.⁵

2.2. Théorie postcoloniale – points centraux

Au cours de ce sous-chapitre, nous essayerons de trouver les thèmes centraux de la théorie postcoloniale actuelle et de voir où se trouvent ses champs d'études les plus importants. Ainsi, la théorie postcoloniale souligne, et c'est l'un des points centraux de sa critique, que les puissances coloniales européennes se sont souvent comportées dans les colonies comme s'ils avaient vraiment découvert ou conquis une terre complètement 'vierge', qui serait selon elles sans passé, sans histoire, sans culture ou sans institutions à respecter. Ainsi, les Européens croyaient souvent avoir tous les droits dans leurs colonies et entendaient ériger un pays nouveau, en partant à zéro, en dépossédant et en exploitant ses habitants et ses ressources naturelles. De plus, le côté européen créait aussi des dichotomies entre l'Occident et l'Orient ou l'Europe et les colonies en général. Ainsi, la sphère européenne était toujours représentée et connotée de manière positive, tandis que les colonies en représentaient le contraste négatif. De telles dichotomies sont par exemple 'civilisation et barbarie' ou 'modernité et retard'.⁶ Edward Saïd soutient cet argument dans son ouvrage *Orientalism*, quand il mentionne que l'Orient a souvent servi de point de départ pour faire une distinction entre l'Europe et l'Autre. Ainsi, la supériorité européenne était présentée comme l'opposé du sous-développement oriental.⁷ Afin d'explicitier ce qu'il entend par là, Saïd se réfère aux Anglais Cromer et Balfour et décrit une dichotomie selon laquelle «[t]he Oriental is irrational, depraved (fallen), childlike, 'different'; thus the European is rational, virtuous, mature, 'normal'». ⁸ Cela montre aussi que des termes comme ceux d' 'Occident' ou d' 'Orient' ne sont que des constructions humaines pour simplifier une réalité complexe. Dans ce contexte, Saïd pose aussi la question de savoir si c'est un signe de grande vertu humaine que de diviser le monde en différentes parties, en attribuant une certaine valeur morale à chacune d'entre elles (l'Occident représentant le bien d'après ce cliché et l'Orient le retard). Il rappelle que normalement, de telles distinctions établies et propagées par des êtres humains et qui divisent le monde et ses différentes cultures au lieu d'initier un dialogue entre elles, ne mènent pas à une bonne fin.⁹ L'écrivain avance aussi qu'un tel jugement de valeur peut avoir des conséquences très

⁵ cf. Moura, 1999:32, 40, 42-43, 57, 106, 143, 154.

⁶ cf. Moura, p. 49.

⁷ cf. Saïd, 2003:2, 7.

⁸ Saïd, Edward W. *Orientalism*. 25th anniversary edition with a new preface by the author. Vintage Books, New York. 2003. 40.

⁹ cf. Saïd, 2003:41, 42, 45.

néfastes: «The geographic boundaries accompany the social, ethnic and cultural ones in expected ways.»¹⁰ Ce que Saïd entend par là, c'est que l'histoire d'un pays ne peut pas être effacée comme un tableau d'école pour y inscrire l'avenir d'un autre pays (colonisateur) qui commencerait à restructurer le territoire et remodeler sa population selon ses propres besoins, formes de vie et traditions.¹¹ C'est malheureusement ce processus qui a eu lieu dans beaucoup de colonies sur les cinq continents. Moura lui-même rejoint ces réflexions en notant que les pouvoirs coloniaux européens croyaient souvent détenir tous les droits de réorganisation et de transformation dans leurs possessions extra-européennes.¹² Ce fut le cas en Algérie comme nous le verrons par la suite. Ainsi, les relations entre l'Occident et l'Orient ont été des relations de pouvoir, de domination ainsi que d'hégémonie.

Partant de ce point de vue, Edward Saïd souligne aussi que l'orientalisme, en tant que construction historique, sociale et linguistique, était une entreprise française et anglaise, étant donné que ce sont surtout la France et l'Angleterre qui ont dominé et idéologiquement construit et fabriqué cette partie du monde. En ce sens, l'écrivain argumente que le terme d' 'orientalisme' et ce qu'il représente répond plutôt aux idées et aux exigences des cultures occidentales qui l'ont créé, qu'aux réalités des pays qu'il devait dépendre. La raison en est que l'image que l'Ouest se faisait de ces pays a été établie et inventée par lui-même.¹³ Certains penseurs postcoloniaux développent également cette idée et celle de la transformation des colonies selon les 'idéaux' occidentaux, en argumentant que l'impérialisme européen et sa fin qui – comme on le sait aujourd'hui – ne sont pas restés sans conséquences mondiales, constituaient en fait une première vague d'occidentalisation du monde. A cause de l'implantation du pouvoir européen, les cultures indigènes déjà existantes ont été constamment refoulées, pour être tôt ou tard remplacées dans la majeure partie du monde par le mode de vie occidental.¹⁴

Le chercheur indien Arjun Appadurai est même d'avis que l'on est entré dans une nouvelle phase de cette occidentalisation et globalisation de la terre. Selon lui, les nouveaux médias de masse ont changé l'ordre mondial des choses. Ainsi, la rapidité des nouveaux médias et la vitesse de leur diffusion nous donneraient chaque jour la possibilité de rêver d'une nouvelle vie, à savoir une vie telle qu'on la voit à la télévision. Appadurai établit un rapport de

¹⁰ Saïd, Edward W. *Orientalism*. 25th anniversary edition with a new preface by the author. Vintage Books, New York. 2003. 54.

¹¹ cf. Saïd, 2003:préface p. 18.

¹² cf. Moura, 1999:49.

¹³ cf. Saïd, 2003:4, 5, 22.

¹⁴ cf. Moura, 1999:60.

causalité entre cette vitesse de diffusion des médias et celle des migrations humaines. Ainsi, le chercheur est d'avis que les personnes migrent et voyagent de la même façon que les informations et les images. En ce qui concerne les migrations, les médias font travailler l'imagination de tous ceux qui mettent leur espoir dans un avenir différent ailleurs. Cette projection, stimulée par les médias, peut constituer un moteur important de notre propre avenir. La modernité dont parle Appadurai et dans laquelle on vivrait aujourd'hui aurait également diminué les distances mondiales, par exemple les distances entre les personnes vivant sur différents continents ou celles entre producteurs et consommateurs, importantes dans la sphère économique.¹⁵

Un deuxième point essentiel dans les réflexions d'Arjun Appadurai est l'argument selon lequel le concept d'État-nation ne fonctionnerait plus et serait arrivé à échéance, en raison de notre monde globalisé et des migrations de masse internationales. D'après le chercheur, cela devient évident lorsqu'on constate que les États-nations d'aujourd'hui ont définitivement besoin d'immigrés internationaux pour pouvoir maintenir en place leurs systèmes économiques, financiers et sociaux. Toujours selon Arjun Appadurai, il est difficile de croire qu'un État avec une seule langue, une seule culture ou une seule religion puisse exister ou qu'il ait même jamais existé. Appadurai pense aussi que l'État-nation n'est plus déterminé par ses frontières territoriales.¹⁶ Pour expliquer ce qu'est alors la quintessence de l'État-nation, le chercheur avance:

Ainsi, l'État-nation moderne s'établit moins sur des faits naturels – comme le langage, le sang, le sol et la race – que sur un produit culturel quintessenciel, un produit de l'imagination collective.¹⁷

Ce qui entre de nouveau en jeu ici, c'est l'importance qu'Appadurai attribue à l'imagination quand il s'agit de la construction d'une identité collective. Des termes comme 'Français', 'Suisse' ou 'Autrichien' ne serviraient alors qu'à simplifier notre réalité culturelle, linguistique et ethnique quotidienne variée. De plus, d'autres termes comme 'local' ou 'localité' seraient des constructions historiques dont la signification serait elle aussi déterminée et négociée par les développements et les changements mondiaux. La conséquence de ces réflexions est que le grand défi des États-nations consistera désormais à construire *un* peuple. Dans ce contexte, Arjun Appadurai est d'avis que l'on entre ou que l'on

¹⁵ cf. Appadurai, 2001:27-29, 32, 34, 37.

¹⁶ cf. Appadurai, 2001:51, 54, 221-222, 224.

¹⁷ Appadurai, Arjun. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Éditions Payot & Rivages pour la traduction française, Paris. 2001. 225.

est déjà entré dans l'époque trans- ou postnationale.¹⁸ La prochaine citation poursuit dans ce sens:

La vitesse de (...) communication est en outre compliquée par les nouvelles communautés électroniques, comme celles qui existent sur Internet, qui permettent d'établir un débat, un dialogue et des relations entre des individus séparés territorialement, mais qui forment néanmoins des communautés d'imagination et d'intérêt au sein même de cette diaspora.¹⁹

Ainsi, dans ce monde postcolonial et globalisé, la distance spatiale ne constitue plus un obstacle pour la communication. Si l'on applique ce développement au contexte postcolonial, on peut tirer la conclusion suivante: si des personnes des anciennes colonies françaises, par exemple, quittent leur pays de naissance pour vivre en France ou en Europe, ils peuvent quand même rester en contact avec leurs proches à travers les moyens de communication modernes et partager leurs expériences.

Retournons à présent au colonialisme, sans lequel l'on ne pourrait pas parler du phénomène du postcolonialisme aujourd'hui, et en particulier à la notion de 'mission civilisatrice', l'un des credos du colonialisme français d'après le chercheur János Riesz. Selon ce dernier, la France se voyait alors comme une force modernisatrice du monde dont la tâche consistait à apporter la culture et le savoir aux populations retardées du globe. De plus, les adeptes du colonialisme français étaient d'avis que ce dernier pourrait augmenter le prestige ainsi que la fierté nationale de la France et donner ainsi un nouvel élan non seulement économique mais aussi militaire au pays. Les personnes qui mettaient l'accent sur l'utilité des colonies au niveau militaire y voyaient une bonne raison de renforcer les contingents. Ce qui est intéressant dans ce contexte, c'est qu'on voyait déjà s'élever à l'époque (entre 1871 et 1914) des voix critiques face au colonialisme, au sein des intellectuels et écrivains français. Il faudrait par exemple citer Paul Vigné d'Octon avec *La gloire du sabre* en 1900 ou encore Paul Louis avec *Le Colonialisme* en 1905. Le trait d'union entre la plupart des penseurs anticolonialistes est une remise en question très féroce de l'utilité économique et politique des colonies. Cependant, et cela reste assez choquant, seuls très peu d'entre eux critiquent le fait colonial – la domination et la mise sous tutelle de différents pays et peuples étrangers – en tant que tel. Cela est peut-être dû, et sur cette question János Riesz se réfère aussi à Albert

¹⁸ cf. Appadurai, 2001:226-227, 49, 244-245.

¹⁹ Appadurai, Arjun. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Éditions Payot & Rivages pour la traduction française, Paris. 2001. 268.

Memmi, au fait que l'assimilation intégrale des peuples colonisés mettait fin au régime colonial, ce que les autorités politiques voulaient empêcher à tout prix.²⁰

Ainsi, une telle prise de position ouverte aurait probablement pu être défavorable ou fâcheuse pour les auteurs à l'époque. Du point de vue postcolonial, il est incontournable de se demander aujourd'hui pourquoi il n'y a pas eu davantage de positions critiques face au colonialisme brutal qu'a connu notre monde dans les siècles passés. Une explication probable est que cette critique a été tout simplement passée sous silence, parce que le profit de toute l'entreprise coloniale était si important que les puissances européennes ne voulaient pas entendre des voix contraires à ce système mondial.

Une autre branche des études postcoloniales est centrée sur une approche féminine du phénomène colonial et traite la question de savoir comment les femmes ont vécu la colonisation. Dans ce contexte, la recherche postcoloniale féminine argumente que les femmes ont souvent été marginalisées et dominées et cela encore plus que les hommes, donc un en mot, colonisées en un autre sens. Cette branche des études postcoloniales tente alors de montrer que l'expérience de la femme colonisée diffère en certains points de celle des hommes.²¹ Dans ce contexte, les réflexions de la chercheuse indienne Gayatri Chakravorty Spivak semblent très intéressantes. Dans son ouvrage *Can the Subaltern Speak ?* elle se pose exactement cette même question. Ce processus de réflexion semble avoir été initié par un projet du *Subaltern Studies Group* indien. Dans le cadre de leur projet, les chercheurs ont essayé de donner la parole aux groupes subalternes indiens afin que ces derniers puissent raconter l'histoire indienne de leur point de vue. Les scientifiques ont alors tenté de trouver ces voix subalternes dans les archives historiques indiennes. Spivak soutient ouvertement ce projet et en même temps elle se demande s'il est possible de faire parler les exclus et les marginalisés.²² Le terme de 'subalterne' en général s'applique surtout à ceux et celles qui sont complètement exclus de la représentation politique, sociale ou historique dans un pays donné et notamment dans un contexte colonial. A partir des années 1970, le terme se réfère aussi à une grande partie des populations pauvres en Amérique du Sud et en Inde.²³ En ce qui concerne ce projet du *Subaltern Studies Group* indien, Spivak note que l'histoire de ces couches sociales n'a jamais été documentée en Inde. La chercheuse souligne également que même dans un contexte colonial, l'élément masculin domine l'élément féminin. Les 'rôles

²⁰ cf. Riesz, 2009:26, 88-89, 102, 150-151 et Memmi, 1979:151-155.

²¹ cf. Moura, 1999:150-151.

²² cf. Steyerl, 2008:10. Préface à l'édition allemande de *Can the Subaltern Speak?*

²³ cf. Steyerl, 2008:7-10. Préface à l'édition allemande de *Can the Subaltern Speak?*

classiques' ne changent donc pas. Cela signifie que même si les groupes subalternes en général ne peuvent pas s'exprimer, la situation de la femme subalterne est encore pire. Elle est même encore inférieure à celle de l'homme colonisé.²⁴ Spivak rappelle ainsi qu'il est essentiel de se demander comment se présente la conscience culturelle et/ou politique de la femme subalterne colonisée. Elle souligne en outre que cette question a souvent été sciemment ignorée par les couches dominantes de la société coloniale (ou même postcoloniale) afin de pouvoir maintenir le statu quo de cette construction de l'image de la femme subalterne (post-) coloniale. Cette impuissance de la femme subalterne colonisée à se faire entendre et à faire respecter ses souhaits s'exprime de manière éclatante dans l'acte du sati indien²⁵ (= «(...), la crémation publique d'une veuve sur le bûcher funéraire de son mari, (...)»²⁶). Les veuves n'ont jamais pu vraiment décider pour elles-mêmes. Avant, elles devaient mourir, étant donné que la tradition l'exigeait et en 1827 (année de l'abolition officielle du sati par les Britanniques) le pouvoir colonial décidait de leur sort en supprimant ce rite afin d'entrer dans une période 'civilisée' en Inde.²⁷ Cela indique très bien que les Anglais se considéraient eux aussi comme les porteurs de cette 'mission civilisatrice' dont on a parlé plus avant. De plus, cette démarche démontre aussi que la femme subalterne colonisée n'avait pas la possibilité de prendre ses propres décisions, non seulement dans ce domaine, mais aussi dans presque tous les autres. Le cas du sati est seulement l'un des nombreux exemples à travers lesquels Spivak montre pourquoi elle considère que la femme subalterne ne pouvait et ne peut toujours pas parler. Elle ne peut pas parler dans la mesure où la société ne l'écoute pas. Elle ne peut pas se faire entendre.²⁸ Dans une interview avec les journalistes Donna Landry et Gerald Maclean (également publiée dans cette version allemande du texte) Spivak prend de nouveau position par rapport à son ouvrage afin d'explicitier quelques points qui ont été accueillis de façon controversée par son public et la communauté scientifique internationale. Ainsi, elle souligne qu'au niveau de l'expression 'la subalterne ne peut pas parler', des malentendus se créent, dans la mesure où les lecteurs restent trop fixés sur le sens littéral du verbe 'parler': anatomiquement et si elle ne souffre pas d'handicap physique, la femme subalterne *peut* naturellement parler, elle est en mesure de le faire, mais les mots qu'elle prononce pour faire

²⁴ cf. Spivak, 2008:52, 57.

²⁵ cf. Spivak, 2008:75, 79-82, 88-89.

²⁶ Edamaruku, Sanal. «Le sati en Inde ou le bûcher pour les veuves». Traduction de la lettre électronique de *Rationalist International*, numéro 101, 20 août 2002. Date de publication en ligne: 23 septembre 2002.

Disponible sur: <http://atheisme.org/sati.html> [site consulté le 12 mars 2015, 18:15].

²⁷ cf. Spivak, 2008:75, 79-82, 88-89.

²⁸ cf. Spivak, 2008:103 et 105.

changer les choses et obtenir davantage de poids politique n'ont pas de conséquences, comme si elle les prononçait dans le vide car son interlocuteur n'y attribue aucune importance.²⁹

Pour en revenir à la perspective postcoloniale, la chercheuse indienne argumente que ces problèmes ne prennent pas fin lors de l'indépendance d'un pays anciennement colonisé car ce qui suit après, ce sont des combats personnels dont le but consiste à trouver sa propre identité en tant que personne postcoloniale ayant vécu entre deux cultures et deux mondes différents. Elle mentionne aussi que ceux et celles qui ont quitté leur patrie pour vivre dans les pays anciennement colonisateurs veulent faire partie de ces pays et être acceptés comme leurs citoyens.³⁰

Si l'on veut s'engager pour les personnes venues des anciennes colonies et leur accorder une meilleure vie en Europe, il faut – selon Spivak – les intégrer dans la démocratie parlementaire en leur accordant la citoyenneté des pays dans lesquels ils vivent maintenant car en agissant ainsi, l'on pourrait abolir la subalternité toute entière.³¹ Les deux traducteurs germanophones de cette première version de 1988 de *Can the Subaltern Speak?* de Gayatri Chakravorty Spivak – Alexander Joskowicz et Stefan Nowotny – notent que l'écrivain a publié une deuxième édition remaniée de son texte en 1999. Dans cette version, Spivak prend en compte les changements mondiaux dus à la globalisation et la fin de l'U.R.S.S. ainsi que le phénomène du terrorisme. Quant à la fin de l'Union soviétique, Spivak note dans cette deuxième édition que ce développement devra être analysé de la même manière que la fin du colonialisme dans les pays anciennement colonisés. De plus, Joskowicz et Nowotny mentionnent un autre argument de Spivak, selon lequel le nouveau capitalisme global créerait de nouvelles formes de subalternité et encore une fois, ce seraient surtout les femmes dans les pays en voie de développement qui seraient les plus touchées. Une possibilité d'accorder une sorte de voix aux subalternes consisterait à leur donner le droit de vote (surtout dans les pays occidentaux, où ils ne jouissent souvent pas de la citoyenneté). Ainsi, ils pourraient disposer, pour exprimer leurs opinions, de l'un des droits les plus fondamentaux de la participation à la vie politique. Les deux traducteurs notent aussi que Spivak entreprend un autre remaniement dans cette deuxième version de *Can the Subaltern Speak?* en postulant que le terme de 'subalterne' ne se référerait pas aux êtres postcoloniaux ou aux minorités ethniques, mais à l'hétérogénéité du monde décolonisé.³² Une telle définition ne semble pas vraiment être

²⁹ cf. Landry et Maclean, 2008:125.

³⁰ cf. Landry et Maclean, 2008:131-133.

³¹ cf. Landry et Maclean, 2008:146-147.

³² cf. Joskowicz et Nowotny, 2008:149-155.

adéquate étant donné qu'elle est trop générale et qu'aujourd'hui (presque) toute société est hétérogène. Ainsi, la définition utilisée dans ce mémoire reste celle que l'on a déjà présentée et décrite plus avant, à savoir celle tirée de la préface de cette édition allemande de l'œuvre de Spivak, car elle décrit probablement mieux ce que l'on devrait entendre par ce terme.

Ce qui unit les personnes ayant fait l'expérience de vivre dans un contexte colonial ou d'être colonisées, c'est probablement le défi de trouver leur propre identité et de vivre dans une nouvelle société postcoloniale avec leurs expériences coloniales. Afin de voir comment Albert Camus percevait l'époque coloniale française en Algérie et quelles traces cette époque a laissé dans certaines de ses œuvres, il nous semble utile de retracer cette période historique dans le pays où il a grandi. Cette description nous permettra d'établir un contexte apte à servir de socle à notre analyse littéraire.

3. Aperçu de l'histoire coloniale française en Algérie (jusqu'à la veille de la Première Guerre Mondiale)

3.1. L'Algérie avant l'implantation du pouvoir français

3.1.1. Brève rétrospective historique

Benjamin Stora note que l'Algérie est envahie par sept puissances différentes au cours de sa longue histoire. Le grand intérêt qu'attachent ces puissances à une installation en Algérie pourrait être lié à la situation géographique très propice du pays. Celui-ci est sans aucun doute une zone de contact entre les continents. De plus, il possède beaucoup de richesses ainsi que de ressources naturelles. La première de ces sept invasions dont parle Benjamin Stora est celle des Phéniciens-Carthaginois entre 1100 et 147 av. J.-C. Puis il y a l'empire romain qui occupe le territoire algérien de 146 avant J.-C. jusqu'en 432. Après, l'on note un siècle de présence vandale jusqu'en 533. Le siècle compris entre 533 et 633 est caractérisé par la domination byzantine sur le pays. Du 8^e au 16^e siècle, on constate une domination arabe de l'Algérie qui cédera à celle des Turcs en 1516. Jusqu'à la conquête française du pays en 1830, l'Algérie est pendant plus de trois siècles sous la domination du souverain turc.³³ La septième grande invasion du pays a lieu en 1830: c'est celle des Français. Cependant, entre 1516 et 1830, l'Algérie fait partie de l'Empire ottoman et la Régence d'Alger est une sorte d'État vassal du Sultan. A la tête de cet État vassal, l'on trouve le Dey d'Alger qui reçoit comme signe d'investiture un kaftan de la part du Sultan de Constantinople. En général, les Deys sont choisis par la milice turque et occupent un poste qui leur donne un pouvoir plus ou moins absolu sur le pays. De plus, ils ont un conseil à leur disposition qui les assiste. Ce conseil est composé de cinq hauts magistrats turcs. A l'époque de la domination turque, le pays est divisé en quatre régions différentes. La première est celle d'Alger qui se trouve sous l'administration directe du Dey. Puis l'on trouve trois autres provinces qui sont aussi appelées des beyliks. Les capitales de ces trois beyliks qui occupent le reste du pays sont Constantine, Oran et Médéa. Mais étant donné que certaines régions sont seulement surveillées par des garnisons et que les villes sont responsables elles-mêmes de leurs administrations, l'on peut dire que le contrôle qu'exerce l'Empire ottoman sur l'Algérie est relativement faible. De plus, le gouvernement turc doit faire face à des révoltes de la part de certaines tribus algériennes,

³³ cf. Stora, 1991:10.

par exemple celle de la confrérie des Derqaoua.³⁴ A part cette organisation politique, l'Algérie dispose de structures économiques et culturelles à la veille de la conquête française.

3.1.2. La vie culturelle maghrébine en Algérie avant l'implantation du colonialisme français

En somme, l'on peut constater que les villes maghrébines sont déjà à l'époque des centres culturels et religieux importants qui exercent aussi une grande influence sur la campagne. De plus, elles jouent un rôle assez important en ce qui concerne la codification de la jurisprudence. Ainsi, on peut parler d'un rayonnement essentiel des villes sur les campagnes maghrébines.³⁵ Ce dernier se traduit aussi à travers de grandes et magnifiques mosquées qui peuvent être considérées comme un signe assez clair d'une culture maghrébine déjà bien développée avant l'arrivée des Français. En outre, les mosquées ainsi que les écoles coraniques possèdent une fonction d'enseignement très importante:³⁶ la scolarisation de la population est ainsi garantie et celle-ci apprend à lire et à écrire, ce qui sont des acquis culturels essentiels. Ces derniers sont d'autant plus importants que la lecture et que la récitation en général, et plus précisément dans le domaine religieux, occupent une place prioritaire dans la société maghrébine.³⁷ Dans un autre domaine culturel, celui de l'art, l'on notera une extrême finesse architecturale. La décoration artistique très riche des mosquées maghrébines (aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur) témoigne de l'importance qui est attribuée à l'art. Certaines de ses formes (p.ex. la rosace arabe et le polygone étoilé) ont influencé les grands maîtres de l'art européen aux 15^e et 16^e siècles comme Léonard de Vinci et Albrecht Dürer.³⁸ Les villes maghrébines et leurs structures offrent à leurs habitants tout ce dont ceux-ci ont besoin. Une culture citadine a déjà été mise en place avant l'occupation française et n'est donc pas une invention de l'urbanisme français. Le centre d'une telle ville dispose alors de plusieurs éléments. On y trouve par exemple la mosquée avec le minaret et – à proximité – un hammam, qui a à la fois une fonction religieuse et sanitaire. De plus, le centre-ville est un lieu économique, artisanal et commercial important, grâce à la présence d'un marché (sûq), où les marchands et artisans mettent en vente leurs produits.³⁹ Léon l'Africain, par exemple, visite Tlemcen vers 1500 et déjà à cette époque, il est fasciné par la richesse des marchés de la ville et par la noblesse de ses marchands. Même si d'autres villes algériennes comme Alger ou Oran gagnent peut-être davantage d'importance au fil du temps,

³⁴ cf. Ageron, 1994:4-5 et Droz et Lever, 1991:11-13.

³⁵ cf. Berque, 1978b:475.

³⁶ cf. Berque, 2001:345.

³⁷ cf. Berque, 1978b:445-446.

³⁸ cf. Berque, 1978b:534-535.

³⁹ cf. Berque, 2001:328.

Tlemcen reste un centre commercial important du pays. Cela est surtout dû au fait que la ville est bien située, en tant qu'élément de jonction entre le commerce vers les îles Baléares et la Catalogne d'un côté et vers le Sud du continent africain de l'autre.⁴⁰ On peut déclarer sans hésitation que les villes maghrébines se développent non seulement pendant l'occupation française, mais déjà bien avant celle-ci. Cette tendance commence déjà à la fin du Moyen Âge, mais c'est surtout aux 18^e et 19^e siècles qu'on assiste à l'une des premières vagues importantes de migration rurale vers les villes. Evidemment, c'est surtout l'industrialisation qui apportera de nouvelles possibilités de développement de l'urbanisme.⁴¹ A travers ce petit panorama, nous espérons avoir démontré que le Maghreb, et en particulier l'Algérie, possédait déjà des structures économiques et culturelles avant l'occupation française.

3.2. De la conquête française à la révolte de 1871

3.2.1. L'année 1830 – La France débarque en Algérie et commence une longue conquête

Une histoire revient dans presque toutes les œuvres consultées en ce qui concerne l'implantation du pouvoir français en Algérie: c'est celle du fameux coup d'éventail de 1827. Charles-Robert Ageron explique les causes de cet incident comme suit:

Une histoire embrouillée de créances entre la France, le dey et deux négociants juifs d'Alger, dont la liquidation traînait depuis 1798, avait abouti en avril 1827 à une rupture diplomatique lorsque le dey Hüssein [sic] eût frappé le consul de France et refusé toute excuse à cet affairiste douteux.⁴²

Comme le Dey d'Alger refuse de s'excuser, le gouvernement français entreprend le blocus maritime d'Alger. Ce jeu d'animosités continue car le Dey répond à ce blocus en détruisant les comptoirs français de Bône et de La Calle. De plus, deux ans plus tard, un vaisseau français est attaqué par des canons algériens devant la côte algérienne. Ainsi, le gouvernement Polignac est d'avis qu'il n'est plus possible de tolérer les offenses du Dey et qu'il faut entreprendre une expédition punitive. Cette dernière commence le 25 mai 1830 à Toulon, où à peu près 37 000 soldats français sont embarqués pour l'Algérie. Environ 20 jours plus tard, ils arrivent à Sidi-Ferruch, donc à proximité d'Alger. Les 37 000 soldats français doivent faire face à quelque 50 000 hommes du Dey. Si ce chiffre peut évoquer un grand désavantage de l'armée française, il faut quand-même prendre en considération que celle-ci est dans

⁴⁰ cf. Berque, 1978a:94.

⁴¹ cf. Berque, 1978b:476.

⁴² Ageron, Charles-Robert. *Histoire de l'Algérie contemporaine. 1830-1994*. Série «Que sais-je ?». Dixième édition corrigée. Presses Universitaires de France, Paris. 1994. 6.

l'ensemble beaucoup mieux équipée que son pendant algérien. Ainsi, après l'assaut du camp de Staouéli et la dévastation du fort l'Empereur, les troupes françaises marchent sur la ville d'Alger qui est prise le 5 juillet 1830.⁴³ Au cours du temps, l'armée française réussit à soumettre également les villes de Bône, de Bougie et d'Oran. Cependant, au début de l'époque coloniale, la France officielle ne sait pas encore trop bien quoi faire de ces nouvelles possessions nord-africaines. Le désordre règne.⁴⁴

Il y a en effet beaucoup de voix critiques au sein du gouvernement français, qui soulignent les coûts énormes de cette entreprise. Cependant, Louis-Philippe décide quand même de continuer l'aventure algérienne. Le mot d'aventure semble être approprié dans la mesure où l'on se rend compte que, vers 1830, l'Algérie est un pays plus ou moins inconnu pour la France. En fait, on ne sait pas non plus quel régime politique il faudra désormais adopter dans ce pays. Les opinions sur cette question controversée oscillent entre deux pôles différents: les uns se prononcent pour une colonisation complète tandis que les autres préfèrent une colonisation restreinte qui ne se concentre que sur le littoral algérien. Au début, le concept de la colonisation restreinte semble avoir gagné lorsqu'est signé en 1837 le Traité de la Tafna avec l'émir Abd el-Kader. Ce dernier est un jeune marabout qui sait gagner les sympathies de nombre de tribus algériennes et fonde une sorte d'État arabe. Étant très doué dans le domaine de la conduite de guerre ainsi que dans les négociations, il arrive avec ses troupes – au moins au début – à s'affirmer contre les Français dans la majeure partie du territoire de l'Algérie. Grâce au Traité de la Tafna à peu près les deux tiers du pays restent tout d'abord sous son contrôle.⁴⁵

Les autorités françaises étant d'avis que ce traité laissait trop de libertés ainsi que d'avantages à Abd el-Kader, le combat recommence vers 1840. Au mois de décembre de la même année, Bugeaud devient gouverneur général en Algérie. Il augmente considérablement les effectifs de l'armée française stationnée dans le pays. Ainsi, le nombre de soldats passe de 60 000 en 1840 à 107 000 en 1847, ce qui représente une augmentation d'à peu près 78%. Le gouverneur général poursuit son but – qui consiste à chasser Abd el-Kader du pays – avec une incroyable fureur et agressivité. A partir de 1841, les Français entreprennent ainsi de nombreuses opérations militaires contre l'émir, pendant lesquelles celui-ci perd petit à petit ses zones d'influence et ses villes les plus importantes. Il n'a bientôt plus beaucoup de terres

⁴³ cf. Droz et Lever, 1991:11-13.

⁴⁴ cf. Ageron, 1994:9.

⁴⁵ Lien pour le Traité de la Tafna. Disponible sur: <http://www.el-mouradia.dz/francais/algérie/histoire/Dossier/traiteTafna.htm> [site consulté le 19 avril 2014, 16:35]

sous son contrôle. En 1843, la dite smala – contenant et sa capitale et son gouvernement – lui est encore prise, ce qui le contraint à fuir l’Algérie. Après, Abd el-Kader s’installe au Maroc pour essayer de continuer sa lutte contre les troupes françaises à partir de là. Pendant un certain temps, il peut encore s’affirmer contre celles-ci. Cependant, le 23 décembre 1843, il se rend aux Français.⁴⁶ La prochaine citation, dans laquelle Benjamin Stora se réfère à une étude de Mostefa Lacheraf (utilisation des guillemets dans notre citation pour marquer ces parties), illustre la violence avec laquelle les troupes françaises ont mené cette conquête totale du pays. Il semble qu’elles n’aient vraiment reculé devant rien:

(...): Saint-Arnaud, en 1842, détruit une partie de Blida; Cavaignac inaugure les ‘enfumades’ [sic] en asphyxiant des insoumis dans des grottes sur la rive gauche du Cheliff; Canrobert rase un village dans l’Aurès pour ‘terroriser les tribus’ [sic]; Péliissier, colonel de la colonne Bugeaud, enfume et asphyxie un millier d’hommes de la tribu des Ouled Riah, réfugiés dans des grottes (...).⁴⁷

Déjà, le lexique employé pour désigner ces cruautés indescriptibles choque le lecteur et aide à comprendre un peu mieux ce qui s’est passé pendant ces années de guerre. Après la défaite de l’émir Abd el-Kader, la France n’a pas encore soumis toute l’Algérie, puisqu’il y a encore la montagne kabyle dans laquelle le pouvoir français n’est pas encore durablement installé. A partir de 1850, le gouvernement français d’Algérie commence à entreprendre des opérations militaires locales. Cependant, celles-ci n’étant pas vraiment cohérentes les unes avec les autres, elles n’aboutissent pas à un grand succès. C’est notamment pour cette raison que l’on lance une expédition générale en 1857, dans le but de conquérir définitivement tout l’ensemble de la Kabylie. Cette expédition est commandée par le général Randon, qui réalise finalement cet objectif: la Kabylie est soumise. A la même époque, de nouvelles rebellions éclatent dans le Sud du pays. Ce sont les habitants du Sud-Oranais et du Constantinois qui tentent de regagner leur liberté et leur indépendance. Randon et ses troupes mènent aussi en campagne contre eux et assiègent les villes de Zaatcha, de Laghouat et de Touggourt. Les résultats de ces différents sièges sont favorables à l’armée française et le Sud est alors pacifié. Vers 1860, l’ensemble de l’Algérie est conquis et soumis. Après trente ans de guerre et de violence, la France s’est définitivement installée dans le pays. Comme on l’a déjà vu à travers la citation précédente, cette guerre se caractérise par une grande violence face aux indigènes. Leur pays, dont ils sont pratiquement dépossédés, est complètement dévasté, les razzias

⁴⁶ cf. Stora, 1991:20-21.

⁴⁷ Stora, Benjamin. *Histoire de l’Algérie coloniale 1830-1954*. Éditions La Découverte, Paris. 1991. 21. L’article de Mostefa Lacheraf que mentionne Benjamin Stora est le suivant: Lacheraf, Mostefa: «Psychologie d’une conquête». Cahiers internationaux. 1956.

systematiques du gouvernement français leur enlèvent presque tout ce qu'ils peuvent encore appeler leurs propriétés privées et les épidémies se répandent très vite dans le pays.⁴⁸

3.2.2. La colonisation française sur le territoire algérien de 1830 à 1870 – l'installation d'un nouveau peuple

C'est d'abord une colonisation libre qui a lieu sur le territoire algérien entre 1830 et 1848. On peut dire qu'elle est libre dans la mesure où les nouveaux venus s'installent un peu partout: par exemple comme citoyens en ville, mais aussi comme colons à la campagne, surtout aux alentours d'Alger. A cette époque-là, on parle aussi des hommes 'en gants jaunes'. En employant ce terme, les contemporains de l'époque désignent les nouveaux colons venus de la métropole et qui sont souvent d'origine aristocratique. Ainsi, pour la plupart, ils ne disposent pas vraiment de connaissances préalables dans le domaine de l'agriculture et se lancent dans une aventure inconnue pour eux. Au début, le chiffre de la population française ainsi qu'européenne établie dans le pays n'augmente que très lentement. En 1839, on ne compte que 25 000 Européens en Algérie. Seuls 11 000 d'entre eux sont Français. Ainsi, l'État français tente de promouvoir la colonisation civile en Algérie en créant des villages de colonisation et en attribuant des concessions agricoles gratuites à ceux qui se décident à quitter la métropole et à s'établir dans le pays. Naturellement, il faut d'abord trouver toutes ces terres que l'on donnera après aux nouveaux colons. Le gouvernement français gagne beaucoup de terres en s'appropriant les propriétés religieuses, en confisquant les biens de tous ceux qui ont décidé de quitter le pays face à l'établissement du pouvoir français et en dépossédant les tribus rebelles. Ensuite, d'autres terres – par exemple celles qui sont incultes – sont déclarées possessions de l'État. Cette annexion de territoires est accompagnée par des travaux de développement et de mise en valeur afin de rendre ces terres profitables. De cette manière, 35 centres de colonisation sont aménagés entre 1842 et 1845. Ce qui va de pair avec la création de ces centres de colonisation, c'est l'attribution de concessions. Au total, on constate que 105 000 hectares ont été concédés pendant le même laps de temps (= 1842-1845). Parallèlement à la hausse de l'offre, les demandes de concessions augmentent. C'est ainsi que l'on compte 46 180 nouveaux venus et plus de 1880 demandes de concessions en 1845.⁴⁹

⁴⁸ cf. Ageron, 1994:17.

⁴⁹ cf. Ageron, 1994:20-21.

Dans les *Annexes* de son *Premier Homme*, Albert Camus se penche aussi sur les débuts de l'histoire coloniale française en Algérie en se référant particulièrement à ces nouveaux colons sans expériences agricoles venus de la ville et même de Paris. En décrivant leur façon de travailler, il semble se rendre compte de l'impossibilité d'une réussite rapide de leur entreprise: «En fait, les Parisiens aux champs; beaucoup allaient aux champs coiffés de gibus et leurs femmes avec des robes de soie.»⁵⁰ Mais comme Droz et Lever le mettent en relief, grâce à des immigrations comme celles-ci, l'augmentation de la population française jusqu'au départ de Bugeaud est considérable. On compte à peu près 110 000 Européens dont environ 47 000 sont Français.⁵¹ Sur les plans politique et administratif, les décrets de décembre 1848 font que les territoires civils de l'Algérie sont maintenant administrés et organisés selon le modèle français. On procède alors à la création de trois départements différents. De plus, les colons qui se sont installés en Algérie sont déclarés citoyens français, ce qui leur attribue aussi le droit de vote pour les élections en France.⁵²

Cependant, comme Albert Camus le remarque dans les *Annexes* de son *Premier Homme*, la situation des premiers colons français en Algérie est très difficile. Il parle surtout de ceux qui arrivent après la révolution de 1848. La plupart d'entre eux ne trouvent pas d'habitations à leur arrivée, ils doivent encore les construire. De plus, ils se voient souvent confrontés à des épidémies comme le choléra, ou au paludisme, à cause des grandes chaleurs et des mesures sanitaires et hygiéniques insuffisantes. Le danger potentiel que représentent les animaux sauvages ou une attaque du village par les tribus voisines est aussi inquiétant pour beaucoup d'entre les nouveaux arrivés.⁵³ Donc, même si les chiffres montrent un bilan très positif en ce qui concerne l'immigration française en Algérie pendant cette première période de colonisation, il faut rappeler que le taux de mortalité est très élevé à cette époque-là, surtout parmi la population coloniale rurale. Ce fait se 'reflète' aussi dans les notes pour *Le Premier Homme* d'Albert Camus: «Dans le département de Constantine, les 2/3 des colons sont morts sans presque avoir touché la pioche ou la charrue.»⁵⁴ Il est très intéressant qu'Albert Camus ait pris des notes historiques si précises pour la préparation de ce roman qui permet alors de tisser des fils entre l'écriture et l'histoire. Comme on le verra encore au cours de ce mémoire, *Le Premier Homme* est non seulement un roman largement autobiographique mais il nous décrit aussi beaucoup d'aspects de la vie coloniale en Algérie.

⁵⁰ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. Annexes. 303.

⁵¹ cf. Droz et Lever, 1991:16.

⁵² cf. Rey-Goldzeiguer, 1991a:413-414.

⁵³ cf. Camus, 1994:302.

⁵⁴ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. Annexes. 303.

En ce qui concerne la suite de l'histoire coloniale française dans ce pays, Droz et Lever soulignent que pendant le Second Empire, Napoléon III considère l'Algérie comme un royaume arabe qui devrait être protégé ainsi que civilisé par la France.⁵⁵ Ce que Napoléon III entend par cette conception du royaume arabe, c'est de créer une égalité entre Européens et Algériens musulmans.⁵⁶ Par un sénatus-consulte du 14 juillet 1865, l'empereur veut aussi redéfinir la position des indigènes au sein de la société. Ainsi, les Algériens musulmans et les Juifs algériens obtiennent entre autres le droit de naturalisation pour devenir citoyens français. Cependant, le nombre des Algériens qui demandent la naturalisation est très bas. On compte alors 371 Algériens musulmans naturalisés Français entre 1865 et 1875. Comme on le verra encore, le statut des israélites algériens va changer en 1870, mais en cinq ans, entre 1865 et 1870, on compte seulement 142 juifs algériens naturalisés Français.⁵⁷ Cependant, si les Algériens musulmans ne font pas usage du droit de naturalisation, ils sont alors seulement considérés comme des sujets français. Cela veut dire qu'ils ne possèdent pas les mêmes droits et les mêmes libertés politiques et juridiques qu'un citoyen français.⁵⁸ Nous reviendrons sur ce point au cours de ce chapitre.

Quant au statut des juifs algériens et de toute l'Algérie, l'on constate une étape décisive en octobre 1870, date de publication des décrets Crémieux. Ces décrets visent à assimiler l'Algérie à la France. En ce sens, le régime militaire est supprimé et remplacé par un gouvernement civil. Ainsi, les trois départements algériens font partie de la République Française comme tout autre département de la métropole. Le haut fonctionnaire investi à Alger, dont la tâche consiste à centraliser le gouvernement ainsi que l'administration, porte ainsi le titre de gouverneur général civil des trois départements de l'Algérie. Il est conseillé par le Comité consultatif et le Conseil supérieur de gouvernement. L'Algérie est aussi représentée à l'Assemblée Nationale. Un autre de ces neuf décrets du 24 octobre 1870 déclare la naturalisation en bloc de tous les juifs vivant en Algérie. Ce sont alors environ 30 000 personnes qui reçoivent automatiquement la citoyenneté française. La citation suivante montre qu'Alphonse Crémieux semble être heureux et fier du changement que ses réformes apportent à l'Algérie:

'Aujourd'hui [= le 24 octobre 1870], (...), nos décrets ont assimilé l'Algérie à la France à ce point que tout le territoire de l'Algérie forme trois départements dans nos départements, au sein desquels nos décrets les ont placés à leur rang alphabétique; les bureaux arabes sont sous l'autorité du ministre de

⁵⁵ cf. Droz et Lever, 1991:17.

⁵⁶ cf. Ageron, 1994:31.

⁵⁷ cf. Ageron, 1994:32.

⁵⁸ cf. Kaddache, 2003:27.

l'Intérieur, les sièges des divisions militaires sont séparés du siège des préfectures occupant les chefs-lieux. Les dénominations mêmes sont toutes changées: plus de cercles, des districts; plus de commandants supérieurs, des administrateurs; 33000 Israélites proclamés Français; l'introduction des lois sur le jury; les Cours d'assises établies comme sur le continent à quatre sessions par année dans chaque département... Voilà en résumé l'œuvre de la délégation de Tours et de Bordeaux en ce qui concerne l'Algérie; j'ose demander si elle n'a pas grandement rempli son devoir.⁵⁹

Cette citation extraite de l'ouvrage d'Augustin Bernard (publié en 1930) montre une vue très colonialiste sur les événements et n'articule pas de critique face aux actions des Français en Algérie. La date de parution de cette œuvre (1930) aide peut-être à comprendre pourquoi le ton de cette citation est si 'colonial'.

3.2.3. Les troubles de 1870 et de 1871 – une période difficile pour le gouvernement français

Même si Crémieux se vante de ses décrets, ils ne recueillent pas tous les suffrages. Déjà avant le 24 octobre 1870, l'ambiance est très tendue à Alger et l'on craint déjà qu'une émeute puisse éclater. Les Algériens ne veulent plus tolérer que Paris décide de leur propre pays. Ainsi, ils sont d'avis que c'est l'Algérie seule qui peut prendre les décisions relatives à son organisation administrative ainsi qu'à son développement. Certains des manifestants exigent plus d'autonomie pour l'Algérie et une organisation fédérale. Des radicaux algériens descendent dans les rues et veulent diriger le pays par un gouvernement de salut public. Pour répondre à cette évolution des choses, le conseil municipal d'Alger et le Comité de défense déclarent Vuillermoz, le maire d'Alger, commissaire extraordinaire par intérim et confrontent le gouvernement de France – qui n'a pas encore réagi aux alertes envoyées par les responsables français en Algérie – à cette décision. En réaction, la France nomme alors un certain Charles du Bouzet nouveau commissaire extraordinaire provisoire et le dote des mêmes compétences qu'un gouverneur civil. Après l'arrivée de du Bouzet, la situation se calme pendant quelques semaines, mais se détériore à nouveau très rapidement. En particulier, l'arrivée de la nouvelle de la capitulation française qui clôt la guerre franco-allemande de 70 réchauffe le climat d'agressivité en Algérie. Quelques manifestants pénètrent dans le Palais d'hiver et s'adressant par la fenêtre à la foule massée devant le bâtiment, ils proclament leur victoire. En réalité, la grande émeute ne dure qu'une seule journée et les manifestants s'en servent surtout pour déclarer et propager leurs idées sur l'avenir de l'Algérie. Ainsi, ils avancent le concept d'une

⁵⁹ Cité d'après: Bernard, Augustin. *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde. Tome II: l'Algérie*. Éditeurs: Hanotaux, Gabriel et Martineau, Alfred. Librairie Plon, Paris. 1930. 382-383.

République indépendante ou d'une Algérie qui ferait partie de l'empire colonial britannique. Ces déclarations faites, les manifestants cessent leurs actions et rentrent chez eux. Cependant, l'exemple de la Commune de Paris ravive aussi le conflit à Alger, où de nouvelles journées de révolution ont lieu au mois de mars 1871. Celles-ci poussent les responsables locaux à céder leurs postes à quelqu'un d'autre. Dans ce cadre, Louis Henri de Gueydon est nommé gouverneur général de l'Algérie. C'est le premier gouverneur général de l'Algérie sous la 3^e République. De Gueydon procède à une augmentation considérable des effectifs de l'armée française en Algérie. Les révolutionnaires de la Commune d'Alger se soumettent. En fin de compte, la situation se calme de nouveau dans la ville, mais cet incident montre aux colons ainsi qu'aux autres Français installés en Algérie que leur position n'est pas aussi dominante et stable qu'ils le croyaient.⁶⁰

Ainsi, les quarante premières années de la colonisation française en Algérie sont caractérisées entre autres par une conquête difficile et de longue haleine et par un régime militaire privilégiant les intérêts des Français et des autres Européens mais ne prenant pratiquement pas compte des besoins de la population indigène. Cette dernière est dépouillée de la plupart de ses terres de même que de beaucoup de ses droits et est souvent contrainte de vivre dans la pauvreté. Ce baril de poudre a éclaté en partie – comme on l'a déjà vu – pendant la Commune d'Alger et sera aussi à l'origine de la révolte de 1871.

Celle-ci commence en Kabylie et est dirigée par Mohamed el Hadj el Mokrani qui veut regagner son ancienne importance. Afin de renforcer ses effectifs, il se dote du soutien des Rahmánya, l'une des confréries religieuses les plus importantes. La révolte disposant ainsi de plus de puissance, elle se répand de la côte jusqu'au Sahara. De nombreuses villes sont prises, d'autres comme Sétif ou Tizi Ouzou occupées. Finalement, la révolte gronde dans les régions d'Alger et de Constantine, ainsi que dans le sud du pays. Après des batailles féroces, elle est brisée de manière brutale par l'armée française réorganisée. La peine que la France inflige alors aux rebelles est lourde. Ceux-ci sont entre autres dépossédés de 574 000 hectares qui sont utilisés par la suite pour développer la colonisation rurale française. Cela indique très bien que l'Algérie est non seulement considérée comme une simple colonie par la France, mais comme une colonie de peuplement, où elle tente vraiment d'installer massivement de la population française.⁶¹

⁶⁰ cf. Rey-Goldzeiguer, 1991b:544-547.

⁶¹ cf. Durand-Evrard et al., 2003:162.

3.3. De la fin de la révolte de 1871 à la veille de la Première Guerre Mondiale

3.3.1. Le système colonial pour les colonisés algériens

Dès la fin de la révolte de 1871, le programme politique de la France en Algérie est assez clair. Il consiste à faire de cette possession coloniale un simple prolongement de la France de l'autre côté de la Méditerranée. Dans ce système, les colons jouissent de toutes les libertés ainsi que de tous les privilèges, tandis que les colonisés ne sont pas considérés comme des citoyens, mais tout simplement comme des sujets. Le gouvernement français souligne encore davantage la différenciation entre ces deux groupes sociaux par l'introduction du Code de l'Indigénat en Algérie. Au début des années 70 du 19^e siècle, la France commence à codifier des infractions spéciales pour punir les Algériens musulmans. Ces lois ne sont pas appliquées aux Français. Le Code est régulièrement complété et adapté aux besoins des colons.⁶² Dans la version de 1881, l'on trouve par exemple les délits suivants:

(...): réunion sans autorisation, départ du territoire de la commune sans permis de voyage, acte irrespectueux, propos offensant vis-à-vis d'un agent de l'autorité même en dehors de ses fonctions, (...).⁶³

Les peines qui suivent ces 'crimes' sont très sévères. A part le séquestre, il y a aussi des amendes ou des internements. Dans certains cas, ces peines individuelles sont même encore aggravées par des punitions collectives pour toute la tribu ou commune. De plus, il faut souligner que ce code ne remplace pas les lois françaises, mais qu'il empire encore la situation des indigènes et peut être considéré comme une humiliation et charge supplémentaires pour ceux-ci.⁶⁴ En outre, les autorités françaises en Algérie créent même des tribunaux spécifiques pour punir les actes délictueux explicités dans les lois françaises mais commis par des Algériens musulmans. Afin d'aggraver encore la portée des verdicts rendus sur les délits ressortant du Code de l'Indigénat, une peine d'emprisonnement peut être accompagnée de l'obligation de travailler sur des plantations ou d'entretenir des routes, des barrages ou des forêts.⁶⁵

⁶² cf. Kaddache, 2003:27.

⁶³ Site web de la Ligue des droits de l'Homme de Toulon. Titre de l'article: «Le Code de l'Indigénat dans l'Algérie coloniale». Disponible sur: <http://ldh-toulon.net/le-code-de-l-indigenat-dans-l.html> [site consulté le 2 juillet 2014, 12:20].

⁶⁴ cf. Ibidem et Kaddache, 2003:27-28 et Weil, 2002:233-235.

⁶⁵ cf. Kaddache, 2003:27-28.

Ainsi, «[I]es Musulmans devaient accomplir des corvées dont étaient exempts les citoyens [français]: (...)»⁶⁶ A part les corvées, la situation fiscale de ceux qui sont régis par le Code de l'Indigénat est aussi beaucoup plus contraignante que celle des Français et des naturalisés qui en sont exclus: par exemple, les Algériens musulmans doivent non seulement payer les taxes directes et indirectes européennes, mais aussi celles que l'on appelle les 'impôts arabes'. Ces derniers sont très nombreux et doivent être payés entre autres sur la récolte ou sur le bétail. Un autre facteur qui rend la situation très difficile pour les indigènes est que la taxe sur la propriété bâtie est même appliquée aux gourbis. Comme cette inégalité est – même pour la puissance coloniale et dans ce contexte colonial – trop criante, les impôts arabes sont officiellement et formellement abolis pour l'Algérie du Nord en 1918 et en 1919 pour le Sud du pays. Cependant, dans la pratique, les anciennes structures persistent probablement aussi par la suite. De plus, il faut rappeler que les Algériens musulmans doivent souvent s'acquitter des impôts que des membres de leur parenté n'ont pas encore payés. En résumé, ces quelques exemples prouvent que le Code de l'Indigénat et le gouvernement français plongent les indigènes dans une situation d'inégalité coloniale (devant la loi, l'emploi, l'enseignement etc.) et d'absence ou de limitation de libertés de toutes sortes (liberté de réunion, de circulation etc.).⁶⁷

Ainsi, les colons et les colonisés ne sont pas égaux devant la loi, étant donné que le Code de l'Indigénat est beaucoup plus strict et laisse beaucoup moins de droits aux Algériens musulmans que la jurisprudence française ne donne à ses citoyens. Cela montre assez bien que les Algériens musulmans ne peuvent pas profiter des valeurs de la République. Une égalité entre ces deux groupes (colonisateurs et colonisés) n'existe pas. Cela semble surtout être dû au fait que les colonisateurs ne veulent pas établir cette égalité de crainte de perdre leur situation privilégiée. En ce qui concerne la participation politique des Algériens musulmans, la France applique aussi des mesures très strictes qui empêchent que les Algériens puissent vraiment influencer le développement politique de leur pays. Le constat tragique, c'est que cela restera en fait ainsi jusqu'à l'indépendance du pays en 1962. Comme le note Gilbert Meynier, il n'y a pas vraiment de changements positifs dans ce domaine:

⁶⁶ Kaddache, Mahfoud. *Histoire du nationalisme algérien. Tome I. 1919-1939*. Éditions EDIF 2000, Alger. 2003 et Éditions Paris-Méditerranée (c'est cette dernière qui est utilisée ici), Paris. 2003. 29.

⁶⁷ cf. Kaddache, 2003:29-33.

Au politique, l'égalité dans une citoyenneté commune fut refusée pendant longtemps; puis, avec le statut de l'Algérie de 1947 furent institués deux collèges distincts élisant chacun le même nombre de représentants : un électeur français équivalait à huit électeurs algériens.⁶⁸

Cela indique que même si des réformes sont entreprises par les autorités françaises, elles ne visent jamais vraiment à instaurer une égalité des droits entre Algériens musulmans et Français. Ces derniers tentent – comme il semble – de garder leurs privilèges en niant les besoins fondamentaux de la population indigène. Ainsi, cette égalité des droits est impossible puisqu'il existe une différence de valeur entre les voix électorales.

De plus, comme Benjamin Stora le note, les compétences changent, étant donné que l'Algérie tombe sous la responsabilité du ministère de l'Intérieur.⁶⁹ Cependant, vers 1900, le pays n'exerce plus vraiment la fonction d'un prolongement de la France métropolitaine car cette dernière décide de nouvelles mesures à l'égard de sa colonie la plus importante:

(...), en août 1898, (...): l'Algérie sera dotée de l'autonomie financière, d'un Conseil supérieur où les élus l'emporteront sur les nommés, et d'une nouvelle assemblée entièrement élue au suffrage direct, les délégations financières. Par la loi du 19 décembre 1900, l'Algérie cesse d'être considérée 'comme un simple prolongement de la France continentale': elle est dotée de la personnalité civile et de l'autonomie budgétaire, sauf pour les dépenses militaires, les pensions de certains fonctionnaires, et les garanties d'intérêts de chemins de fer.⁷⁰

Bien que l'Algérie semble gagner un peu d'autonomie dans certains domaines, son avenir reste attaché assez fortement à celui de la France. Cela se montre aussi quand, en raison de la situation politique très tendue en Europe ainsi qu'au Maroc, la conscription pour les Algériens devient obligatoire. Face à cette décision, l'on est presque amené à croire que le gouvernement français n'assimile les Algériens musulmans que dans quelques domaines très précis, où il a tout simplement besoin d'eux. Que ce soit le besoin de main-d'œuvre, de soldats ou de simples travailleurs de terres.⁷¹ C'est notamment le mouvement des Jeunes-Algériens – dont les revendications principales seront encore relatées – qui critique cette pratique douteuse. En somme, on peut déjà voir à travers la façon dont la France décide de manière omnipotente du futur algérien qu'elle y possède tous les droits et que son pouvoir n'y

⁶⁸ Meynier, Gilbert. «L'historiographie française de l'Algérie et les Algériens en système colonial». Intervention à Alger le 22 octobre 2010 à l'invitation d'El Watan. Version en ligne disponible sur: http://www.algeria-watch.de/pdf/pdf_fr/meynier_historiographie_francaise.pdf. Page 2. [site consulté le 26 septembre 2014, 8:45].

⁶⁹ cf. Stora, 1991:23-24.

⁷⁰ Thobie, Jacques. «La France coloniale de 1870 à 1914. Le temps des conquêtes (1879-1900). Mouvements au Maghreb. L'Algérie: crises et réformes». In: Meyer, Jean; Rey-Goldzeiguer, Annie; Tarrade, Jean; Thobie, Jacques. *Histoire de la France coloniale. Des origines à 1914*. Armand Colin Éditeur, Paris. 1991a. 666.

⁷¹ cf. Droz et Lever, 1991:21.

connaît presque pas de limites. Le régime politique de la possession algérienne est différent de ceux de la Tunisie ou du Maroc. Ces deux derniers États sont des protectorats français, ce qui veut dire qu'officiellement les anciens souverains restent les chefs d'États nominaux de leurs pays, même s'ils n'exercent pas vraiment de pouvoirs politiques. Comme les tensions politiques deviennent de plus en plus fortes en Europe à l'époque où la France s'installe en Tunisie et au Maroc, l'établissement d'une véritable colonie comme dans le cas de l'Algérie ne semble plus être adéquat. Cela est avant tout dû au fait que la France craint d'attiser davantage le conflit entre les pouvoirs impérialistes européens tels que l'Angleterre, l'Italie, le Portugal ou, dans le cas du Maroc, surtout l'Allemagne. Ainsi, ces deux États deviennent des protectorats français. Dans leurs cas, on ne parle pas non plus de colonies de peuplement. L'Algérie au contraire est considérée comme une telle colonie de peuplement et la France poursuit – comme nous l'avons dit précédemment – le but d'y installer massivement des Français venus de la métropole ainsi que d'autres Européens.⁷²

3.3.2. La colonisation française et européenne à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle – une croissance rapide des villes algériennes

Après 1871, l'immigration européenne et notamment française en Algérie augmente constamment, et de manière notoire, jusqu'à la Première Guerre Mondiale. Tandis qu'on compte à peu près 245 000 Européens en Algérie en 1872, ce chiffre est de 750 000 en 1914. Donc, même si on prend en considération l'augmentation naturelle de la population, on recense néanmoins un chiffre d'environ 300 000 nouveaux arrivants pendant cette période. Quant aux nouveaux arrivants métropolitains, ceux-ci viennent surtout des départements du Sud. Toutefois, après la défaite française dans la guerre franco-allemande de 1870/71, il y a aussi quelques Alsaciens et Lorrains qui ne veulent pas vivre sous l'occupation allemande et qui optent alors pour la France en s'installant en Algérie. A côté de l'immigration française, on constate aussi des vagues d'immigration européenne relativement importantes venant de l'Espagne, de l'Italie et de Malte.⁷³ Comme le nombre des Européens ayant une autre nationalité que française augmente rapidement – surtout les Espagnols, qui s'installent en grand nombre en Algérie – Paris décide d'entreprendre une réforme avec la loi du 26 juin 1889. Celle-ci «(...) impose donc la citoyenneté française, qui 'naturalise automatiquement tout étranger né en Algérie s'il ne réclame pas à sa majorité la nationalité d'origine de son

⁷² cf. Stora, 1991:24-25.

⁷³ cf. Droz et Lever, 1991:18-19.

père.'».⁷⁴ Si l'on considère le nombre croissant d'immigrants européens, il est clair que ces derniers ne peuvent pas tous être des colons dans le sens propre du terme, ni devenir propriétaires agricoles. Ainsi, beaucoup de nouveaux arrivants s'installent dans les villes algériennes. Celles-ci commencent à exercer une fonction de plus en plus importante dans la vie économique de tout le pays, de même qu'elles assument un rôle de plaque tournante au niveau du commerce. Les marchandises provenant du secteur agricole, qui mise toujours davantage sur des formes de production capitalistes, arrivent dans les villes, où elles sont ou vendues sur place ou conditionnées pour les marchés nationaux ou métropolitains. A part cela, les prestations de services représentent aussi un secteur économique essentiel. De ce fait, les villes deviennent au fil du temps les centres administratifs, financiers, économiques, commerciaux et culturels du pays. C'est surtout Alger qui joue un rôle important en tant que capitale, mais la ville d'Oran est aussi un centre essentiel de la vie urbaine algérienne et dépasse le cap des 100 000 habitants en 1906. C'est surtout à Oran que le nombre d'Espagnols est particulièrement élevé.⁷⁵

La croissance des villes algériennes est encore renforcée par des vagues de migration des populations rurales. Suite aux énormes dépossessions des musulmans, certains d'entre eux cherchent un nouvel avenir en ville. Ceux qui ne quittent pas la campagne deviennent salariés agricoles ou métayers sur ces mêmes terres qui, autrefois, étaient les leurs.⁷⁶

3.3.3. Les grands contrastes au début du 20^e siècle: entre l'omniprésence de la francité et les revendications des colonisés

Face à ces changements, l'on trouve deux groupes d'opinion différents au sein de la population musulmane citadine au début du 20^e siècle. Il y a un côté conservateur qui est représenté par les Vieux-Turbans. Ceux-ci se prononcent pour le traditionalisme algérien et contre une francité algérienne. Face à la conscription, les Vieux-Turbans recommandent l'émigration. Le deuxième pôle d'opinion est constitué par les Jeunes-Algériens. Ces derniers sont une nouvelle élite francisée et réclament la citoyenneté française ainsi qu'une assimilation absolue par rapport aux Métropolitains.⁷⁷ Ce mouvement qui se compose de nombre de jeunes étudiants musulmans accepte la souveraineté française sur l'Algérie, mais il demande plus de droits et de libertés pour les Algériens musulmans:

⁷⁴ Cité d'après: Stora, Benjamin. *Histoire de l'Algérie coloniale. 1830-1954*. Éditions La Découverte, Paris. 1991. 32.

⁷⁵ cf. Stora, 1991:57 et 60.

⁷⁶ cf. Droz et Lever, 1991:20.

⁷⁷ cf. Thobie, 1991b:727-728.

[par exemple]: élection des maires, fusion et égalité des impôts, (...), place prépondérante à donner aux intellectuels dans la représentation, extension de l'électorat municipal, réformes administratives... En 1912, la délégation conduite par Bentami demanda en compensation de la conscription, la réforme du régime répressif, une juste répartition des impôts et l'affectation équitable des ressources, une représentation sérieuse et suffisante dans les assemblées de l'Algérie et de la métropole (élargissement du corps électoral pour assurer l'efficacité et la sincérité du vote, nombre de représentants musulmans égal aux 2/5 de l'effectif total des assemblées), le droit pour les conseillers municipaux de participer à l'élection du maire, l'incompatibilité des mandats publics et des fonctions de caïd, et surtout la représentation au Parlement français ou dans un conseil siégeant à Paris.⁷⁸

D'un côté, l'on trouve ainsi au début du 20^e siècle ces revendications de la part des Jeunes-Algériens dont la plupart viennent des écoles et des facultés de langue française, de l'autre, on constate le souhait général d'une forte francité au sein de la communauté pied-noir. Beaucoup de Français d'Algérie sont fiers d'appartenir au groupe dirigeant du pays et certains d'entre eux se sentent supérieurs aux Algériens musulmans. Beaucoup de gens semblent vouloir faire partie de cette communauté privilégiée qui est pour certains le symbole de la modernité et du progrès.⁷⁹ Quant à l'usage de la langue, la communauté pied-noir s'efforce de souligner et d'affirmer son appartenance au monde français. Le but consiste à parler un français impeccable qui francise même des termes étrangers bien connus comme 'pizza'. Même les constructions et l'urbanisme sont caractérisés par cette influence énorme de la France. Même à la campagne par exemple, les villages ressemblent aux petites villes provençales et portent – rues incluses – des noms français.⁸⁰ Ce contexte aide aussi à expliquer les revendications des Jeunes-Algériens qui vivent dans ce monde fortement francisé et sont en contact permanent avec lui. Comme ils fréquentent les lycées ainsi que les facultés de langue française, ils se sentent aussi appartenir à ce monde dont ils parlent parfaitement la langue et partagent les valeurs. Cependant, sur les plans juridique et officiel, la France les en exclut et ne leur reconnaît pas les mêmes droits qu'aux citoyens français.⁸¹ Finalement, l'effort de ce mouvement mène à la loi du 15 juillet 1914. Celle-ci stipule que:

(...): l'internement administratif est supprimé, mais la mise en surveillance maintenue pour cinq ans; les peines prononcées par le gouverneur sont susceptibles d'appel; le permis de voyage est supprimé; l'indigénat est supprimé pour tous les évolués des villes et des villages et tous les commerçants.⁸²

⁷⁸ Kaddache, Mahfoud. *Histoire du nationalisme algérien. Tome I. 1919-1939*. Éditions EDIF 2000, Alger. 2003 et Éditions Paris-Méditerranée (c'est cette dernière qui est utilisée ici), Paris. 2003. 72.

⁷⁹ cf. Thobie, 1990:28.

⁸⁰ cf. Thobie, 1990:29.

⁸¹ cf. Droz et Lever, 1991:22.

⁸² cf. Thobie, 1991b:729.

En somme, le mouvement des Jeunes-Algériens montre une première esquisse de réformes assez importante. Malheureusement, ce processus n'est pas dû à l'initiative et à la volonté du gouvernement français car ce dernier reste très passif et n'est prêt à souscrire aux revendications de ce groupe que lorsqu'il croit sa souveraineté et son pouvoir menacés en Algérie. Il est alors d'autant plus remarquable que les Jeunes-Algériens aient réussi à faire bouger les choses à travers leurs campagnes. Même si la loi du 15 juillet 1914 ne mène pas à une véritable assimilation des indigènes – car cette idée est vivement rejetée par les colons – elle peut être considérée comme un premier signe symbolique de l'émancipation des Algériens. Le début du 20^e siècle peut être ainsi considéré comme une époque de revendications et de changement en Algérie. C'est l'époque au cours de laquelle vient au monde, le 7 novembre 1913, Albert Camus, l'auteur dont certaines œuvres seront analysées dans le chapitre suivant. La façon dont il a perçu, dont il a vécu et décrit la période coloniale française en Algérie sera examinée à travers certains de ses écrits et – comme il a déjà été mentionné dans l'introduction – à travers sa biographie. Il sera intéressant de voir quelles traces cette expérience du colonialisme a laissé dans son œuvre littéraire.

4. Approche (post-)coloniale de l'œuvre d'Albert Camus – analyse littéraire

4.1. Albert Camus: éléments biographiques

4.1.1. Les débuts – Une petite enfance pauvre et riche à la fois

Albert Camus est né pendant la nuit du 7 novembre 1913 dans un petit village à côté de Mondovi et au sud de Bône (= aujourd'hui Annaba). Autrefois, cette région de l'Algérie française faisait partie du département de Constantine.⁸³ La famille doit alors quitter Alger car le père d'Albert Camus, Lucien, est envoyé en Constantine par son patron pour s'occuper de la récolte et de l'expédition dans le domaine viticole de la maison Ricôme.⁸⁴ Les parents d'Albert sont tous les deux nés en Algérie, son père en 1885 à Ouled-Fayet.⁸⁵ La famille de Lucien Camus a ses origines à et aux alentours de Bordeaux, mais les Camus font partie des premiers Français qui quittent la métropole pour l'Algérie. Malheureusement, la vie de Lucien Camus ne fait pas partie des plus heureuses. Son père, Baptiste Camus, meurt quand il n'a qu'un an. Même s'il a des frères et sœurs, il doit grandir dans un orphelinat. La mère d'Albert, Catherine Sintès, vient d'une famille d'origine espagnole qui a quitté Minorque pour l'Algérie déjà bien avant la naissance de Catherine en 1882. Au début du 20^e siècle, les chemins de Catherine Sintès et de Lucien Camus se croisent, Lucien étant logé chez les Sintès. Lucien rencontre l'affection et la tendresse qu'il a peut-être cherchées pendant toute son enfance. En 1909, le mariage est célébré.⁸⁶ Directement après leur arrivée dans la nouvelle maison en Constantine, Catherine Camus accouche et met au monde le petit Albert – qui dans *Le Premier Homme* – porte le nom de Jacques Cormery.⁸⁷ Cependant, le bonheur de la petite famille n'est malheureusement pas de longue durée, étant donné que la Première Guerre Mondiale éclate et que Lucien Camus est mobilisé pour le 1^{er} Zouaves. Au cours de la bataille de la Marne, il est blessé, puis transféré à un hôpital auxiliaire à Saint-Brieuc. Il ne peut pas se remettre de ces blessures et en meurt le 11 octobre 1914. Lors du départ de Lucien pour la guerre, Catherine avait déjà quitté la campagne pour Alger avec ses enfants. Elle vivra désormais chez sa mère avec eux. Les Camus ne jouissent pas de conditions de vie très confortables. L'appartement se trouve dans le quartier populaire de Belcourt et ne dispose –

⁸³ cf. Grenier, 1987:15 et Smets, 1999:13.

⁸⁴ cf. Wieacker-Wolff, 2003:14 et 17 et Feldhoff, 1991:9.

⁸⁵ cf. Wieacker-Wolff, 2003:20.

⁸⁶ cf. Feldhoff, 1991:9-10.

⁸⁷ cf. Camus, 1994:20-23.

au début du moins – ni d'eau courante, ni d'électricité. Un minimum de cinq personnes, parfois même plus, se partagent les trois pièces.⁸⁸

L'écrivain passe ainsi son enfance dans un environnement très modeste. Il ne peut pas vraiment jouir des biens matériels de ce monde, mais l'auteur indique dans sa propre préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit*, datant de 1958, qu'il ne considérait pas cette pauvreté comme un grand désavantage, mais en voyait même des aspects positifs:

La pauvreté, (...), n'a jamais été un malheur pour moi: la lumière y répandait ses richesses. (...), je fus placé à mi-distance de la misère et du soleil. La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil et dans l'histoire; le soleil m'apprit que l'histoire n'est pas tout.⁸⁹

L'auteur souligne très clairement qu'il considère ce livre non seulement comme le début de sa carrière littéraire, mais aussi que ce dernier représente une sorte de base personnelle pour lui, l'on pourrait peut-être dire les origines de sa vie: «Pour moi, je sais que ma source est dans *L'Envers et l'Endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu (...).»⁹⁰

Dans l'ensemble, le climat qui règne dans le foyer familial de Camus est tout autre chose qu'intellectuel. Catherine Camus est plus ou moins sourde et ne parle que très peu. Certains supposent que cela pourrait être dû à une maladie qui n'a pas été complètement guérie pendant son adolescence. Étant analphabète, elle ne sait ni lire ni écrire.⁹¹ Ainsi, comme Camus le note, sa mère se tait la plupart du temps et ne répond que par des phrases très courtes. Parfois, elle semble vivre dans son propre monde, un peu isolée des autres. Cependant, l'écrivain est certain que même si sa mère ne pouvait pas le montrer, elle aimait ses enfants d'un amour très profond.⁹²

Si l'on considère alors les circonstances de vie très difficiles de la mère de Camus, il est – comme Feldhoff et Smets le soulignent – d'autant plus remarquable qu'elle doit gagner tout l'argent pour nourrir la famille et faire vivre les siens. Ainsi, elle travaille comme femme de ménage chez de riches Français.⁹³ Par conséquent, elle ne rentre que très tard du travail et n'a

⁸⁸ cf. Grenier, 1987:15-16 et Smets, 1999:14.

⁸⁹ Camus, Albert. *L'Envers et l'Endroit*. Éditions Gallimard, Paris. 1961. 13-14.

⁹⁰ Camus, Albert. *L'Envers et l'Endroit*. Éditions Gallimard, Paris. 1961. 13.

⁹¹ cf. Petersen, 1961:7 et Smets, 1999:14 et 16.

⁹² cf. Camus, 1961:63-65.

⁹³ cf. Feldhoff, 1991:8 et Smets, 1999:14.

souvent plus la force de s'occuper des enfants: c'est la grand-mère qui accomplit cette tâche. Cependant, elle le fait avec beaucoup de sévérité et parfois même de brutalité.⁹⁴

4.1.2. École primaire et importance de Louis Germain

Une première rupture avec ce monde se fait lors de la scolarisation d'Albert Camus. D'abord, il va à l'école primaire pour garçons qui se trouve Rue Aumerat. Il a la chance d'y trouver en Louis Germain un instituteur très motivé et encourageant. Germain se rend tout de suite compte de l'intelligence de l'élève Camus et il est prêt à lui donner des cours supplémentaires.⁹⁵ Ainsi, Camus trouve quelqu'un qui s'occupe de son développement intellectuel et émotionnel. Louis Germain est le premier grand protecteur dans la vie du jeune Albert et l'écrivain mentionnera l'importance de cet homme dans ses œuvres. Par exemple dans *Le Premier Homme*, où il écrit que M. Germain incarnait presque un rôle paternel pour lui.⁹⁶

L'instituteur prépare le petit Albert au concours de bourse pour le lycée et lui ouvre ainsi, au niveau de l'éducation, des portes qui étaient jadis closes pour toute la famille. De ce point de vue, Albert Camus est aussi le premier homme. Le petit garçon de 10 ans est très motivé car il comprend les avantages qu'une bonne éducation peut lui offrir pour le futur. Il réussit au concours de bourse ainsi qu'au concours d'entrée au lycée et devient alors pupille de la Nation. Cependant, il faut encore convaincre Madame Sintès, la grand-mère. Cette dernière veut que son petit-fils soit financièrement indépendant le plus vite possible et dans son monde, un enseignement secondaire ou même tertiaire n'est pas prévu. Malgré tout, Louis Germain arrive finalement à convaincre la grand-mère d'envoyer Albert au lycée.⁹⁷ Même si Catherine Camus donne normalement carte blanche à sa mère quand il s'agit de l'éducation des enfants – sauf si sa mère les bat trop brutalement – elle se prononce curieusement en faveur de la fréquentation du lycée dans le cas d'Albert.⁹⁸

⁹⁴ cf. Wieacker-Wolff, 2003:24.

⁹⁵ cf. Grenier, 1987:16 et Smets, 1999:15.

⁹⁶ cf. Camus, 1994:129.

⁹⁷ cf. Petersen, 1961:10-11 et Smets, 1999:15.

⁹⁸ cf. Feldhoff, 1991:11.

4.1.3. Le lycée: Albert découvre de nouveaux mondes et certains mécanismes de la société coloniale

Au lycée, Albert Camus fait pour la première fois l'expérience de la différence sociale et de sa propre pauvreté. Il y entre dans un monde qu'il ne connaît pas de Belcourt, comme on peut le lire dans *Le Premier Homme*:

Dans cette maison [=celle de Jacques] où il n'y avait pas de journaux, ni, jusqu'à ce que Jacques en importât, de livres, pas de radio non plus, où il n'y avait que des objets d'utilité immédiate, où l'on ne recevait que la famille, et que l'on ne quittait que rarement et toujours pour rencontrer des membres de la même famille ignorante, ce que Jacques ramenait du lycée était inassimilable, et le silence grandissait entre sa famille et lui. (...). Aux interrogations du début d'année, il avait pu répondre certainement que son père était mort à la guerre, ce qui était en somme une situation sociale, et qu'il était pupille de la nation, ce qui s'entendait de tous. Mais, pour le reste, les difficultés avaient commencé. Dans les imprimés qu'on [= la direction du lycée] leur avait remis, il ne savait que mettre à la mention 'profession des parents'. Il avait d'abord mis 'ménagère' pendant que Pierre [=son camarade et ami] avait mis 'employée des P.T.T.'. Mais Pierre lui précisa que ménagère n'était pas une profession mais se disait d'une femme qui gardait la maison et faisait son ménage. 'Non, dit Jacques, elle fait le ménage des autres et surtout celui du mercier en face. Eh bien, dit Pierre en hésitant, je crois qu'il faut mettre domestique.' Cette idée n'était jamais venue à Jacques pour la simple raison que ce mot, trop rare, n'était jamais prononcé chez lui – pour la raison aussi que personne chez eux n'avait le sentiment qu'elle travaillait pour les autres, elle travaillait d'abord pour ses enfants. Jacques se mit à écrire le mot, s'arrêta et d'un seul coup connut d'un seul coup [sic] la honte et la honte d'avoir eu honte. Un enfant n'est rien par lui-même, ce sont ses parents qui le représentent. C'est par eux qu'il se définit, qu'il est défini aux yeux du monde. C'est à travers eux qu'il se sent jugé vraiment, c'est-à-dire jugé sans pouvoir faire appel, et c'est ce jugement du monde que Jacques venait de découvrir (...).⁹⁹

Tandis qu'Albert Camus – qui porte le nom de Jacques Cormery dans *Le Premier Homme* – vient d'un milieu plutôt modeste où règnent le travail dur et la privation, la plupart de ses camarades de lycée viennent de familles aisées et disposent de beaucoup plus de ressources matérielles que lui. A Belcourt au contraire, le jeune lycéen ne s'en était pas encore rendu compte, car là-bas tous avaient à peu près le même niveau de vie. Au début, Albert a honte de ses origines modestes, mais plus tard il regrettera ce sentiment.¹⁰⁰ De plus, Camus décrit que son ami, qui est appelé Pierre Marlon dans le roman, et lui ne se sentent pas isolés à l'école, étant donné qu'ils sont français:

⁹⁹ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Editions Gallimard, Paris. 1994. 186-188.

¹⁰⁰ cf. Grenier, 1987:16.

Ce n'était même pas la différence des classes qui les isolait. Dans ce pays d'immigration, d'enrichissement rapide et de ruines spectaculaires, les frontières entre les classes étaient moins marquées qu'entre les races. Si les enfants avaient été arabes, leur sentiment eût été plus douloureux et plus amer.¹⁰¹

Ce passage montre d'une façon très choquante la brutalité incroyable du racisme colonial. Ce qui choque encore davantage, c'est que ces structures semblent être vraiment manifestes dans la société, si bien que les enfants les considèrent comme 'ordinaires'. Cependant – et cela souligne aussi le grand sens de la justice de Camus – le petit garçon de dix ans se rend aussi compte de ce dysfonctionnement social. Donc, même si l'écrivain et son ami Pierre n'ont pas de problèmes à s'intégrer à la communauté de classe au lycée, cette différence sociale est évidente pour les enfants dès qu'ils commencent à fréquenter l'école: Albert et Pierre quittent alors un monde en laissant leur maison derrière eux et entrent dans un autre lorsqu'ils franchissent la porte du lycée. Le voyage quotidien en tram vers l'école symbolise ainsi cet itinéraire entre les deux mondes:

À chaque arrêt, le tram se vidait d'une partie de son chargement d'ouvriers arabes et français, se chargeait d'une clientèle mieux habillée à mesure qu'on allait vers le centre, repartait au timbre et parcourait ainsi d'un bout à l'autre tout l'arc de cercle autour duquel s'allongeait la ville, jusqu'au moment où il débouchait d'un seul coup sur le port et l'espace immense du golfe qui s'étendait jusqu'aux grandes montagnes bleutées au fond de l'horizon. Trois arrêts après, c'était le terminus, la place du Gouvernement, où les enfants descendaient.¹⁰²

Cette citation montre assez bien que la société coloniale attribue aussi beaucoup d'importance à l'habitat. On remarque une ségrégation très forte entre les différentes couches sociales. Chaque groupe dispose de ses 'propres quartiers' et la cohabitation entre de riches Français et des ouvriers arabes est presque impensable. Cette société coloniale rigide souligne ces différences et les marque à travers cette ségrégation. Ainsi, Zeynep Çelik explique que dans les années 1950 par exemple, cette séparation entre les quartiers arabes et français d'Alger se présentait comme suit:

Europeans were concentrated in the center, along the waterfront from Bab el-Oued to Champ de Manœuvres, extending as far as the coastal suburbs of Hussein-Dey and St. Eugène, and in neighborhoods on the slopes that dominated the amphitheater of Mustafa. The 'Muslim' zones consisted of the casbah in the north, its extension Climat de France, the 'petite casbah' near Hamma in the south, sandwiched between two larger squatter settlements, Mahieddine and Clos Salembier, and Kouba, (...), and Maison-Carrée farther away. The divided nature of Algiers was particularly evident in the daily life

¹⁰¹ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Editions Gallimard, Paris. 1994. 186-187.

¹⁰² Camus, Albert: *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Editions Gallimard, Paris. 1994. 196.

and commercial activities. The 'Moorish cafés' and small shops of the casbah contrasted with the 'milk bars' and haute couture boutiques of the Rue d'Isly (...).¹⁰³

Dans ses explications, Çelik se concentre aussi sur la casbah en rappelant que celle-ci formait un contraste très fort par rapport aux quartiers européens algérois. On peut bien parler de deux mondes différents. Ainsi, le quartier de la casbah représentait une opposition au pouvoir colonial français. Les conditions de vie y étaient plus que mauvaises. Même dans les années 1940, il n'y avait ni eau courante, ni électricité dans beaucoup de maisons. Souvent, toute une famille devait vivre dans une seule pièce. Ce n'est qu'une décennie plus tard, au début des années 1950, que de légères mesures de 'modernisation' ont été mises en place dans la casbah: installation de fontaines publiques et d'un service quotidien de ramassage des déchets, nettoyage quotidien des rues et électrification de beaucoup de maisons. Cependant, cette volonté de modernisation n'a pas été poursuivie par les autorités pendant bien longtemps. Pendant la Guerre d'Algérie, l'entretien de la casbah et le souci du bien-être de sa population ont été complètement abandonnés par les Français. Ceux-ci ne s'en sont plus occupés, étant donné que ce quartier de la ville représentait une zone de danger et d'opposition pour eux.¹⁰⁴ En somme, on peut dire que les autorités coloniales se servaient de l'architecture et de cette différence d'habitat pour souligner la séparation entre la population européenne et indigène. Souvent, l'architecture servait aussi à créer cette soi-disant différence entre deux univers opposés. D'un côté, celui du colonisateur et de l'autre, celui du colonisé. Observé de ce point de vue, le colonialisme peut aussi être considéré comme un phénomène culturel: l'architecture représente en effet un élément important en ce qui concerne la définition de la culture ainsi que de l'identité d'une nation ou d'un peuple. Dans ce contexte colonial entre Français et Algériens, l'urbanisme constituait un instrument servant à exprimer le contrôle et la domination qu'exerçaient les colonisateurs sur les colonisés. C'étaient les premiers qui croyaient devoir écrire l'histoire des seconds.¹⁰⁵

Ce qui est aussi choquant, c'est que dans *Le Premier Homme* Camus raconte que l'on pouvait déjà voir cette différence entre les quartiers de la ville, lorsque l'on regardait la couleur des tramways qui les traversaient. Ainsi, il prenait toujours les tramways rouges qui se dirigeaient vers les quartiers modestes d'Alger, tandis que les trams verts partaient pour les quartiers élégants qui se trouvaient pour la plupart sur les collines et les hauteurs de la ville. De plus, les lignes vertes allaient jusqu'au lycée, les rouges au contraire avaient leur terminus à la

¹⁰³ Çelik, Zeynep. *Urban Forms and Colonial Confrontations. Algiers under French Rule*. University of California Press, Berkeley. Los Angeles. London. 1997. 81.

¹⁰⁴ cf. Çelik, 1997:38, 44 et 46-47.

¹⁰⁵ cf. Çelik, 1997:1, 5, 7 et 26.

place du Gouvernement, ce qui veut dire que Camus avait encore une marche d'à peu près cinq minutes pour arriver à l'école.¹⁰⁶

Le lecteur dira peut-être que ces cinq minutes ne font pas beaucoup de différence, ce qui est vrai d'un côté, mais de l'autre, cela indique aussi la domination qu'une couche sociale dirigeante exerce sur d'autres. Cette dernière se manifeste non seulement d'une manière générale mais aussi à travers les petits détails de la vie quotidienne, à tel point que des enfants de dix ans s'en rendent déjà compte.

Dans son *Premier Homme*, Camus mentionne aussi que la représentation gouvernementale solennelle des autorités françaises était aussi un élément caractéristique de la vie coloniale. On voulait montrer que l'Algérie était française. L'élève Camus est confronté à cette représentation gouvernementale lors des jours de fête à l'école, par exemple pendant la distribution des prix au lycée pour les meilleurs élèves. La cérémonie suit un rite bien défini. Au début, un orchestre militaire joue *La Marseillaise*. Puis les professeurs, le directeur et un haut fonctionnaire gouvernemental montent sur scène. Cet acte est aussi accompagné d'un morceau de musique solennelle. Après cela, le haut fonctionnaire du gouvernement général tient un discours sur la France et plus précisément sur l'instruction. Une fois ce discours terminé, le plus jeune professeur du lycée, traditionnellement dans sa première année de service, prend la parole pour prononcer un deuxième discours, suite de quoi, l'on procède à la remise des prix. Les élèves sont appelés l'un après l'autre, ils montent sur la scène afin de recevoir leur paquet de livres et regagnent leurs places au son de la fanfare.¹⁰⁷

Il devient évident que ces rites peuvent être considérés comme des structures de domination ou de manifestation du pouvoir colonial. Lorsque l'on considère que les orateurs parlent d'une manière très scientifique et choisie d'une patrie française dans un pays (largement) arabe. Dans de telles situations, Camus semble alors remarquer que le lycée et son foyer familial sont deux univers bien différents. Comme l'écrivain le note, l'opposition catégorique de ces deux univers se traduit aussi à travers le fait que Camus écrit n'avoir jamais vu personne du lycée à Belcourt.¹⁰⁸

¹⁰⁶ cf. Camus, 1994:204.

¹⁰⁷ cf. Camus, 1994:232-235.

¹⁰⁸ cf. Camus, 1994:204.

4.1.4. Camus est conscient de ses origines: le bonheur n'est pas un bien matériel

Cependant, Albert Camus ne se laisse pas abattre par la situation financière de sa famille et développe une très bonne stratégie pour accepter la situation telle qu'elle est. Il se réjouit de tous les plaisirs gratuits que la vie peut lui offrir. Dans un pays méditerranéen le soleil représente un des plus beaux cadeaux.¹⁰⁹ La mer et les jeux du quartier font eux aussi partie de ces avantages.¹¹⁰ Agé de 44 ans, Camus écrit les phrases suivantes dans la préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit* en 1958:

Dans tous les cas, la belle chaleur qui régnait sur mon enfance m'a privé de tout ressentiment. Je vivais dans la gêne, mais aussi dans une sorte de jouissance. Je me sentais des forces infinies: (...). Ce n'était pas la pauvreté qui faisait obstacle à ces forces: en Afrique, la mer et le soleil ne coûtent rien.¹¹¹

Plus tard, l'auteur passe – ce qu'il note dans la préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit* – les journées les plus heureuses et luxueuses de sa vie, lorsqu'il reste pendant une bonne semaine dans la nature au bord de la mer, dormant dans un tente, mangeant ce que la nature lui offre et savourant l'eau fraîche. Il conclut ces descriptions en argumentant que les biens matériels de ce monde ne sont vraiment pas d'une grande importance pour lui.¹¹²

Comme Petersen, Feldhoff et Smets le notent, cette culture méditerranéenne marquera profondément Albert Camus jusqu'à la fin de ses jours.¹¹³ Contrairement au petit appartement dans lequel vit le jeune Camus avec sa famille, les rues de Belcourt offrent au garçon tout l'espace et toute la lumière dont il a besoin. C'est d'ailleurs pourquoi une grande partie de la vie de l'enfant se déroule dans ces mêmes rues.¹¹⁴ Le grand plaisir sportif de Camus est le football.¹¹⁵ Il l'exerce avec beaucoup de joie, de motivation et d'endurance. Ici, l'on découvre un premier parallèle entre la vie de l'écrivain et les personnages principaux de ses œuvres. Ainsi, dans *La Chute*, Jean-Baptiste Clamence fait remarquer que le stade de football est l'un des deux lieux où il se sent vraiment à l'aise. Le deuxième lieu serait le théâtre¹¹⁶, que Camus aimera passionnément comme nous le verrons plus avant. Dans le domaine intellectuel également, le jeune Albert se fait respecter de ses camarades de lycée, car il fait preuve d'une

¹⁰⁹ cf. Wieacker-Wolff, 2003:24-25.

¹¹⁰ cf. Camus, 1994:85.

¹¹¹ Camus, Albert. *L'Envers et l'Endroit*. Éditions Gallimard, Paris. 1961. 14-15.

¹¹² cf. Camus, 1961:17-18.

¹¹³ cf. Petersen, 1961:7, Feldhoff, 1991:12 et Smets, 1999:20.

¹¹⁴ cf. Wieacker-Wolff, 2003:25.

¹¹⁵ cf. Grenier, 1987:16.

¹¹⁶ cf. Camus, 2013:93.

haute intelligence et d'une grande endurance non seulement en sport, mais aussi dans ses études.¹¹⁷

4.1.5. Tuberculose, décision définitive pour la littérature et premiers pas dans le journalisme

En décembre 1930 – Camus est déjà en terminale – une maladie vient compliquer la vie du jeune homme. Les médecins diagnostiquent une tuberculose pulmonaire.¹¹⁸ Albert Camus doit aller passer un certain temps à l'hôpital puis il déménage pour vivre chez un de ses oncles, qui dispose de davantage de ressources financières. Dans cette maison, Albert reçoit sa propre chambre et plus de libertés quant à ses dépenses. A part cela, la vie chez cet oncle lui offre la possibilité d'approfondir ses connaissances littéraires et culturelles: cet oncle, en effet, est lui-même très intéressé par les arts et soutient ainsi les curiosités intellectuelles d'Albert. Comme sa maladie se manifeste en pleine année scolaire, il ne peut pas suivre ses cours en raison des traitements à l'hôpital. Ainsi, il décide de redoubler sa terminale en automne 1931 pour finalement passer son baccalauréat à la fin de cette année scolaire.¹¹⁹

Comme Feldhoff et Smets le remarquent, pendant sa deuxième année en terminale, Camus fait la connaissance de Jean Grenier, qui est alors son professeur de philosophie. Grenier s'occupe beaucoup de son élève, lui fournit des livres, lui apprend les principes de la rhétorique et lui donne aussi la possibilité de publier quelques articles dans le magazine culturel *Sud*.¹²⁰ Une fois le lycée terminé, son oncle qui tient une boucherie propose à Albert de reprendre celle-ci pour avoir une situation financière assurée qui lui permettrait de poursuivre en toute tranquillité et liberté ses passions littéraires ainsi que philosophiques. Cependant, le jeune bachelier ne voit point son avenir dans ce métier et refuse d'accepter cette offre.¹²¹ Une telle décision apparaît aussi dans la nouvelle *Jonas ou l'artiste au travail* de *L'Exil et le royaume*, où ledit Jonas pourrait travailler dans la maison d'édition de son père pour avoir un revenu fixe et stable. Mais il se décide à renoncer à cette offre afin de s'occuper entièrement de sa passion, l'art:

Et il abandonna les fonctions qu'il occupait dans la maison d'éditions [sic] paternelle, pour se consacrer tout entier à la peinture. 'Ça, disait-il, c'est une chance !'¹²²

¹¹⁷ cf. Camus, 1994:83.

¹¹⁸ cf. Wieacker-Wolff, 2003:43-44 et Smets, 1999:16.

¹¹⁹ cf. Feldhoff, 1991:14-15.

¹²⁰ cf. Feldhoff, 1991:16 et Smets, 1999:17.

¹²¹ cf. Wieacker-Wolff, 2003:57.

¹²² Camus, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1977. 106.

Ici, l'on découvre un autre parallèle entre la biographie d'Albert Camus et les personnages de ses écrits. Ainsi, l'on pourra dire qu'il s'inspire – comme nous le verrons encore au cours de ce mémoire – de sa propre vie pour créer ses œuvres littéraires.

Après son baccalauréat, Camus commence des études de philosophie à l'université d'Alger en 1932.¹²³ Pendant ses études, il reste étroitement attaché à l'écriture. Il rédige par exemple divers articles et textes littéraires, dont aussi certains poèmes. On n'a pu qu'en conserver un seul, intitulé *Méditerranée*, qui souligne – comme nous l'avons déjà vu plus avant – l'importance du monde méditerranéen dans la vie de l'auteur.¹²⁴

A part ces poèmes, Albert Camus entre – dès le début de ses études – en contact avec des intellectuels algériens et commence à écrire pour le magazine islamique *Ikadam*. Dans celui-ci, il s'engage pour les intérêts des musulmans algériens. Leur égalité en droits lui tient beaucoup à cœur car il se sent comme l'un d'entre eux. Enfant, il a partagé tout avec eux: le quartier, les jeux dans la rue, le soleil et la pauvreté, les joies et les défis de la vie. Dans les quartiers plus modestes d'Alger, la cohabitation entre Algériens musulmans et Européens était, en effet, un phénomène moins rare. Ainsi, Camus ne fait pas de différence entre Français et Algériens arabes ou berbères. A son avis, le terme d'«indigène» s'applique à tous ceux qui vivent dans ce pays auquel il se sent fortement attaché.¹²⁵

4.2. Camus et l'engagement à travers le journalisme et l'écriture

4.2.1. Camus et les années 1930 – Une période mouvementée dans tous les domaines

Comme Feldhoff le remarque, au début de ses études, Albert fait aussi la connaissance de sa première épouse, Simone Hié. A l'époque, elle est d'une beauté attrayante. Sa mère Marthe est une riche ophtalmologiste à Alger. Malheureusement, il y a un grand problème quant au style de vie de Simone. Malgré son jeune âge, elle est fortement toxicomane.¹²⁶ Camus croit pouvoir la sauver et leur contact s'intensifie.¹²⁷ Il s'intensifie même à tel point qu'Albert épouse Simone le 16 juin 1934. Peu après, Marthe Hié donne au couple une villa sur les hauteurs d'Alger, où les jeunes mariés peuvent s'installer.¹²⁸ A plusieurs reprises, Camus tente d'aider Simone à vaincre sa toxicomanie. Mais les drogues sont plus fortes que le

¹²³ cf. Petersen, 1961:12.

¹²⁴ cf. Wieacker-Wolff, 2003:62-63.

¹²⁵ cf. Wieacker-Wolff, 2003:63.

¹²⁶ cf. Feldhoff, 1991:18.

¹²⁷ cf. Wieacker-Wolff, 2003:67.

¹²⁸ cf. Grenier, 1987:30-31.

couple. Ainsi, les premières difficultés s'annoncent relativement vite et s'aggravent encore au fil du temps. En 1936, les deux époux entreprennent un voyage à travers l'Europe pour essayer de cimenter ce qui est déjà bien en train de s'effriter. A Salzbourg, Albert apprend que Simone a une relation amoureuse avec son médecin qui est non seulement son amant mais qui lui fournit aussi ses drogues. Une fois cette découverte faite, la vie amoureuse de Camus et Hié connaît une fin abrupte et définitive.¹²⁹

Curieusement, le divorce ne suit qu'en 1940.¹³⁰ Vu ces grandes turbulences dans sa vie privée, il est d'autant plus remarquable qu'Albert Camus ait réussi à finir son mémoire de philosophie en 1936.¹³¹ Dès le mois de mai 1935, il tient aussi un journal intime. Cependant, ses différentes réflexions ne sont pas datées. Une publication posthume sous les titres de *Carnets I*, *Carnets II* et *Carnets III* fait connaître le contenu de ces écrits au grand public.¹³² En 1937, Camus pose sa candidature au concours d'agrégation, qui lui est refusée à cause de son état de santé fragile.¹³³ Cette même année paraît également l'une des œuvres autobiographiques de Camus qui constitue une base importante de ce mémoire, à savoir *L'Envers et l'Endroit*. De plus, on lui offre un poste d'enseignant au lycée de Sidi-Bel-Abbès. Cependant, il le refuse de crainte d'être condamné à devoir mener une vie trop bourgeoise en acceptant cet emploi.¹³⁴ Comme Camus le précise lui-même, son œuvre *L'Envers et l'Endroit* contient des essais rédigés entre 1935 et 1936 qui sont d'une grande importance personnelle pour lui car ils montrent de façon intime son enfance ainsi que sa jeunesse. L'écrivain est certes d'avis que cette œuvre ne fait pas vraiment preuve d'un véritable talent littéraire mais il explique qu'il y a mis beaucoup d'amour. Selon lui, dans les autres œuvres qui ont paru plus tard, l'on en trouverait beaucoup moins.¹³⁵ Quant à son refus du poste d'enseignement au lycée de Sidi-Bel-Abbès de crainte de devenir trop bourgeois, il se trouve aussi un passage dans la préface à la réédition de *L'Envers et l'Endroit* de 1958 où Camus souligne une fois de plus que pour lui, une existence bourgeoise ne représenterait qu'un grand ennui.¹³⁶

Les prises de position personnelles de l'écrivain montrent clairement qu'il croit ne pas être fait pour mener une vie conventionnelle. Il se consacre à l'art, à l'art d'écrire et – si l'on développe encore cette pensée et cette logique de Camus – il semblerait que cet art n'est pas

¹²⁹ cf. Wieacker-Wolff, 2003:69-70 et 72-73.

¹³⁰ cf. Feldhoff, 1991:23.

¹³¹ cf. Petersen, 1961:15-16.

¹³² cf. Feldhoff, 1991:20 et Smets, 1999:19.

¹³³ cf. Wieacker-Wolff, 2003:76.

¹³⁴ cf. Petersen, 1961:19-20.

¹³⁵ cf. Camus, 1961:11-13.

¹³⁶ cf. Camus, 1961:19.

conventionnel non plus. Il demande beaucoup de créativité et différentes phases de création qui ne se déroulent probablement pas de façon linéaire, l'une après l'autre, qui ne peuvent pas être programmées et prévues comme une réunion dans une entreprise, mais qui ont tout simplement besoin de temps afin de venir à l'esprit de l'écrivain. C'est peut-être la raison pour laquelle Camus croyait ne pas être fait pour un mode de vie conventionnel: il savait avoir besoin de spontanéité et de changement.

Mais comme Marie-Laure Wieacker-Wolff le note, la prochaine offre de poste arrive déjà. En 1937, Pascal Pia devient rédacteur en chef du journal procommuniste *Alger Républicain* et cherche encore quelqu'un pour l'équipe de la rédaction. Il trouve cet employé en Camus, qui commence à travailler pour ce journal en 1937. Pendant la même époque, il fait aussi la connaissance de sa deuxième future épouse, Francine Faure, une jeune Française d'Oran qui a fait des études de mathématiques à Paris.¹³⁷

4.2.2. Un critique ouvert – Camus s'engage pour tous les Algériens

A peine deux ans plus tard, l'auteur écrit l'un des reportages journalistiques les plus importants de sa vie. Il travaille encore pour *Alger Républicain* et Pascal Pia l'envoie en Kabylie pour documenter la pauvreté et les conditions de vie inhumaines auxquelles les habitants doivent faire face dans cette région au sud d'Alger, où le chômage, la famine et l'analphabétisme règnent à l'époque. Dans une série de dix articles, Camus met sur le papier ce qu'il vit ainsi que ce qu'il voit en Kabylie. En faisant cela, il ne mâche pas ses mots et démontre les dysfonctionnements sociaux. Il prend ouvertement position pour les Algériens musulmans et s'engage pour une Algérie, où tous et toutes jouiraient des mêmes droits et où on ne ferait pas de différence entre 'indigènes' et Français. On constate aussi l'engagement de Camus dans certains procès où, en tant que chroniqueur judiciaire, il s'emploie à montrer à travers ses articles l'innocence de certains accusés et la corruption du système judiciaire colonial. Ainsi, le fonctionnaire arabe Hodent – à qui on a entre autres faussement reproché d'avoir détourné des céréales – doit probablement son acquittement à Camus.¹³⁸ Dans ce contexte, il est également intéressant de souligner un autre parallèle entre la vie de l'écrivain et ses œuvres littéraires.¹³⁹ Ainsi, le personnage du nom de Raymond Rambert fait une enquête journalistique au début de *La Peste*. Travaillant pour un grand journal parisien, il veut obtenir des informations sur la situation des Arabes à Oran et plus précisément sur leur état de

¹³⁷ cf. Wieacker-Wolff, 2003:78.

¹³⁸ cf. Feldhoff, 1991:31-33 et Grenier, 1987:96-97 et 104.

¹³⁹ cf. Lévi-Valensi, 1991:70.

santé. C'est dans ce cadre qu'il demande au Dr. Rieux de lui fournir certains renseignements. Le docteur lui précise que la situation est très difficile pour eux et lui demande s'il peut dire toute la vérité dans son reportage. Rambert répond que oui et le Dr. Rieux prend de nouveau la parole en expliquant qu'il trouve cela très bien car il en a assez des mensonges, des injustices et des inégalités.¹⁴⁰ Ce parallèle indique ainsi que Camus s'engage non seulement dans la vie réelle pour les droits des Algériens musulmans mais aussi à travers ses écrits.¹⁴¹ Il s'y prononce ouvertement pour l'égalité des droits pour tous et montre les injustices ainsi que les défavorisés du système colonial. La pauvreté de certaines régions de l'Algérie rurale est aussi décrite dans la nouvelle *L'hôte de l'Exil et le royaume*, où l'instituteur Daru travaille sur les hauts plateaux d'Algérie. Là-bas, la population doit souvent faire face à des sécheresses ou à des pénuries alimentaires. La famine et la pauvreté y sont – selon cet extrait littéraire – des phénomènes courants à l'époque coloniale. Daru, en revanche, reçoit régulièrement des réserves alimentaires de la part du gouvernement. Après une longue sécheresse et des chutes de neige incessantes, il pense déjà à les distribuer de nouveau parmi ses élèves:

Il [=Daru] avait d'ailleurs de quoi soutenir un siège, avec les sacs de blé qui encombraient la petite chambre et que l'administration lui laissait en réserve pour distribuer à ceux de ses élèves dont les familles avaient été victimes de la sécheresse. En réalité, le malheur les avait tous atteints puisque tous étaient pauvres. Chaque jour, Daru distribuait une ration aux petits. Elle leur avait manqué, il le savait bien, pendant ces mauvais jours. (...) il serait difficile d'oublier cette misère, cette armée de fantômes haillonneux errant dans le soleil, les plateaux calcinés mois après mois, la terre recroquevillée peu à peu, littéralement torréfiée, chaque pierre éclatant en poussière sous le pied. Les moutons mouraient alors par milliers, et quelques hommes, çà et là, sans qu'on puisse toujours le savoir.¹⁴²

Ce passage de *L'Exil et le royaume* est – comme Paul F. Smets l'indique aussi – peut-être influencé par ce que l'auteur a vu de ses propres yeux en Kabylie, lorsqu'il y a fait son reportage journalistique.¹⁴³ Un tel engagement courageux et ouvert pour les défavorisés souligne encore une fois que l'écrivain se sent appartenir au peuple algérien et qu'il a de la compréhension pour ses souhaits et ses revendications.

Mais comme Grenier le note, cet engagement d'Albert Camus divise les opinions. D'un côté, ceux qui en profitent lui sont très reconnaissants, de l'autre le gouvernement commence à ne plus apprécier le travail du journaliste au fur et à mesure des critiques ouvertes qu'il lance dans ses écrits. Ainsi, *Alger Républicain* et Camus dérangent le gouvernement. Le journal est

¹⁴⁰ cf. Camus, 2011:18-19.

¹⁴¹ cf. Lévi-Valensi, 1991:70.

¹⁴² Camus, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio. Paris, 1977. 84-85.

¹⁴³ cf. Smets, 1999:87.

interdit en 1939 et de plus, les autorités font mille tracasseries à Camus, de sorte que ce dernier ne trouve plus d'emploi en Algérie.¹⁴⁴

4.3. Camus comme voyageur entre les pays et les cultures: un engagement anticolonialiste littéraire qui continue

4.3.1. L'écrivain et ses débuts à Paris

Au début de la Seconde Guerre Mondiale, Camus veut se porter volontaire pour les champs de bataille. Il ne veut pas rester passif face aux changements mondiaux par sentiment de solidarité. Contrairement à ses souhaits, il n'est pas admis au service militaire à cause de sa tuberculose pulmonaire.¹⁴⁵ Ce fait biographique se reflète aussi dans *La Chute*, où Jean-Baptiste Clamence raconte que l'armée française ne l'envoyait pas sur le front pendant la Seconde Guerre Mondiale.¹⁴⁶ Albert Camus, ne pouvant ni trouver d'emploi en Algérie ni partir pour la guerre, est alors contraint de chercher autre chose. A cette époque-là, son ancien collègue à *Alger Républicain* – Pascal Pia – est déjà reparti pour Paris et fait en sorte qu'Albert obtienne un poste de secrétaire de rédaction à *Paris-Soir*. Il s'y présente fin mars 1940. Cependant, il ne se sent pas à l'aise dans la capitale. Tout lui y est étranger. Il s'y sent étranger lui-même. Les couleurs brillantes et la chaleur de son Algérie bien-aimée lui manquent.¹⁴⁷ Cette position sceptique face à Paris se reflète aussi dans les œuvres de Camus. Par exemple dans *L'Étranger* et plus précisément dans la scène suivante:

(...) Marie [= avec qui le protagoniste du roman, Meursault, a une affaire amoureuse] m'a dit qu'elle aimerait connaître Paris. Je lui ai appris que j'y avais vécu dans un temps et elle m'a demandé comment c'était. Je lui ai dit: 'C'est sale. Il y a des pigeons et des cours noires. Les gens ont la peau blanche.'¹⁴⁸

Cela indique assez bien que Camus semble percevoir la ville de Paris ou le Nord de la France comme un autre monde. On y parle certes sa langue, beaucoup d'éléments culturels (bistrot, boulevards,...) sont aussi les mêmes qu'à Alger qui est très fortement francisée à l'époque. Cependant, les conditions extérieures sont différentes. Déjà en raison de son site géographique, Paris ne dispose pas du même climat qu'un pays nord-africain. Cette aversion du jeune Meursault par rapport à la ville de Paris semble aussi être un élément biographique de l'auteur. On lit par exemple dans ses *Carnets*:

¹⁴⁴ cf. Grenier, 1987:96.

¹⁴⁵ cf. Petersen, 1961:38-39 et Smets, 1999:21.

¹⁴⁶ cf. Camus, 2013:127.

¹⁴⁷ cf. Grenier, 1987:97-98.

¹⁴⁸ Camus, Albert. *L'Étranger*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2010. 68.

Paris. Les arbres noirs dans le ciel gris et les pigeons couleur de ciel. Les statues dans l'herbe et cette élégance mélancolique...¹⁴⁹

Une opinion semblable est aussi reflétée dans la préface de l'auteur à la réédition de *L'Envers et l'Endroit* de 1958, où il fait observer que:

[n]é pauvre, dans un quartier ouvrier, je ne savais pourtant pas ce qu'était le vrai malheur avant de connaître nos banlieues froides [= celles de la France et plus précisément autour de Paris]. Même l'extrême misère arabe ne peut s'y comparer, sous la différence des ciels.¹⁵⁰

4.3.2. Des réflexions identitaires sur une patrie française lointaine et inconnue et une Algérie francisée

A part les conditions climatiques différentes, l'Algérie peut vraiment être considérée comme une France outre-mer, dans la mesure où même les programmes scolaires correspondent à ceux qui sont en usage en métropole. C'est ce qu'on voit dans les œuvres de Camus, par exemple dans *L'hôte de L'Exil et le royaume*, où les élèves – tout en vivant à l'intérieur de l'Algérie – doivent apprendre les fleuves français:

Il [= l'instituteur qui s'appelle Daru] traversa la salle de classe vide et glacée. Sur le tableau noir les quatre fleuves de France, dessinés avec quatre craies de couleurs différentes, coulaient vers leur estuaire depuis trois jours.¹⁵¹

Ce n'est probablement pas par hasard que Camus mentionne une scène où les élèves doivent apprendre la géographie française. Cette dernière est naturellement intéressante et aussi importante, mais ce n'est pas le pays des élèves qui vivent sur les hauts plateaux algériens. Ce détail montre à quel point l'école a été francisée pendant la période coloniale.

Dans son *Premier Homme*, Camus remarque lui-même que ses manuels scolaires étaient les mêmes que ceux utilisés en France hexagonale.¹⁵² Cela implique naturellement des différences culturelles intéressantes pour les élèves. Ils lisent des récits d'un pays ou d'une nature dont on leur dit qu'ils sont les leurs et qu'ils y vivent. Cependant, quand ils quittent l'école, ils ne trouvent pas le Mont Blanc ou la Tour Eiffel devant leurs yeux, mais les plages ainsi que le soleil algérois. On leur parle ainsi d'un monde qui leur semble un peu mythique et qui les fascine:

¹⁴⁹ Camus, Albert. *Carnets*. «Cahier III. Avril 1939-février 1942». In: Lévi-Valensi, Jacqueline [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome II. 1944-1948*. Éditions Gallimard, Paris. 2006. 910.

¹⁵⁰ Camus, Albert. *L'Envers et l'Endroit*. Éditions Gallimard, Paris, 1961. 17.

¹⁵¹ Camus, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1977. 83.

¹⁵² cf. Camus, 1994:136.

Et ces enfants qui ne connaissaient que le sirocco, la poussière, les averses prodigieuses et brèves, le sable des plages et la mer en flammes sous le soleil, lisaient avec application, faisant sonner les virgules et les points, des récits pour eux mythiques où des enfants à bonnet et cache-nez de laine, les pieds chaussés de sabots, rentraient chez eux dans le froid glacé en traînant des fagots sur des chemins couverts de neige, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le toit enneigé de la maison où la cheminée qui fumait leur faisait savoir que la soupe aux pois cuisait dans l'âtre. Pour Jacques, ces récits étaient l'exotisme même. Il en rêvait, peuplait ses rédactions de descriptions d'un monde qu'il n'avait jamais vu, (...).¹⁵³

Les enfants sont alors plongés dans un monde qu'ils ne connaissent pas encore. Cela indique aussi à quel point la France est un pays étranger pour Camus à l'époque. Ainsi, il ne peut pas encore la considérer comme sa patrie:

(...) cette notion de patrie était vide de sens pour Jacques, qui savait qu'il était français, que cela entraînait un certain nombre de devoirs, mais pour qui la France était une absente dont on se réclamait et qui vous réclamait parfois, (...).¹⁵⁴

A l'école, le jeune Camus entre ainsi en contact avec cette patrie lointaine, avec cette France mystérieuse. Ce sont surtout ses camarades de classe métropolitains qui représentent l'Hexagone pour lui. Dans *Le Premier Homme*, l'auteur décrit plus précisément le cas d'un de ses camarades qu'il appelle Georges Didier. Ce dernier est présenté de manière très contrastée par rapport aux conditions de vie du jeune Albert. Ainsi, le père de Georges est fonctionnaire français à Alger. Sa famille dispose d'une grande maison en France, elle attribue beaucoup d'importance à la tradition et la cultive avec beaucoup de zèle. Georges est – selon la description faite par Camus – très patriotique. Pour lui, la définition de la patrie est assez claire, c'est la France qu'il connaît et dont il a une image précise. Il en parle souvent à Albert et lui explique par exemple que son père (celui de Camus) serait mort pour cette même patrie. Quand le jeune Camus entend tout cela, il réalise encore davantage à quel point ses origines familiales sont différentes de celles de Georges. Les deux garçons viennent de deux univers différents et leurs chemins se croisent à l'école. Malgré ou grâce à ces deux mondes contrastés, des liens d'amitié profonde commencent à se tisser entre Albert et Georges. Celui-ci fascine le jeune Camus. Il représente justement cet autre monde pour lui, qui l'intéresse, qui l'attire dont il aimerait bien découvrir les beautés.¹⁵⁵ Cependant, il ne faut pas vraiment partir pour découvrir cette métropole, étant donné qu'elle est omniprésente en Algérie. Parfois, cette dite omniprésence se manifeste à travers certains codes ou images que les enfants sont certes en mesure de déchiffrer, mais dont ils ne peuvent pas toujours saisir toute l'étendue

¹⁵³ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. 136-137.

¹⁵⁴ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. 191.

¹⁵⁵ cf. Camus, 1994:190-193.

symbolique. Une telle situation devient par exemple évidente bien avant la naissance de l'écrivain, lorsque Camus décrit comment son père cherche la maison du docteur à Solferino afin d'aider son épouse à mettre au monde le petit Albert. Cette maison porte comme inscription les trois mots *Liberté, Égalité, Fraternité*, la devise de la Révolution Française qui se retrouve alors même dans l'intérieur de l'Algérie et plus de 120 ans après cet événement historique.¹⁵⁶ Cette description de Camus montre aussi comment la culture française s'est imprégnée dans sa principale colonie. Un autre exemple relativement triste pour cette omniprésence française se voit aussi dans la citation suivante:

Dans son milieu, la rue Bab-Azoun s'élargissait en perdant ses arcades d'un seul côté au profit de l'église Sainte-Victoire. Cette petite église occupait l'emplacement d'une ancienne mosquée.¹⁵⁷

Cette courte description montre comment la France officielle détruit des lieux de culte ainsi que de mémoire collectifs afin d'y construire ses propres bâtiments religieux. De tels lieux de restructuration et de recréation d'identité culturelle, religieuse ou politique ne sont probablement pas choisis par hasard, mais très consciemment. Comme nous l'avons déjà vu dans le passage relatif à l'importance de l'habitat dans la société coloniale, le gouvernement veut manifester sa force et sa domination à travers ces projets. Il est déplorable que l'on n'ait pas respecté les bâtiments déjà existants et les croyances qui peuvent y trouver leur expression. De plus, cela a dû être un signal très choquant pour les musulmans algériens. Une telle mesure (la démolition d'une mosquée pour y construire une église catholique) exécutée par le gouvernement français prouve clairement que ce dernier ne se soucie pas des besoins des colonisés qui sont alors gênés dans leur pratique religieuse quotidienne.

4.3.3. *La Peste*, la ville d'Oran, la Deuxième Guerre Mondiale et leurs relations réciproques

Afin de rentrer dans la chronologie historique des événements, Grenier fait remarquer que suite à l'occupation de Paris par les Allemands en 1940, *Paris-Soir* quitte la capitale pour s'installer tout d'abord à Clermont-Ferrand. En septembre de la même année, la rédaction laisse Clermont-Ferrand derrière elle et descend à Lyon.¹⁵⁸ Début décembre 1940, Francine Faure rejoint Albert Camus et le 3 décembre leur mariage civil a lieu à la mairie lyonnaise. Peu de temps après, le journaliste est licencié par *Paris-Soir* et décide alors de rentrer en Algérie avec son épouse. La famille de Francine leur organise un appartement à Oran, rue d'Arzew, où les jeunes mariés peuvent s'installer. Cependant, Camus n'apprécie pas vraiment

¹⁵⁶ cf. Camus, 1994:19.

¹⁵⁷ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. 199.

¹⁵⁸ cf. Grenier, 1987:98-99 et Smets, 1999:22.

la ville d'Oran, qui d'après lui serait vide, ennuyeuse et poussiéreuse.¹⁵⁹ Ce mépris d'Oran se reflète aussi dans l'œuvre de Camus. Au début de *La Peste*, dont l'écrivain laisse se dérouler l'action à Oran, on lit les phrases suivantes qui traduisent bien les sentiments de l'auteur:

La cité [=celle d'Oran] elle-même, on doit l'avouer, est laide. D'aspect tranquille, il faut quelque temps pour apercevoir ce qui la rend différente de tant d'autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes. Comment faire imaginer, par exemple, une ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'ailes ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire ? Le changement des saisons ne s'y lit que dans le ciel. Le printemps s'annonce seulement par la qualité de l'air ou par les corbeilles de fleurs que des petits vendeurs ramènent des banlieues; c'est un printemps qu'on vend sur les marchés. Pendant l'été, le soleil incendie les maisons trop sèches et couvre les murs d'une cendre grise; on ne peut plus vivre alors que dans l'ombre des volets clos. En automne, c'est, au contraire, un déluge de boue. Les beaux jours viennent seulement en hiver.¹⁶⁰

Il semble que ce jugement sur Oran influence les personnages principaux du récit. Ainsi, Jean Tarrou, qui rédige des carnets sur le temps qu'il passe dans la ville, note le manque d'arbres et la structure incohérente de la ville.¹⁶¹ Ce détail est probablement influencé par l'opinion personnelle de l'auteur du roman. Pour gagner sa vie, Camus travaille comme enseignant dans une école privée, pour des enfants de confession juive. Ces derniers sont de plus en plus exclus des écoles publiques à cause des nouvelles lois antisémites promulguées par le gouvernement de Vichy. A cette époque, une de ces lois prive par exemple les juifs algériens de leur nationalité française.¹⁶² Au printemps 1942, la tuberculose de Camus s'aggrave de nouveau. Le climat humide d'Oran n'étant pas vraiment propice à ses poumons, les médecins lui conseillent de partir pour le Massif Central afin d'y faire une cure. Ainsi, Camus quitte Francine et Oran dans le but de s'installer près de Chambon-sur-Lignon. Au fur et à mesure des troubles de la Seconde Guerre Mondiale, les voyages internationaux deviennent de plus en plus difficiles, voire impossibles, et l'écrivain est alors contraint de rester séparé de son épouse qui vit encore en Algérie.¹⁶³ Comme le démontre Marie-Laure Wieacker-Wolff, l'on trouve alors un parallèle entre la biographie d'Albert Camus et son roman *La Peste* sur ce point. Tandis que dans la vie réelle, c'est Camus qui est atteint d'une affection pulmonaire et qui doit quitter son épouse qui reste vivre en Algérie, l'on trouve le cas inverse dans *La Peste*. Là-bas, c'est le Dr. Rieux qui reste à Oran et qui tentera de combattre la maladie dans une ville qui est complètement fermée et isolée du reste du monde. Ainsi, le Dr. Rieux est

¹⁵⁹ cf. Feldhoff, 1991:38-39, Petersen, 1961:60-61 et Smets, 1999:22.

¹⁶⁰ Camus, Albert. *La Peste*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2011. 11.

¹⁶¹ cf. Camus, 2011:29-30.

¹⁶² cf. Wieacker-Wolff, 2003:94 et Smets, 1999:22.

¹⁶³ cf. Wieacker-Wolff, 2003:99, Smets, 1999:23 et Lévi-Valensi, 1991:28.

également séparé de son épouse mais dans le roman, c'est la femme qui part pour suivre des soins médicaux. Les rôles sont invertis mais le contenu reste le même.¹⁶⁴

Fin octobre de la même année, Francine peut enfin rejoindre Albert à Paris.¹⁶⁵ Le jour de l'armistice en Europe, le 8 mai 1945, des troubles éclatent à Sétif et à Guelma. Déjà avant le 8 mai, l'un des porte-paroles du nationalisme algérien, Messali Hadj, a été contraint de s'exiler en France. Les célébrations de la victoire dans la Seconde Guerre Mondiale se transforment ainsi en manifestations pour une Algérie indépendante. Les Algériens qui ont dû participer à la guerre veulent avoir les mêmes droits que les Français et comme ils voient qu'ils ne les auront peut-être jamais, ils exigent leur indépendance. A part les drapeaux français, ils défilent aussi avec le drapeau algérien. Puis des conflits éclatent entre la police française qui ne veut pas tolérer cela, et les manifestants. Au cours de ces manifestations, environ 100 Français sont tués. Malheureusement, le gouvernement n'arrive pas à, ou ne veut pas régler le conflit de manière pacifique. Il s'ensuit une véritable tragédie. Afin de venger leurs compatriotes, les Français commencent un massacre colonial dans lequel environ 15 000 à 20000 Algériens perdent la vie. Face à cette tragédie, Albert Camus se prononce pour une élucidation intégrale des événements et pour plus de droits, d'égalité et de justice pour les Algériens musulmans. Cependant, il souhaite que l'Algérie, son pays natal, reste attachée à la France.¹⁶⁶

Une fois de plus, on constate que la France et l'Algérie constituent une unité pour Camus. Pour lui, c'est un ensemble indivisible et il pense que l'on pourrait faire taire tous les conflits en attribuant plus de droits aux indigènes algériens. Il rêve d'un avenir où tous pourraient jouir des valeurs de la République, où tous seraient égaux et où tous pourraient vivre en paix sous le toit de la Nation Française qui ne ferait pas de différence entre ses habitants.¹⁶⁷

Comme le remarquent Marie-Laure Wieacker-Wolff et Paul F. Smets, à peu près un an après l'arrivée de Francine à Paris, celle-ci met au monde les deux enfants du couple. Ce sont les jumeaux Catherine et Jean Camus qui voient le jour en septembre 1945.¹⁶⁸ En 1947, l'écrivain termine *La Peste*.¹⁶⁹ *Les Carnets* montrent que ce livre a occupé l'auteur à partir de 1938. On

¹⁶⁴ cf. Wieacker-Wolff, 2003:112-113.

¹⁶⁵ cf. Feldhoff, 1991:57-58.

¹⁶⁶ cf. Feldhoff, 1991:60 et source audiovisuelle: Ici il s'agit d'une vidéo de l'Institut national de l'audiovisuel qui montre un court reportage sur les événements de Sétif en mai 1945. Titre de la vidéo: «Rappel historique des massacres répressifs à Sétif en mai 1945». Disponible sur: <http://www.ina.fr/video/2827576001025> [site consulté le 23.5.2014, 9:30].

¹⁶⁷ cf. Smets, 1999:94.

¹⁶⁸ cf. Wieacker-Wolff, 2003:112 et Smets, 1999:25.

¹⁶⁹ cf. Feldhoff, 1991:70 et Lévi-Valensi, 1991:11.

y trouve par exemple des notes et des brouillons sur les personnages du roman. A part ces notes dans *Les Carnets*, un fait historique a peut-être aussi inspiré ou influencé l'auteur. En 1941 et 1942, une immense épidémie de typhus éclate à et autour d'Oran. Cette maladie cause des milliers de morts (environ 76 000 victimes). Des quartiers entiers sont mis en quarantaine comme c'est aussi le cas dans le roman de Camus.¹⁷⁰ Dans ses *Carnets* (auxquels se réfère aussi Grenier), Albert Camus nous fait savoir ce qu'il veut montrer à travers ce livre:

'Je veux exprimer au moyen de la peste l'étouffement dont nous avons souffert et l'atmosphère de menace et d'exil dans laquelle nous avons vécu.'¹⁷¹

Cela fait naturellement penser à la Seconde Guerre Mondiale, aux séparations qu'elle a entraînées et dont Camus et son épouse Francine ont été eux aussi les victimes.¹⁷² Dans son roman, Camus décrit comment les personnages littéraires vivent et ressentent cette séparation de leurs proches. Au début, tout le monde vaque encore à ses occupations et ne se laisse pas trop inquiéter par la maladie. Cependant, dès que les portes de la ville d'Oran sont fermées, tous sont concernés par l'épidémie. Ils ne peuvent plus circuler librement qu'à l'intérieur de la ville. Leurs êtres bien-aimés qui se trouvent en dehors d'Oran, d'un moment à l'autre, ne peuvent plus les rejoindre. Les autorités municipales ne peuvent pas faire d'exceptions et ainsi, tous qui se trouvaient à Oran lors de la fermeture des portes doivent y rester. La communication est strictement limitée. Les habitants de la ville n'ont plus le droit d'envoyer des lettres à leurs proches hors de la ville, de crainte que le papier ne puisse être un vecteur de la maladie. Ainsi, l'échange personnel est réduit aux télégrammes qui ne permettent que des messages très courts. A Oran même, les communications téléphoniques sont également restreintes et, très rapidement, ne sont plus permises que dans les cas d'urgence. La souffrance des Oranais est alors double. C'est premièrement leur propre souffrance d'être éloigné de ceux qu'ils aiment et deuxièmement, c'est le fait de savoir que leurs proches souffrent aussi de la séparation. La peste réveille ainsi dans les Oranais le désir de renverser la roue du temps, de faire en sorte que l'on soit encore en mesure de partir pour se rejoindre. Grand est alors le regret de toutes ces choses que l'on aurait pu faire avec ces êtres bien-aimés, quand ils étaient encore là. Camus compare la situation des Oranais à celle des prisonniers, voire des exilés, qui ne peuvent se réjouir qu'en évoquant les souvenirs heureux d'une meilleure époque ou qu'en s'imaginant un avenir plus agréable après la fin du fléau. Ainsi, beaucoup d'Oranais

¹⁷⁰ cf. Grenier, 1987:173 et 182 et Lévi-Valensi, 1991:16 et 28.

¹⁷¹ Cité d'après: Grenier, Roger. *Albert Camus. Soleil et ombre*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1987. 176.

¹⁷² cf. Grenier, 1987:185.

aimeraient bien dormir d'un sommeil profond jusqu'à ce que l'épidémie ait touché à sa fin et qu'ils puissent revoir leurs proches.¹⁷³

Nombreux sont alors ceux qui cherchent des signes indiquant une fin de l'épidémie. Curieusement, surtout vers la fin de l'épidémie – alors que les statistiques montrent déjà un recul assez clair de la peste – beaucoup de gens tentent de s'évader et y réussissent. Ils ont peur de tout perdre au dernier moment, de perdre leur vie et la possibilité de revoir ceux dont ils ont été séparés pendant si longtemps. Quand – enfin – le jour que tous désirent si ardemment, celui de la réouverture des portes d'Oran, arrive, le bonheur de ceux qui peuvent se retrouver est immense. On s'embrasse, on se montre à quel point on s'est manqué et combien on s'aime. Camus relève que dans un moment pareil, tous sont égaux. Il n'y a pas de différences sociales, économiques ou autres entre les habitants de la ville. Mais l'écrivain remarque aussi que malheureusement, cet état ne durerait pas longtemps.¹⁷⁴

Cette remarque critique souligne de nouveau à quel point l'égalité des droits entre les hommes est importante pour l'écrivain. Il veut que tous puissent jouir des mêmes droits indépendamment de leur revenu, de leur origine ethnique ou de leur couleur de peau. Ce petit panorama qui a montré le développement de la séparation entre les gens pendant l'épidémie dans le roman et les sentiments qui y étaient liés, peut nous aider à comprendre comment Camus et sa femme Francine ont ressenti leur propre séparation pendant la Deuxième Guerre Mondiale. L'écrivain a décrit avec une telle précision les émotions de ses personnages littéraires dans *La Peste* qu'il semble justifié de croire qu'il s'est inspiré de ses expériences personnelles. L'extrait des *Carnets* que l'on vient de citer un peu plus haut paraît confirmer ce constat. L'un des autres parallèles entre le roman et la vie de l'écrivain concerne la passivité de la mère. On rencontre ainsi dans *La Peste* une mère qui ne parle pas ou seulement très peu:¹⁷⁵

Il savait ce que sa mère pensait et qu'elle l'aimait, en ce moment. Mais il savait aussi que ce n'est pas grand-chose que d'aimer un être ou du moins qu'un amour n'est jamais assez fort pour trouver sa propre expression. Ainsi, sa mère et lui s'aimeraient toujours dans le silence. Et elle mourrait à son tour – ou lui – sans que, pendant toute leur vie, ils pussent aller plus loin dans l'aveu de leur tendresse.¹⁷⁶

Cette fois, il s'agit de la mère du personnage principal, Dr. Bernard Rieux. De plus, dans le texte lui-même, Camus crée d'autres parallèles: Jean Tarrou – l'un des amis du Dr. Rieux –

¹⁷³ cf. Camus, 2011:67-73 et 105.

¹⁷⁴ cf. Camus, 2011:169, 246, 267-268.

¹⁷⁵ cf. Grenier, 1987:185.

¹⁷⁶ Camus, Albert. *La Peste*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2011. 263.

note en effet dans ses carnets que sa mère ressemblerait exactement à celle du docteur.¹⁷⁷ Ce fait démontre de nouveau que Camus s'inspirait de ses propres expériences biographiques pour créer certains de ses personnages littéraires.

Comme le remarquent Roger Grenier et Jacqueline Lévi-Valensi, *La Peste* connaît un grand succès auprès du lectorat français/francophone. Au cours des deux premières années après la parution du livre, 161 000 exemplaires sont vendus. De plus, les premières traductions de cette œuvre voient bientôt le jour. Ce succès de *La Peste* augmente considérablement le degré de notoriété d'Albert Camus.¹⁷⁸

4.3.4. La terre natale – Une source de récréation et de réconfort

Même si Camus adulte vit déjà en métropole depuis longtemps, ses voyages en Algérie restent très importants pour lui. A travers ces voyages, il garde le contact avec sa famille et ses amis franco-algériens. Ainsi, comme le fait remarquer Heiner Feldhoff, l'écrivain passe par exemple tout le mois de décembre 1952 dans sa terre natale.¹⁷⁹ Ces voyages semblent lui donner du réconfort et la possibilité de se détendre. Dans *Le Premier Homme*, on peut lire quelle joie le personnage principal ressent en regagnant l'Algérie, son pays natal. C'est une sorte de libération, même d'évasion pour lui. Il laisse le bruit ainsi que les inconvénients de Paris derrière lui afin de se sentir enfin à l'aise et détendu à Alger. Ville qui est d'une grande importance non seulement pour Camus adolescent mais aussi pour l'adulte qui y voit les racines de sa vie:

Jacques dormait à moitié [= dans le navire pour Alger], le cœur serré d'une sorte d'angoisse heureuse à l'idée de revoir Alger et la petite maison pauvre des faubourgs [= la maison de son enfance où habite encore sa mère à cette époque-là]. C'était ainsi chaque fois qu'il quittait Paris pour l'Afrique, une jubilation sourde, le cœur s'élargissant, la satisfaction de qui vient de réussir une bonne évasion et qui rit en pensant à la tête des gardiens. (...) Mais il s'était évadé, il respirait, sur le grand dos de la mer, il respirait par vagues, sous le grand balancement du soleil, il pouvait enfin dormir et revenir à l'enfance dont il n'avait jamais guéri, à ce secret de lumière, de pauvreté chaleureuse qui l'avait aidé à vivre et à tout vaincre.¹⁸⁰

Avant de repartir pour la France en cette même année 1952, Camus fait un voyage à Laghouat qui se trouve à environ 430 kilomètres d'Alger. Le désert l'impressionne et le fascine.¹⁸¹ Cette

¹⁷⁷ cf. Camus, 2011:116 et 250-251.

¹⁷⁸ cf. Grenier, 1987:167-169 et 171-174 et Lévi-Valensi, 1991:11.

¹⁷⁹ cf. Feldhoff, 1991:87.

¹⁸⁰ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. 44.

¹⁸¹ cf. Feldhoff, 1991:87-88 et Smets, 1999:86.

fascination du désert est également palpable dans les sentiments de Janine, l'un des personnages principaux dans la nouvelle intitulée *La femme adultère* de *L'Exil et le royaume*. Elle accompagne son époux, un marchand d'étoffes, dans les territoires du Sud car il veut y vendre directement ses produits aux marchands locaux. Une nuit, Janine quitte la chambre d'hôtel afin de grimper encore une fois sur la terrasse panoramique qui offre une vue superbe sur le désert. Sur cette terrasse, la femme, qui est ravie de cette vision nocturne, fait les découvertes suivantes:

Aucun souffle, aucun bruit, sinon, parfois, le crépitement étouffé des pierres que le froid réduisait en sable, ne venait troubler la solitude et le silence qui entourait Janine. Au bout d'un instant, pourtant, il lui sembla qu'une sorte de giration pesante entraînait le ciel au-dessus d'elle. Dans les épaisseurs de la nuit sèche et froide, des milliers d'étoiles se formaient sans trêve et leurs glaçons étincelants, aussitôt détachés, commençaient de glisser insensiblement vers l'horizon. Janine ne pouvait s'arracher à la contemplation de ces feux à la dérive. Elle tournait avec eux et le même cheminement immobile la réunissait peu à peu à son être le plus profond, où le froid et le désir maintenant se combattaient. Devant elle, les étoiles tombaient, une à une, puis s'éteignaient parmi les pierres du désert, et à chaque fois Janine s'ouvrait un peu plus à la nuit. Elle respirait, elle oubliait le froid, le poids des êtres, la vie démente ou figée, la longue angoisse de vivre et de mourir. Après tant d'années où, fuyant devant la peur, elle avait couru follement sans but, elle s'arrêtait enfin.¹⁸²

Ce passage montre comment le personnage dans le récit se sent enfin soulagé, libéré de tous les problèmes et de toutes les contraintes de la vie quotidienne. Ce sont les charges trop lourdes et les conflits entre les personnes qui créent ces grandes difficultés que Janine voulait fuir pendant si longtemps. Peut-être que Camus ressent le même soulagement pendant son voyage à travers le désert. On pourrait – c'est ce que l'on ose dire ici – placer Albert Camus dans la situation du personnage de Janine dans *La femme adultère*. Lui aussi, quitte sa routine quotidienne pour voyager dans le désert, prendre conscience de ses problèmes, des priorités dans la vie ainsi que de l'effet réparateur de la nature.

Cependant, l'homme de lettres voit non seulement la beauté et les effets positifs du désert, mais aussi l'extrême pauvreté dont doit souffrir la population qui y habite.¹⁸³ Cela se reflète par exemple dans ses *Carnets* où il écrit les lignes suivantes:

Sécheresse dans le Sud – et c'est la famine – quatre-vingt mille moutons meurent. Toute une population gratte la terre à la recherche des racines. Buchenwald sous le soleil.¹⁸⁴

¹⁸² Camus, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1977. 33-34.

¹⁸³ cf. Feldhoff, 1991:87-88.

¹⁸⁴ Camus, Albert. *Carnets*. «Cahier VII. Mars 1951-juillet 1954». In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008c. 1151.

Une telle note dans ses *Carnets* prouve une fois de plus qu'Albert Camus n'oublie jamais ses racines et qu'il a toujours gardé le désir de s'engager pour les plus défavorisés. Sinon, il ne mettrait pas en relief les problèmes auxquels doit faire face la population indigène appauvrie (particulièrement celle du désert) en Algérie coloniale. Même si sa propre vie se déroule déjà depuis longtemps en métropole, il se sent encore appartenir à l'Algérie et au peuple qui y habite.

4.3.5. Le souhait d'objectivité: préjugés et critique du point de vue colonialiste

4.3.5.1. Une critique ouverte de la pensée colonialiste

Dans certaines de ses œuvres, l'écrivain exprime ouvertement sa critique vis-à-vis de la domination coloniale française sur la population indigène algérienne. En faisant cela, Camus dénonce l'attitude arrogante qu'adoptent certaines couches sociales françaises au sein de la société coloniale en Algérie. Un tel passage se trouve par exemple dans *La femme adultère* de *L'Exil et le royaume*. Janine et son époux, le marchand d'étoffes Marcel, sont en train de déjeuner. Janine boit de l'eau du robinet et le couple mange de la viande de porc. Cela entraîne Marcel à prononcer les phrases suivantes:

Il [= Marcel] empêcha sa femme de boire de l'eau. 'Elle n'est pas bouillie. Prends du vin.' Elle n'aimait pas cela, le vin l'alourdisait. Et puis, il y avait du porc au menu. 'Le Coran l'interdit. Mais le Coran ne savait pas que le porc bien cuit ne donne pas de maladies. Nous autres, nous savons faire la cuisine. A quoi penses-tu?' Janine ne pensait à rien, ou peut-être à cette victoire des cuisiniers sur les prophètes.¹⁸⁵

Dans ce passage, le personnage de Marcel incarne parfaitement la pensée colonialiste, convaincue de la supériorité morale, intellectuelle et culturelle du pouvoir colonisateur par rapport aux colonisés. Il est triste de voir à quel point cette (autre) culture (colonisée) est dégradée, critiquée ou dédaignée par une grande partie de la société colonisatrice. La culture colonisée est présentée comme inférieure et moins développée. Dans la dernière phrase de cette citation, l'on voit très bien que Camus critique une telle attitude colonisatrice, quand il montre à quel point il est ridicule d'évaluer une culture ou une religion en général et plus précisément sur la base des habitudes alimentaires de ses adeptes. Bien qu'il soit Français dans ce contexte colonial, Camus prend ses distances, remet fortement en question de telles attitudes et se prononce pour la coexistence paisible et constructive des différentes cultures et religions. Pour lui, ces dernières constituent un seul pays qui n'appartient ni aux uns ni aux autres mais à tous.

¹⁸⁵ Camus, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1977. 20.

Une œuvre de Camus où la religion joue un rôle particulièrement important est certainement *La Peste*. L'auteur y consacre plusieurs pages entières à rapporter et analyser les sermons du père Paneloux. Camus décrit aussi comment la population oranaise cherche du réconfort, du soutien et de l'aide dans les bras de la religion.¹⁸⁶ Cependant, il n'est jamais question de la religion musulmane dans ce contexte, mais seulement du catholicisme. Camus se sert probablement de ce fait pour montrer un autre domaine où certains Français soutiennent la suprématie de leur culture sur celle des colonisés. Ainsi, on apprend que pour le personnage de Grand, le Noël fêté pendant la peste est complètement différent de ceux auxquels il est habitué et perd beaucoup de sa magie solennelle habituelle:

Le Noël de cette année-là fut plutôt la fête de l'Enfer que celle de l'Évangile. Les boutiques vides et privées de lumières, les chocolats factices ou les boîtes vides dans les vitrines, les tramways chargés de figures sombres, rien ne rappelait les Noëls passés. Dans cette fête où tout le monde, riche ou pauvre, se rejoignait jadis, il n'y avait plus de place que pour les quelques réjouissances solitaires et honteuses que des privilégiés se procuraient à prix d'or, au fond d'une arrière-boutique crasseuse. Les églises étaient emplies de plaintes plutôt que d'actions de grâces.¹⁸⁷

Il semble un peu étrange de présenter Noël comme une fête célébrée par tous dans un pays où la majorité de la population était et est musulmane. Quand Grand est plongé dans ses réflexions, il le fait de son point de vue européen et ne pense pas du tout à la population musulmane de la ville. Ainsi, l'employé de mairie met complètement de côté les fêtes religieuses ou les coutumes traditionnelles des musulmans. Cette fois, l'attitude colonialiste se fonde sur l'idée d'une domination française sur l'Algérie non seulement dans les domaines administratif ou officiel mais aussi religieux. Si l'on lisait ces pensées de Grand sans savoir où se déroule l'action du récit, on serait vite amené à croire que la peste sévit dans une ville de métropole.

Un autre exemple, de cette idée d'une supériorité française propagée par les milieux colonialistes, se trouve dans *Le Premier Homme*, où l'écrivain mentionne que les Français d'Algérie qui pouvaient se l'accorder rentraient en France en été pour y avoir un meilleur air et fuir les chaleurs nord-africaines. L'air de France comme il sera appelé dans cet extrait était alors d'après eux, plus 'agréable' ou plus 'noble':

¹⁸⁶ cf. Camus, 2011:89-95.

¹⁸⁷ Camus, Albert. *La Peste*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2011 235.

Pour les Algérois qui, dès qu'ils avaient un peu de bien ou quelques revenus, fuyaient l'été d'Alger pour la France plus tempérée, il suffisait que l'air qu'on respirait dans un lieu fût légèrement frais pour qu'on le baptisât 'air de France'.¹⁸⁸

Ici, la deuxième partie de la phrase montre que l'écrivain prend ses distances. Il y met bien un peu de sarcasme. Le «(...) il suffisait que (...)»¹⁸⁹ le souligne visiblement. Dès que l'air semble être un peu plus frais, il est plus agréable, plus 'français'. Camus paraît alors tourner un peu en ridicule cette attitude selon laquelle seuls ceux qui n'auraient pas assez d'argent, ne partiraient pas pour la France en été. Cette prise de distance se voit aussi à travers l'emploi des guillemets pour désigner l'expression d'air de France'. Ces guillemets semblent ainsi avoir été utilisés pour marquer qu'il s'agit là-bas d'une opinion rapportée que l'écrivain ne partage probablement pas. Ainsi, Camus vilipende cette attitude d'une suprématie française présumée que propagent beaucoup de couches françaises au sein de la société coloniale en Algérie. De plus, dans *Le renégat ou un esprit confus*, une autre nouvelle de *L'Exil et le royaume*, il écrit qu'«(...) il n'y a pas de maîtres bons.»¹⁹⁰ Une telle citation traduit une fois de plus clairement ce que l'auteur pense d'un rapport de domination d'un peuple sur un autre.

4.3.5.2. *L'Étranger* et l'agressivité du soleil algérien

Afin de revenir encore une fois sur les points mentionnés, il faut remarquer que Camus donne de la place, dans certaines de ses œuvres, aux effets négatifs de la chaleur estivale algérienne sur les hommes. L'exemple révélateur en est sans aucun doute celui de l'employé de bureau Meursault dans *L'Étranger*. Dans cette œuvre, l'on trouve une description assez longue des effets négatifs du soleil, de son agressivité et de sa férocité. Cette dite description est placée avant le meurtre que commet Meursault et elle s'étend sur presque cinq pages. Le soleil suit alors le personnage principal du récit, ne le quitte pas, et Meursault n'a pas d'endroit où s'enfuir. Il est – comme Camus le décrit – poursuivi par la chaleur qui pèse sur lui ainsi que sur sa raison. Où qu'il regarde, il aperçoit ce soleil brûlant et agressif, il le sent brûler sur sa peau et perçoit ses réflexions sur les objets métalliques autour de lui. D'après la description de Camus, Meursault est alors tellement assiégé par le soleil qui fait pleuvoir du feu du ciel qu'il commence à perdre la raison et n'arrive plus à rassembler ses idées. Il se sent alors menacé par la simple présence de l'Arabe et tire sur lui. Dans ce contexte, il convient de remarquer que pendant cette scène d'assassinat, Meursault mentionne que le jour de l'enterrement de sa

¹⁸⁸ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. 218.

¹⁸⁹ Voir note de bas de page n°188.

¹⁹⁰ Camus, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1977. 54.

mère, il a également souffert de la férocité du soleil.¹⁹¹ Durant l'interrogatoire auquel il est soumis après cet acte criminel en présence de son avocat, il explique que ses besoins physiques sont tellement primordiaux qu'ils le font parfois perdre son sens commun, ses émotions ou sa raison. Ainsi, le personnage principal de *L'Étranger* fait remarquer à son avocat que pendant l'enterrement de sa mère il n'avait pas d'émotions car il était très fatigué par le manque de sommeil et la chaleur immense du soleil.¹⁹² Lors du procès officiel devant le tribunal, Meursault reste muet devant l'auditoire la plupart du temps. Il a même l'impression que l'on ne veut pas entendre son point de vue sur les événements. Il lui semble que les juges et le procureur décident de son sort sans vraiment lui donner la possibilité de se prononcer ou d'intervenir. Son avocat lui conseille même de ne rien dire, sauf si on lui demande de le faire. Ainsi, l'accusé Meursault se sent déjà très éloigné de ce prétoire dans lequel des inconnus portent des jugements sur sa conduite morale ainsi que sur son âme. Il suit le cours de son procès tantôt avec beaucoup d'attention, tantôt avec indifférence et ne saisit que les bribes de conversation qui semblent être d'intérêt pour lui. En général, il suit les conseils de son avocat en ne se prononçant pas beaucoup sur son crime.¹⁹³ Cependant, avant la plaidoirie de son avocat, quand on lui demande s'il a encore quelque chose à ajouter, Meursault se lève pour dire qu'il ne voulait pas assassiner sa victime, mais que c'était l'agressivité du soleil qui l'a poussé à le faire. Ces propos entraînent des rires dans l'auditoire du tribunal.¹⁹⁴

En tant que lecteur, on a l'impression que cette férocité que l'on prête au soleil – cette boule éblouissante et impitoyable dans le ciel – se transmet à Meursault. L'agressivité qui le caractérise pendant le meurtre se traduit par le fait qu'il tire plusieurs balles sur sa victime, après avoir fait une courte pause après la première balle.¹⁹⁵ C'est la folie absolue qui s'empare de lui pendant cet acte. Il tue dans un état de brutalité incroyable où il ne semble plus être capable de se maîtriser.

A part l'exemple bien connu de *L'Étranger*, on peut relever dans *Le Premier Homme* un autre cas dans lequel Camus décrit comment cette agressivité du soleil estival se transmet aux hommes de façon meurtrière. Dans cet ouvrage largement autobiographique, l'écrivain raconte une scène semblable: dans ce cas, un coiffeur maure aurait – sans le vouloir, mais ayant perdu la tête sous l'effet de la chaleur – égorgé son client arabe en le rasant, sous le

¹⁹¹ cf. Camus, 2010:88-93.

¹⁹² cf. Camus, 2010:100.

¹⁹³ cf. Camus, 2010:149-150 et 157.

¹⁹⁴ cf. Camus, 2010:156-157.

¹⁹⁵ cf. Camus, 2010:93.

soleil féroce de l'été.¹⁹⁶ Sur ce point, l'on peut établir des parallèles entre *L'Étranger* et *Le Premier Homme* car dans ces deux ouvrages les coupables rapportent de ne pas avoir voulu commettre leurs crimes, mais d'y avoir été contraints dans un état de complète confusion mentale provoquée par la chaleur. Un deuxième parallèle est que les victimes sont toutes les deux arabes. Ce fait pourrait avoir une valeur symbolique en ce qui concerne la représentation de la situation coloniale en Algérie. On pourrait alors interpréter ces meurtres comme suit: la liberté ainsi que le bien-être des Arabes sont limités, voire même rendus impossibles par le régime colonial français. Ce dernier, en effet, vise uniquement à augmenter son propre profit et celui de ses nationaux établis en Algérie en exploitant le pays pour l'emprise duquel on est prêt à tout sacrifier. Le sort des Algériens arabes importe donc peu aux autorités coloniales. De plus, *L'Étranger* montre le climat de méfiance qui règne entre Européens et Arabes à l'époque coloniale. Les uns se sentent menacés par les autres et vice-versa. Cela est manifeste dans la scène où Camus décrit comment Meursault assassine sa victime. Le meurtre lui-même est raconté très brièvement, même un peu en passant. En revanche, les minutes, les secondes qui précèdent cet acte criminel sont décrites de façon assez précise. On voit comment Meursault s'approche lentement de l'Arabe, comment les deux hommes se regardent, tous les deux sont inquiets, s'observent l'un l'autre, ne se quittent pas des yeux. Au fur et à mesure que Meursault s'approche de sa victime, tous deux commencent à vérifier s'ils sont encore en possession de leurs armes. Meursault tient son revolver et l'Arabe sort son couteau pour se protéger. La méfiance semble être arrivée au point culminant. Ni l'un ni l'autre ne savent comment il faut se conduire dans cette situation de crainte réciproque. Malheureusement, Meursault se décide pour la mauvaise variante et tire sur sa victime. Ainsi, il n'y a pas eu de dialogue constructif permettant de résoudre le problème, aucune parole n'est échangée entre Meursault et l'Arabe. Aucune de ces paroles qui auraient peut-être pu résoudre ce malentendu de façon pacifique. Mais un des protagonistes se décide pour la violence.¹⁹⁷ Peut-être cet acte offre-t-il un parallèle général avec le conflit colonial historique entre Français et Algériens? Dans ce domaine, les autorités françaises ne misent pas non plus sur un dialogue. Au lieu d'essayer de rechercher l'explication à un niveau officiel ainsi que national, on reste convaincu de la culpabilité de l'autre, on laisse croître la méfiance entre les cultures en augmentant encore les conflits entre les ethnies. Finalement, les deux côtés – Français et Algériens – auront à souffrir des violences de la guerre et à déplorer la mort de beaucoup de victimes innocentes. Rares sont probablement ceux qui veulent vraiment partir pour la guerre

¹⁹⁶ cf. Camus, 1994:239.

¹⁹⁷ cf. Camus, 2010:89-93.

et cependant, beaucoup de soldats doivent le faire car les deux côtés adverses ne sont pas prêts à trouver un compromis, comme nous le verrons par la suite lorsque nous mentionnerons les prises de position publiques de Camus sur la Guerre d'Algérie. Finalement, la solution choisie pour faire face à cette méfiance – non seulement dans la scène présentée de *L'Étranger* mais aussi dans la Guerre d'Algérie – c'est malheureusement la violence.

4.3.5.3. *L'Étranger* et le point de vue algérien

Naturellement, il est intéressant de voir quel regard le côté algérien porte sur les événements relatés dans *L'Étranger*. En 2013, lors du centenaire de la naissance d'Albert Camus, le jeune journaliste oranais Kamel Daoud publie un ouvrage intitulé *Meursault, contre-enquête* aux Éditions Barzakh à Alger. En 2014, le livre est publié en France chez Actes Sud. Au moyen de cette œuvre, Daoud tente de montrer le point de vue algérien sur le premier roman de Camus.

Ainsi, le narrateur du livre, dont on apprend au fil des pages qu'il s'appelle Haroun, nous informe déjà au début du récit qu'il est le frère de l'Arabe tué par Meursault sur cette plage algéroise dans *L'Étranger*. En tant qu'homme âgé, il veut raconter à un interlocuteur (imaginaire?) l'histoire du meurtre de son frère qui s'est déroulé plus de 50 ans auparavant. La scène se déroule dans un bar à Oran. Haroun a décidé de prendre la parole afin de rendre publique cette histoire, étant donné que son frère, qu'il nomme Moussa, n'a jamais eu l'occasion de le faire lui-même. De plus, ce qui agace Haroun, c'est que Meursault a eu, lui, l'occasion de décrire cette journée d'été et de la révéler au grand public sans jamais pour autant donner un nom à Moussa. Le narrateur note qu'une raison importante pour lui d'apprendre le français était d'être en mesure de raconter cette histoire à la place de Moussa. Un fait curieux est qu'Haroun note qu'il appelle Moussa tous les gens qu'il ne connaît pas.¹⁹⁸ Cela semble montrer qu'Haroun a une image plutôt floue de son frère, basée sur ses souvenirs d'enfance et les histoires de sa mère. Ainsi, au début de ses explications, Haroun porte un jugement assez sévère sur le personnage littéraire de Meursault et peut-être aussi sur Camus en montrant à quel point – selon lui – son frère et les siens ont été marginalisés dans le récit. Cependant, le narrateur loue le style de l'ouvrage:

Comme tous les autres, tu as dû lire cette histoire telle que l'a racontée l'homme qui l'a écrite. Il écrit si bien que ses mots paraissent des pierres taillées par l'exactitude même. C'était quelqu'un de très sévère avec les nuances, ton héros, il les obligeait presque à être des mathématiques. D'infinis calculs à base de

¹⁹⁸ cf. Daoud, 2014:11-12, 14, 19, 34-35.

pierres et de minéraux. As-tu vu sa façon d'écrire? Il semble utiliser l'art du poème pour parler d'un coup de feu! Son monde est propre, ciselé par la clarté matinale, précis, net, tracé à coups d'arômes et d'horizons. La seule ombre est celle des 'Arabes', objets flous et incongrus, venus 'd'autrefois', comme des fantômes avec, pour toute langue, un son de flûte.¹⁹⁹

Il est vrai – comme nous l'avons déjà démontré – que Meursault et l'Arabe appelé Moussa par son frère Haroun n'échangent aucune parole pendant la scène du meurtre. La victime est alors réduite au silence total. D'ailleurs, la lecture attentive d'autres œuvres de Camus – comme *Le Premier Homme* – semble confirmer le fait que l'écrivain ne donne presque jamais de noms aux personnages arabes qui figurent dans ce récit. Il se réfère souvent à eux, lorsqu'il décrit les personnes qu'il voit dans la rue ou qu'il rencontre en ville en disant qu'il s'agirait par exemple d'une famille arabe, d'un docteur arabe, d'un homme ou d'une femme arabes, mais sans préciser les noms de ceux-ci.²⁰⁰ Il est difficile de dire avec certitude pourquoi il procède de cette manière. Comme on a déjà pu le voir au cours de ce mémoire, Camus s'engage souvent pour les Algériens arabes, que ce soit dans son reportage sur la misère en Kabylie, comme chroniqueur judiciaire, ou dans d'autres domaines: on peut citer par exemple ses prises de position sur la Guerre d'Algérie où il tente – comme nous le verrons par la suite – de trouver une solution pacifique pour ce conflit en se plaçant non seulement du côté français mais aussi du côté arabe. Il serait donc injuste de prétendre que le sort des Algériens arabes importe peu à l'auteur. La façon dont il se moque de l'idée d'une suprématie culturelle des Français en Algérie souligne bien que ce n'est pas un sentiment de supériorité qui le fait écrire ainsi. Peut-être que Camus veut montrer à quel point ces deux ethnies culturelles et religieuses sont déjà devenues un peuple et partagent un pays? On peut évidemment établir ici des hypothèses possibles mais il faudrait des recherches plus approfondies pour en arriver vraiment à une conclusion.

Le personnage d'Haroun semble avoir fait de la recherche sur *L'Étranger*, étant donné qu'il précise que le terme d''Arabe' y est utilisé 25 fois mais sans jamais donner plus d'informations détaillées. Dans ce contexte, le narrateur fait remarquer que Meursault n'a probablement pas donné de nom à Moussa afin de ne pas torturer sa propre conscience. Ainsi, Haroun croit que l'être humain éprouve davantage de difficultés à tuer un être dont il connaît le nom. De plus, le frère de Moussa critique ouvertement le fait que – d'après lui – Meursault

¹⁹⁹ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 12-13.

²⁰⁰ cf. Camus, 1994:15, 21-22, 73-74.

a été tué plutôt pour avoir montré de l'indifférence lors de l'enterrement de sa mère que pour avoir fusillé un homme.²⁰¹

Une autre explication du meurtre de Moussa par Haroun dans *Meursault, contre-enquête* est que Meursault aurait assassiné sa victime par regret de ne pas pouvoir posséder le pays qu'il habite mais où il ne serait pas né. De plus, Haroun s'indigne que les gens aient éprouvé de l'empathie pour le meurtrier tandis que personne ne se serait jamais intéressé à Moussa ou à sa famille. Le frère de la victime fait aussi remarquer que les raisons qu'avance l'assassin seraient plus que douteuses. Ainsi, il lui paraît ridicule d'invoquer le soleil ou le sel de mer qui entre dans les yeux pour justifier un acte criminel. De ce fait, Haroun se met à reconstruire l'histoire du meurtre pour donner son propre point de vue et celui de sa famille en recommençant à zéro, donc bien avant que la balle ne tue son frère.²⁰² Le personnage principal du livre entame ses explications en brossant le portrait de sa famille, que son père a quitté juste après la naissance d'Haroun, au cours des années 1930. Ce personnage du père reste assez flou et l'on ne sait pas exactement où il est allé. Dans le quartier de Bab-el-Oued où vit la famille, il y a des rumeurs selon lesquelles il serait parti pour la métropole. La seule chose qu'il ait laissé à Haroun, c'était son nom de famille, Ouled el-assasse, ce qui veut dire 'les fils du gardien' en français. Haroun aimerait bien rectifier une chose importante: Moussa et lui n'avaient pas de sœur comme Meursault le suppose dans *L'Étranger* et certainement pas de sœur qui aurait commencé une affaire amoureuse avec un Français comme le souteneur Raymond.²⁰³ Toutefois, il y avait – comme le mentionne Haroun – à l'époque coloniale des filles algériennes habillées et maquillées à l'occidentale. Celles-ci jouissaient d'une très mauvaise réputation dans leur quartier, comme l'indique la citation suivante:

(...) entre notre monde et celui des roumis [= les Français], en bas, dans les quartiers français, traînaient parfois des Algériennes portant des jupes et aux seins durs, des sortes de Marie-Fatma inquiètes, que nous, gamins, nous traitions de putes et lapidions avec les yeux. Fascinantes proies qui pouvaient promettre le plaisir de l'amour sans la fatalité du mariage. Ces femmes provoquaient souvent des amours violentes et des rivalités haineuses.²⁰⁴

Ces filles sont perçues – semble-t-il – comme des traîtresses qui abandonnent leur propre culture afin de s'assimiler à celle du colonisateur. Ce passage montre de façon relativement choquante qu'il existait un commun accord sur le fait de mépriser ces femmes qui s'étaient

²⁰¹ cf. Daoud, 2014:62-63 et 130-131.

²⁰² cf. Daoud, 2014:13-16.

²⁰³ cf. Daoud, 2014:17-20.

²⁰⁴ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 29.

décidées pour la culture occidentale. Ce qui choque davantage, c'est que des petits garçons participaient ouvertement à ces manifestations de mépris.

Le narrateur Haroun précise ainsi que l'amante de Raymond de *L'Étranger* faisait partie de ces filles. De plus, elle – Haroun lui donnera le nom de Zoubida – était aussi une grande passion de Moussa, ce qui explique la rivalité entre les deux hommes. Moussa prévoit ainsi de se venger de Raymond et de réhabiliter l'honneur de Zoubida.²⁰⁵ C'est aussi pour cette raison qu'Haroun veut que l'on note le nom de Moussa afin qu'il ne soit jamais oublié. Quand il était petit, sa mère lui racontait toujours des histoires sur la dernière journée dans la vie de Moussa. Ces récits pouvaient beaucoup varier et prendre diverses formes, mais ils mettaient toujours l'accent sur le comportement héroïque de son frère. Cependant, d'après Haroun, la mort de 'l'Arabe' et le sort de celui-ci et de sa famille semblaient importer très peu aux autorités coloniales. En fait, il n'y avait pas eu d'enquête de police. On ne les a jamais interrogés afin de recueillir leurs opinions sur le crime.²⁰⁶ Une telle démarche révèle le peu d'estime que ces mêmes autorités avaient pour la population arabe. Haroun fait aussi le portrait physique de son frère Moussa. Ce dernier avait une prédilection pour les tatouages plutôt agressifs. Ainsi, on pouvait lire des phrases comme 'Marche ou crève' ou encore 'Tais-toi' sur son corps. De plus, Moussa était amaigri par la faim dont il souffrait constamment. Il ressentait souvent de la colère de devoir vivre dans un pays dont la population avait été totalement dépossédée par le pouvoir colonial français. En outre, Haroun se souvient que Moussa était souvent ivre et il mentionne que malheureusement, les tatouages étaient le seul langage qu'il fût capable de lire ou d'écrire.²⁰⁷

Le personnage de Moussa illustre bien ce désespoir ainsi que cette impuissance auxquels étaient livrés beaucoup d'Arabes algériens à l'époque coloniale. Les Français leur avaient pris leurs terres agricoles. En ville, ils ne trouvaient pour la plupart que des postes mal payés où ils ne gagnaient souvent que le minimum vital. Certains n'avaient pas de travail du tout. La faim était donc leur compagne. De ce fait, il est compréhensible que l'on puisse développer une aversion, voire une agressivité contre un pouvoir colonial qui s'approprie presque tout, en ne donnant pratiquement rien en retour aux indigènes. De ce point de vue, on peut dire que Moussa peut être considéré comme le symbole de tout un peuple qui doit vivre dans un pays dont il a été complètement dépossédé, à savoir non seulement dépossédé de ses terres mais aussi de sa langue et de sa culture.

²⁰⁵ cf. Daoud, 2014:29-30.

²⁰⁶ cf. Daoud, 2014:22, 26-27.

²⁰⁷ cf. Daoud, 2014:17 et 30.

Le narrateur note aussi qu'après la tragédie du meurtre de Moussa, sa mère et lui considéraient la ville d'Alger comme une sorte de monstre impitoyable qui agissait contre le bien des hommes et qu'ils associaient toujours à leur drame familial:

Pour nous deux, la ville resterait toujours le lieu du crime ou de la perte de quelque chose de pur et d'ancien. Oui, Alger, dans ma mémoire, est une créature sale, corrompue, voleuse d'hommes, traîtresse et sombre.²⁰⁸

Quand le narrateur et sa mère se trouvaient dans la capitale, ils se sentaient ainsi toujours confrontés à la perte tragique de leur frère et fils et ne pouvaient pas retrouver leur calme. Il faut souligner qu'on n'a jamais pu retrouver le corps de Moussa. Cela pèse lourdement sur la mère d'Haroun qui a souvent tenté de reconstruire le meurtre et de pénétrer dans le milieu de l'assassin. Ce qui suit alors, ce sont de longues promenades à travers les quartiers français d'Alger, dans le but de retrouver la maison du meurtrier. La mère commence ainsi à enquêter elle-même. Elle est pleine de deuil, de tristesse et de colère ces jours-là. Haroun note avoir souvent eu du mal à l'accompagner pendant ces enquêtes. Le petit garçon était d'avis que les Français les examinaient sévèrement quand ils s'aventuraient dans leurs quartiers. Un jour, sa mère croit avoir enfin trouvé la maison de Meursault et frappe à la porte. Celle-ci est ouverte par une Française âgée. Haroun mentionne que cette dernière semble inquiète de cette visite surprenante et des visiteurs inconnus. Une fois la porte ouverte, la mère d'Haroun commence à insulter la femme qui ne sait pas ce qui lui arrive. Des passants veulent déjà alarmer la police, car ils croient la Française en danger. Une autre femme algérienne qui observe la scène recommande à la mère d'Haroun de s'enfuir.²⁰⁹ Avant de le faire, elle s'écrie en s'adressant à tous les colonisateurs: «'La mer vous mangera tous!'»²¹⁰ Comme Haroun l'apprendra plus tard, sa mère n'a pas insulté une parente de Meursault, mais une femme qui n'avait rien à voir avec cette histoire.²¹¹

D'un point de vue postcolonial, cette scène peut servir à nous apprendre deux éléments importants. Premièrement, elle souligne encore une fois à quel point les quartiers des colonisateurs riches sont séparés de ceux des colonisés pauvres. Ce n'est que dans certains cas, surtout quand Français et Algériens sont pauvres, qu'on assiste à une cohabitation entre les deux parties de la population. Sinon, ces deux univers sont strictement opposés, à tel point

²⁰⁸ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 31-32.

²⁰⁹ cf. Daoud, 2014:43 et 52-54.

²¹⁰ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 54.

²¹¹ cf. Daoud, 2014:55.

que les membres d'un groupe sont observés de façon inquiète par ceux de l'autre, s'ils osent pénétrer dans le monde inconnu. Ceci mis à part, l'exclamation de la mère d'Haroun nous montre aussi comment les colonisés ont souffert de la présence du colonisateur. Ils voulaient que celui-ci s'en aille, qu'il leur donne de nouveau la possibilité de respirer librement dans leur propre pays, de vivre où et comment ils le souhaitent sans être marginalisés par une minorité régnante. Si l'on considère que le meurtre de Moussa a eu lieu sur une plage, ce n'est certainement pas un hasard si sa mère choisit la mer comme meurtrière des colonisateurs haïs.

Comme on peut le constater dans *Meursault, contre-enquête*, les enquêtes privées de la mère d'Haroun ne mènent pas au succès souhaité. Elle tombe alors dans un désespoir profond et ne veut plus rester à Alger. C'est notamment pour cette raison qu'elle décide de quitter la ville avec son deuxième fils et de s'installer ailleurs. D'abord, ils trouvent refuge chez un oncle, mais ce dernier les chasse peu après. Ainsi, mère et fils se trouvent de nouveau dans la précarité. Puis la mère obtient un poste dans un domaine agricole dirigé par des Français.²¹² Cependant, la vie y est très dure pour elle et Haroun car le colon traite très mal ses employés. La citation suivante montre à quelles conditions de vie et à quelles tracasseries les indigènes devaient souvent faire face à l'époque coloniale:

Puis nous avons vécu dans une petite baraque, dans l'aire d'une ferme coloniale; M'ma y était bonne à tout faire et moi garçon de corvées. Le patron était un Alsacien obèse qui a fini étouffé dans ses propres graisses, je crois. On disait de lui qu'il torturait les fainéants en s'asseyant sur leur poitrine. Et que dans sa gorge proéminente logeait le cadavre d'un Arabe, (...). De cette époque, je garde l'image (...), d'un sac de jute cousu par ma mère pour m'en faire un habit, de repas de semoule les grands jours. Je ne veux pas te raconter nos misères, car à l'époque il ne s'agissait que de faim, (...). C'était l'époque des épidémies et des famines. La vie dans les campagnes était dure, révélant ce que les villes cachaient, à savoir que ce pays crevait de faim.²¹³

La raison pour laquelle nous avons choisi cette citation est qu'elle décrit de façon assez précise ce que devaient endurer les travailleurs indigènes dans les domaines agricoles et à la campagne en général. Les images et les sentiments transmis dans cet extrait littéraire n'auraient pas pu être évoqués par une simple paraphrase du contenu. De nos jours, il est difficile d'imaginer l'immense misère dans laquelle devait vivre la majorité de la population colonisée. Si cette population extrêmement appauvrie est en même temps confrontée à la richesse infinie des colons, on peut comprendre qu'elle commence à ressentir de la colère ou de l'amertume. Elle doit investir toute sa force de travail et son temps dans une production

²¹² cf. Daoud, 2014:38-39 et 47.

²¹³ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 38-39.

profitable sans que rien lui en revienne. Elle est toujours réduite à la pauvreté. Le colon de cet extrait – au contraire – amasse toutes ces richesses et n'est pas prêt à les partager. Tandis que les uns souffrent constamment de la faim, il est obèse. Ce passage littéraire montre bien la différence entre le colon et ses travailleurs arabes au niveau de leurs conditions de vie respectives. Probablement, tous les colons n'étaient pas aussi sévères que celui que décrit Daoud, mais ce qui semble clair, c'est que la vie n'était vraiment pas facile pour les indigènes à l'époque coloniale. Même si Kamel Daoud est né en Algérie postcoloniale, l'on pourra ajouter foi à ce qu'il décrit dans son livre car en tant qu'Algérien, il dispose sans doute de sources encore bien informées afin de pouvoir nous dépeindre cette époque. Ce qui devient manifeste en comparant *L'Étranger* de Camus et la *contre-enquête* de Daoud, c'est que Camus ne mentionne pas les conditions de vie misérables des Algériens arabes dans son ouvrage. Il n'est pratiquement pas question d'eux. Cela peut sembler étonnant, étant donné que dans beaucoup de ses autres œuvres, l'auteur s'engage – comme on l'a déjà vu – ouvertement pour une égalité des droits entre Français d'Algérie et Algériens arabes.

Dans sa *contre-enquête*, Daoud raconte aussi la suite de l'histoire d'Haroun et de sa mère dont on n'apprend pas le nom. Ainsi, ils quittent la ferme de l'Alsacien car la mère veut trouver quelque chose de mieux. Elle commence alors à travailler comme femme de ménage dans un autre domaine agricole et pour une autre famille française. Haroun mentionne que sa mère habite encore dans cette même maison de la famille française. Elle y aurait attendu que le pays soit devenu indépendant pour pouvoir conserver la maison par la suite. Les anciens propriétaires français ont quitté Marengo, ou Hadjout comme la ville s'appelle aujourd'hui, en mars 1962. Après l'indépendance, Haroun et sa mère doivent attendre dix ans pour que la maison soit finalement considérée comme leur propriété personnelle.²¹⁴ Déjà en tant qu'enfants, ses camarades et lui savaient qu'il arriverait tôt ou tard un jour où les colonisateurs partiraient tous et laisseraient leurs propriétés dans le pays. Ainsi, les petits enfants de cinq ans parcouraient parfois les quartiers européens et se réservaient déjà les maisons des Français pour le jour de l'Indépendance. Lorsque ce jour arrive enfin, il y a selon Haroun une grande fébrilité dans le pays: tout ce qui est propriété française est pris d'assaut par les anciens colonisés qui ne peuvent pas encore complètement comprendre toute l'étendue de leur bonheur. De plus, Haroun mentionne qu'ils ne se sentaient jamais 'arabes' mais que c'était le point de vue des colons qui les a placés dans un tel schéma.²¹⁵ La phrase précédente vient illustrer le travail effectué précédemment dans ce mémoire sur les théories

²¹⁴ cf. Daoud, 2014:38-40 et 90-91.

²¹⁵ cf. Daoud, 2014:70-71 et 91.

postcoloniales. Il suffit de penser à Edward W. Saïd, lorsqu'il fait remarquer que des jugements ou des schémas ethniques ne sont que de simples constructions humaines pour simplifier la réalité quotidienne complexe ou inconnue. C'est ainsi le colonisateur qui a schématisé son nouveau monde dans le but de créer une nouvelle hiérarchie.²¹⁶

La lecture attentive de *L'Étranger* nous permet de diviser cette œuvre de Camus en deux grandes parties. Dans la première, l'auteur décrit la vie insouciante de Meursault avant son crime, son quotidien, ses habitudes et ses plaisirs jusqu'au moment du meurtre. La deuxième partie, en revanche, est consacrée au procès, au temps que l'assassin passe dans la prison et aux émotions qu'il ressent. Dans l'ouvrage de Kamel Daoud, on peut trouver un parallèle à cette structure. Le livre est lui aussi composé de deux parties principales. La première expose le meurtre du point de vue de la famille de Moussa et la façon dont cette dernière vit avec le crime. On apprend alors où leur vie les a menés après la mort de Moussa et à quelles difficultés ils ont dû faire face. Ce résumé de la première partie nous fait connaître l'histoire de la petite famille jusqu'à l'indépendance algérienne. Il y a naturellement toujours des flashbacks et des prolepses afin de donner une impression plus complète de ce qui est raconté, mais dans l'ensemble, la première partie de l'ouvrage s'arrête là. La deuxième partie est à nouveau consacrée à un assassinat, mais il s'agit cette fois d'un autre meurtrier ainsi que d'une autre victime. Les rôles changent alors et Haroun, qui est le frère en deuil dans la première partie, devient lui-même assassin dans la seconde. Le lecteur apprend la nouvelle de cet assassinat à la page 83 de l'ouvrage. Tandis que dans *L'Étranger* un Français tue un Arabe, c'est le cas inverse dans *Meursault, contre-enquête* où Haroun assassine un Français. Le crime a lieu pendant le cessez-le-feu de juillet 1962 et se passe à deux heures du matin exactement. Après son acte criminel, Haroun se sent très soulagé et a le sentiment de pouvoir recommencer sa vie, d'avoir clos une vieille affaire importante par la vengeance. Et même sa mère, plongée dans une profonde tristesse depuis la mort de Moussa, peut retrouver son bonheur et sa sérénité.²¹⁷

Le lecteur a ainsi l'impression qu'Haroun et sa mère sont à nouveau sereins car ils savent que la mort de Moussa a été vengée. Un parallèle intéressant au niveau du meurtre: ce dernier a lieu lui aussi à deux heures, comme dans *L'Étranger*, mais cette fois c'est à deux heures du matin, sous le voile rassurant et sombre de la nuit qui aide à dissimuler cet acte. Au début, Haroun n'a pas peur des conséquences éventuelles que pourrait entraîner un tel crime pour lui.

²¹⁶ cf. Saïd, 2003:41, 42 et 45.

²¹⁷ cf. Daoud, 2014:83-89, 94 et 105.

Il croit qu'à l'indépendance, où la population arabe veut reconquérir son pays et faire en sorte que les colonisateurs partent, la mort d'un Français ne peut pas lui infliger de grands problèmes: dans le contexte général où se trouve le pays un tel acte de vengeance serait en somme quelque chose d'ordinaire:

À l'époque, on tuait beaucoup, je te l'ai dit, c'étaient les premiers jours de l'Indépendance. Durant cette période étrange, on pouvait tuer sans inquiétude; la guerre était finie mais la mort se travestissait en accidents et en histoires de vengeance. Et puis, un Français disparu dans le village? Personne n'en parla.²¹⁸

Haroun considère la chose comme réglée. Cependant, la suite des événements ne correspond pas à ses attentes. Il est arrêté et interrogé au commissariat d'Hadjout. Pendant l'interrogatoire, l'officier algérien lui demande pourquoi il n'a pas participé à la Guerre de libération et lui déclare qu'il aurait dû tuer le Français quand le pays était encore en guerre avec les colonisateurs. A présent, il faudrait s'en tenir aux règles prescrites par loi, étant donné que les membres du FLN voudraient être perçus comme les libérateurs du pays et non pas comme des meurtriers. Haroun se trouve alors dans une situation très délicate. Même l'histoire de Moussa qu'Haroun raconte à l'officier ne peut pas lui permettre de retrouver sa liberté pour l'instant. Le meurtrier doit alors regagner sa cellule et y attendre jusqu'à ce que soit prise une décision définitive sur son sort. Étrangement, le lendemain de l'interrogatoire, Haroun est remis en liberté et peut quitter la prison.²¹⁹ Dans l'ouvrage, Haroun donne au lecteur les raisons pour lesquelles il n'a pas participé à la Guerre d'indépendance. Ainsi, il aurait su que le conflit serait gagné par les Algériens quand il a vu l'extrême pauvreté de tous ses proches, la misère dans laquelle ils vivaient et dont ils mourraient. Ensuite, la maîtrise de la langue française non seulement à l'oral mais aussi à l'écrit lui donnait aussi la certitude qu'il arriverait un jour où la guerre serait gagnée par les Algériens.²²⁰

Ce que le narrateur veut probablement exprimer par cette formule, c'est qu'il savait qu'il arriverait un temps où les Algériens arabes n'accepteraient tout simplement plus la précarité dans laquelle ils devaient vivre, qu'il arriverait un temps où le peuple se rebellerait coûte que coûte pour s'émanciper de l'occupant. Cette émancipation se gagne naturellement aussi à travers la maîtrise de la langue du colonisateur. Si l'on n'est pas en mesure de s'en servir, l'on est pratiquement exclu de toute possibilité de participation, d'opposition ou de contrôle. On

²¹⁸ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 89.

²¹⁹ cf. Daoud, 2014:106, 110 et 118-121.

²²⁰ cf. Daoud, 2014:20.

est alors à la merci du colonisateur. Mais dès que l'on maîtrise sa langue, l'on dispose d'un instrument de pouvoir très important permettant de déchiffrer ses projets, ses lois et ses attitudes.

Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est exactement pour ces mêmes raisons que le jeune Haroun veut apprendre le français. Dans *Meursault, contre-enquête*, il raconte comment il a commencé sa formation scolaire à l'âge de 15 ans à l'école communale d'Hadjout (Marengo pendant l'époque coloniale) dans les années 1950. La description de sa première journée d'école nous montre de nouveau que l'inégalité entre les Français d'Algérie et les Algériens arabes existait aussi dans le domaine éducatif. Ainsi, il n'y avait que deux élèves arabes dans la classe. Pendant les cours, c'était surtout la langue française qui exerçait une grande fascination sur l'adolescent car à l'aide de celle-ci, il pouvait comprendre les deux univers dans lesquels il vivait et entre lesquels il faisait sa navette quotidienne. L'apprentissage du français lui donnait alors le pouvoir de s'affirmer au sein de la société coloniale. Ensuite, il expliquait ce monde, celui des Français, à sa mère afin que celle-ci puisse y trouver une orientation.²²¹ De plus, la langue colonisatrice lui donnera aussi la possibilité de lire le livre dans lequel un certain Meursault assassine son frère Moussa. Haroun découvre cet ouvrage grâce à une certaine Meriem qui écrit une thèse sur Albert Camus et *L'Étranger* et qui a décidé de trouver la famille de l'Arabe assassiné par Meursault. Meriem révèle alors à Haroun et à sa mère le monde de Meursault, que ces derniers ne connaissaient pas.²²² Au cours de ce qui précède, nous avons pu voir comment Haroun et sa mère jugent la version 'française' du crime. Le personnage de Meriem, avec qui le narrateur a une affaire amoureuse relativement courte mais intense, lui sert à exprimer ses opinions sur l'Algérie contemporaine. Ainsi, Haroun mentionne qu'en Algérie aujourd'hui, il n'y a plus de femmes aussi libres et indépendantes que Meriem:

Elle appartient à un genre de femmes qui, aujourd'hui, a disparu dans ce pays: libre, conquérante, insoumise et vivant son corps comme un don, non comme un péché ou une honte.²²³

Il est très probable que Kamel Daoud, en tant qu'auteur de cet ouvrage, exprime ses propres critiques face à la société algérienne actuelle à travers le personnage littéraire de Meriem. Il semble déçu que l'Algérie n'ait pas profité de l'indépendance pour offrir un meilleur avenir à

²²¹ cf. Daoud, 2014:129-130.

²²² cf. Daoud, 2014:137-139.

²²³ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 145.

ses habitants. C'est du moins ce qu'on est amené à croire lorsque l'on lit ce que dit le vieil Haroun:

J'ai vu se consumer l'enthousiasme de l'Indépendance, s'échouer les illusions, puis j'ai commencé à vieillir et maintenant je suis là, assis dans un bar, à te raconter cette histoire (...).²²⁴

Si l'on considère que Daoud parle à travers la bouche d'Haroun, il apparaît que l'auteur n'est pas très satisfait de la situation actuelle dans son pays. Il aimerait bien y voir plus de libertés ainsi que de droits personnels. De nouveau, le personnage d'Haroun lui sert à mettre en relief les problèmes sociaux et culturels contemporains et les contraintes qui y sont liées. A la fin du livre, Haroun déclare qu'il n'est pas croyant et qu'il souhaiterait bien le dire ouvertement à toute la ville d'Oran. Cependant, il ne le fait pas. Il pense que le lecteur européen du livre ne connaît pas les difficultés auxquelles doit faire face, en Algérie contemporaine, un homme qui n'est pas croyant, qui n'a pas de famille, pas de femme et pas d'enfants. Le narrateur critique ouvertement la religion et remet en cause l'existence d'un Dieu.²²⁵ Toutefois, il semble savoir à quel danger il s'expose en le faisant car les dernières phrases du livre sont les suivantes: «Je voudrais, moi aussi, qu'ils soient nombreux, mes spectateurs, et que leur haine soit sauvage.»²²⁶

On peut voir dans ces derniers mots un autre parallèle entre les ouvrages de Camus et de Daoud. Ce dernier semble vouloir mettre en évidence les dysfonctionnements de la société algérienne. Si le personnage d'Haroun ne veut pas confesser publiquement qu'il n'est pas croyant, de crainte de devoir endurer des conséquences néfastes, Kamel Daoud présente une confession écrite de ce personnage car il sait que beaucoup de ses compatriotes liront son ouvrage. Ainsi, le message sera transmis. Au moyen de cette confession écrite, l'auteur veut probablement pousser les gens à réfléchir, à entamer un processus de réflexion sur le pays dans lequel ils vivent, sur ses exigences, ses contraintes et ses conventions officieuses ainsi que sur la façon dont ce pays traite ceux qui ne sont pas conformes aux dites exigences, conventions et normes. Daoud plaide ainsi pour une Algérie plus libre, plus modérée, plus tolérante, avec une plus grande largeur d'esprit. C'est probablement pour cela que le livre de Kamel Daoud relate aussi l'histoire d'un autre *Étranger*. Le personnage d'Haroun semble avoir le sentiment d'être étranger à la société dans laquelle il vit. Le Meursault indifférent de l'œuvre de Camus est aussi étranger dans la mesure où il ne répond pas non plus aux

²²⁴ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 148.

²²⁵ cf. Daoud, 2014:149-150 et 153.

²²⁶ Daoud, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014. 153.

exigences sociales. Pour clore ces réflexions sur *L'Étranger* de Camus et *Meursault, contre-enquête* de Daoud, nous pouvons constater qu'à part ces critiques sociales contemporaines, le livre de Kamel Daoud nous expose le point de vue algérien sur le crime de Meursault. Ce que Daoud démontre très bien, c'est que la victime de Meursault reste anonyme dans l'ouvrage de Camus. Elle n'a pas de nom et ne parle jamais. Elle semble être réduite au statut d'un simple figurant dans un récit où elle revêt cependant un rôle majeur. De plus, Kamel Daoud décrit les circonstances de vie choquantes des travailleurs arabes pendant la période coloniale en nous représentant leur profonde misère, leur oppression par des colons durs et avarés et leurs difficultés quotidiennes dans un monde qui était autrefois le leur. Même s'il le fait dans beaucoup d'autres œuvres, Camus ne mentionne pas en effet la situation difficile de la population arabe dans son *Étranger*. Ce qui rend aussi particulière l'œuvre de Daoud, c'est qu'il montre les sentiments des Algériens opprimés par les Français. Il nous fait sentir à la fois leur désespoir et leur espoir de pouvoir – un jour – vivre dans un pays libéré des colonisateurs, dans un pays libéré des Meursaults qui ne tueront plus sur les plages algériennes. Le meurtre du Français que commet Haroun dans la deuxième partie du livre de Kamel Daoud reflète en même temps le soulagement des colonisés face à la fin de l'époque coloniale et leur désir d'être quitte avec le passé. L'auteur décrit de manière détaillée ce jour où les colons partent et où les colonisés regagnent leur autodétermination et leurs droits. Dans ce livre, cette ré-acquiescence de l'autodétermination et du pouvoir s'exprime à travers la vengeance d'un acte criminel où, comparé avec l'œuvre de Camus, change seule l'ethnie de l'assassin et de la victime.

La lecture de ces deux ouvrages 'parallèles' de Camus et de Daoud est très intéressante, étant donné qu'elle donne au lecteur la possibilité d'obtenir une vision plus large et peut-être aussi un peu plus objective du crime de Meursault et des conditions de vie et de cohabitation entre Français et Algériens à l'époque coloniale. En comparant ces deux œuvres, il est possible de regarder une seule histoire de deux points de vue différents, l'un français et l'autre algérien.

Jusqu'à nos jours, *L'Étranger* a non seulement inspiré d'autres écrivains à s'exprimer sur sa problématique, mais Albert Camus a aussi lui-même recours à son premier roman afin de l'intégrer dans un autre de ses écrits. Ainsi, Camus s'en sert dans le but de créer une intertextualité dans *La Peste*. Dans ce livre, il décrit une conversation entre le personnage de Cottard et une marchande de tabac. Cette dernière raconte alors à Cottard un crime qui occuperait – selon elle – les esprits à Alger: il s'agit de la description d'un assassinat qui est

tout à fait identique à celui qu'a commis Meursault dans *L'Étranger*.²²⁷ Cela montre que Camus a aussi établi des relations entre ses différentes œuvres.

4.4. Le calme avant la tempête, la Guerre d'Algérie et les prises de position publiques de Camus

4.4.1. Grande production théâtrale et problèmes personnels

Pour comprendre la biographie de Camus, il est utile de se référer à Grenier en ce qui concerne sa carrière théâtrale. Selon Grenier, l'écrivain revoit en 1953 son adaptation de la pièce *Les Esprits* de Pierre de Larivey qu'il a déjà jouée en Algérie en 1946 et il prépare une autre pièce: ce sera *La Dévotion à la Croix*, une traduction et adaptation de la pièce hispanophone *La Devoción de la Cruz* de Pedro Calderón de la Barca. Albert Camus aurait fourni ces deux pièces à Marcel Herrand, le directeur du Festival d'Angers. Malheureusement, Herrand décède peu de temps avant l'ouverture du festival. Camus lui succède à son poste et fait jouer les deux pièces déjà prévues au programme. Grâce au Festival d'Angers, l'auteur peut se consacrer à nouveau à l'une de ses plus grandes passions, le théâtre.²²⁸ Camus lui restera fidèle jusqu'à la fin de ses jours. Jusqu'en 1959, il crée un certain nombre d'adaptations différentes, basées sur des pièces étrangères.²²⁹ Cette même année, lors d'une interview à la télévision, l'on demande à Albert Camus pourquoi il adapte des pièces de théâtre au lieu de les écrire lui-même. Sa réponse est très intéressante et montre les talents variés de cet homme capable de combiner toutes ses compétences pour en faire résulter un ensemble cohérent:

Il y répond aussi à la question : 'Pourquoi adaptez-vous des textes quand vous pourriez écrire vous-même des pièces ?' '... Quand j'écris mes pièces, c'est l'écrivain qui est au travail, en fonction d'une œuvre qui obéit à un plan plus vaste et calculé. Quand j'adapte, c'est le metteur en scène qui travaille selon l'idée qu'il a du théâtre. Je crois, en effet, au spectacle total, conçu, inspiré et dirigé par le même esprit, écrit et mis en scène par le même homme, ce qui permet d'obtenir l'unité du ton, du style, du rythme qui sont les atouts essentiels d'un spectacle. Comme j'ai la chance d'avoir été aussi bien écrivain que comédien ou metteur en scène, je peux essayer d'appliquer cette conception. Je me commande alors des textes, traductions ou adaptations, que je peux ensuite remodeler sur le plateau, lors des répétitions, et suivant les besoins de la mise en scène.'²³⁰

²²⁷ cf. Camus, 2011:56-57.

²²⁸ cf. Grenier, 1987:267-270 et Smets, 1999:31.

²²⁹ cf. Petersen, 1961:77-78.

²³⁰ Cité d'après: Grenier, Roger. *Albert Camus. Soleil et ombre*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1987. 267-268.

Pour rentrer dans la chronologie des événements, il faut retourner en 1953. A part la bonne réussite du Festival d'Angers, Albert Camus doit faire face à des problèmes personnels. Sa femme Francine tombe malade. Pendant un certains temps, les médecins ont du mal à diagnostiquer la cause de ses maux. Cependant, au fur et à mesure des examens et des analyses qu'ils font subir la malade, ils s'aperçoivent que ses douleurs sont liées à des troubles psychiques. Le couple part pour Thonon-les-Bains afin d'y trouver calme et repos, mais Albert est tellement occupé par son travail qu'il n'y arrive pas vraiment.²³¹ Il se sent coupable des problèmes psychiques de Francine, mais ne sait pas comment y remédier.²³² Dans ce contexte, le lecteur attentif remarque un parallèle avec la production littéraire de Camus. Dans la nouvelle *Jonas ou l'artiste au travail* de *L'Exil et le royaume*, Louise, la femme de Jonas, est de plus en plus déprimée. Son époux, lui, est de plus en plus occupé par son art, par son public qui l'assiège de son côté et par ses propres problèmes. Le couple n'a plus de sphère privée. Jonas doit souvent déménager à l'intérieur de l'appartement afin de pouvoir peindre en toute tranquillité. Les visiteurs le poursuivent d'une pièce à l'autre dans le but d'obtenir l'un de ses conseils. Ils s'installent même sur le lit conjugal. La pression devient trop grande pour Jonas. Il se retire et finalement, il travaille et vit dans une sorte de couchette fixée au-dessous du plafond. Ainsi, il s'éloigne toujours plus de sa femme sans vraiment s'en rendre compte et sans vraiment comprendre que cette évolution la blesse profondément.²³³ Ce n'est que vers la fin du récit que Jonas voit comment sa façon de vivre et de travailler pèse sur sa femme:

Louise le regardait, la tête penchée en arrière. Elle ouvrit la bouche, puis se tut. Elle examinait seulement Jonas avec une expression inquiète et triste; il vit soudain à quel point elle avait vieilli, et que la fatigue de leur vie avait mordu profondément sur elle aussi. Il pensa alors qu'il ne l'avait jamais vraiment aidée.²³⁴

Même si la situation de Camus et de son épouse Francine n'est probablement pas aussi dramatique que celle de Jonas et de Louise, l'on peut y trouver des points communs. Son travail occupe aussi beaucoup Camus. Au fur et à mesure de ses publications, il gagne en notoriété. Le public attribue davantage de poids à son avis sur différentes questions. Il est prié de s'exprimer là-dessus et devient une personnalité de la vie publique. Cela réduit naturellement la sphère privée du couple.

²³¹ cf. Feldhoff, 1991:89-90.

²³² cf. Wieacker-Wolff, 2003:130.

²³³ cf. Camus, 1977:103-139.

²³⁴ Camus, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1977. 139.

Dans *La Peste*, on constate une situation similaire. Dans ce cas, c'est l'employé de mairie Joseph Grand qui se reproche de ne pas avoir passé assez de temps avec son ancienne femme Jeanne. Dans ce roman, le personnage raconte avoir même abandonné ses études et cherché un travail pour pouvoir épouser Jeanne. Cependant, au fil du temps, le travail l'aurait tellement accaparé qu'il n'y aurait plus eu de grandes conversations entre Jeanne et lui et qu'il n'aurait plus passé beaucoup de temps avec elle. Sa femme en aurait beaucoup souffert et aurait finalement décidé de le quitter afin de chercher son bonheur ailleurs. Particulièrement pendant l'épidémie de peste, où tous sont en quête de chaleur humaine et d'une sensation d'être rassuré par quelqu'un d'autre, cette faute du passé pèse sur Grand. Il aimerait tant avoir l'occasion de se justifier devant Jeanne.²³⁵

Même si Francine et Albert Camus ne se sont pas séparés, comme c'était le cas de Joseph Grand et de sa Jeanne dans *La Peste*, on peut observer des parallèles entre la façon dont les biographes décrivent ces défis conjugaux réels et la manière dont Camus place certains de ses personnages principaux littéraires dans des constellations similaires. Cet exemple nous montre de nouveau la relation étroite entre la biographie de l'écrivain et sa propre production littéraire. D'un côté, l'année 1954 sera pour Camus – comme le mentionne Feldhoff – de nouveau l'occasion de différents voyages à travers l'Europe (par exemple aux Pays-Bas ou en Italie), mais de l'autre, les prochains troubles auxquels sera confronté l'écrivain se manifestent déjà. Les tensions politiques de plus en plus grandes entre l'Algérie et la France occupent la pensée de l'auteur. Camus – qui a toujours pris position pour une cohabitation pacifique entre Algériens et Français et a toujours réclamé une égalité des droits pour tous les habitants du pays – est bouleversé par les événements qui ont lieu durant la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1954 en Algérie. Des membres du Front de libération nationale (FLN) commettent des attaques contre des institutions militaires, industrielles et communales françaises. Rétrospectivement, Feldhoff est d'avis que cette nuit marque le début d'une guerre incroyablement brutale dans laquelle tant de victimes ont trouvé la mort.²³⁶

Cependant, il faut rappeler que sans la brutalité du système colonial introduit et maintenu par les Français, il n'y aurait probablement pas eu de tels conflits. Si le gouvernement avait vraiment intégré les Algériens musulmans à la Nation Française en leur accordant les mêmes droits et les mêmes libertés que tous les autres citoyens français, une telle guerre ne se serait peut-être pas produite. Le véritable début de la violence ne peut donc pas être trouvé dans la

²³⁵ cf. Camus, 2011:80.

²³⁶ cf. Feldhoff, 1991:91-92.

nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre 1954, mais dans le système politique général que la France a instauré en Algérie au 19^e siècle, ainsi que dans toutes les injustices qui y étaient liées.

4.4.2. Des troubles nationaux – La Guerre d’Algérie et les prises de position publiques de Camus

Marie-Laure Wieacker-Wolff semble soutenir cette argumentation lorsqu’elle souligne que Camus est d’autant plus atterré par ce développement du conflit qu’il a déjà vu s’annoncer. Pour éviter cela, il a essayé à plusieurs reprises de convaincre les responsables politiques français d’entamer un dialogue sincère et honnête avec la population musulmane algérienne, afin de lui montrer que ses demandes et revendications étaient prises au sérieux et pour arriver à une solution pacifique des divergences. Camus a aussi prévu la suite tragique de ce conflit car il a souligné que toutes ces divergences aboutiraient à une guerre si l’on ne les réglait pas à temps de manière pacifique. Malheureusement, la France officielle ne fait pas suite à ses propositions et les fronts entre cette dernière et les nationalistes algériens se durcissent.²³⁷ La déception que Camus ressent par rapport à ce conflit se reflète dans *La Chute* où le protagoniste Jean-Baptiste Clamence critique «(...) la dureté de cœur de notre classe dirigeante et l’hypocrisie de nos élites.»²³⁸ Comme *La Chute* date de 1956, il est bien possible qu’Albert Camus fasse allusion à la crise algérienne dans cette phrase. Paul F. Smets est aussi d’avis que ce conflit pourrait avoir influencé le contenu plutôt sombre et pessimiste de *La Chute*.²³⁹ Ce qui cause encore plus de peine à Camus, c’est qu’il perçoit ce combat armé comme une guerre civile, étant donné qu’il se considère aussi comme Algérien et qu’il ne fait pas de différence entre Algériens musulmans et Français d’Algérie. Pour lui, tous sont des ‘indigènes’ du pays qu’ils partagent. Après un voyage en Grèce, qui symbolise pour Camus le pays de naissance de la culture méditerranéenne, l’auteur commence à se prononcer sur la Guerre d’Algérie et les problèmes qui y sont liés dans l’hebdomadaire *L’Express*. Dans ses articles, Albert Camus cherche à décrire et à expliquer la guerre afin de trouver une solution au conflit. Comme il a déjà été mentionné, il ne soutient pas l’idée d’une Algérie indépendante, mais celle d’un pays où tous jouiraient des mêmes droits sous un toit français. Cette situation n’a pas du tout été réalisée en 1954. Le salaire d’un Algérien musulman est beaucoup plus bas que celui d’un Français d’Algérie qui fait le même travail. De plus, le taux

²³⁷ cf. Wieacker-Wolff, 2003:144 et 147-152.

²³⁸ Camus, Albert. *La Chute*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2013. 42.

²³⁹ cf. Smets, 1999:33, 35 et 80.

de chômage parmi les Algériens musulmans est très élevé à l'époque (il s'élève à environ 33% de la population). Néanmoins, Camus rappelle à ses compatriotes métropolitains que la plupart des Français d'Algérie ne vivent pas dans la richesse, mais que beaucoup d'entre eux gagnent seulement 4/5 de ce qu'ils toucheraient en métropole.²⁴⁰

Ainsi, dans son article «La bonne conscience» paru dans *L'Express* du 21 octobre 1955, Camus note que seuls 20% des Français d'Algérie seraient des colons, les autres 4/5 seraient des salariés ou commerçants dont le niveau de vie serait naturellement meilleur que celui de la population arabe, mais inférieur à celui des métropolitains. Donc, ceux qui souffriraient le plus de ce conflit armé parmi la population française, ce seraient les petits Français d'Algérie nés dans le pays, qui voudraient y rester et seulement vivre en paix.²⁴¹ De plus, l'écrivain souligne que c'est la France toute entière qui est responsable de cette situation difficile en Algérie, étant donné qu'elle n'a pas entrepris les réformes et les changements politiques nécessaires:

Qui, en effet, depuis trente ans, a naufragé tous les projets de réforme, sinon un Parlement élu par les Français? Qui fermait ses oreilles aux cris de la misère arabe, (...), sinon la presse française dans son immense majorité? Qui enfin, sinon la France, a attendu, avec une dégoûtante bonne conscience, que l'Algérie saigne pour s'apercevoir enfin qu'elle existe?²⁴²

Ce passage montre encore une fois que Camus n'hésite pas à critiquer ouvertement le gouvernement français. Il décrit les réalités telles qu'elles sont et rappelle aux autorités françaises qu'elles auraient pu éviter le conflit algérien si elles s'étaient décidées à prendre des mesures pour créer une égalité entre les hommes en Algérie et si elles avaient pris ces mesures à temps. Cet engagement démontre que le sort de sa terre natale importe beaucoup à l'écrivain et qu'il lui tient à cœur. En outre, Camus est d'avis que c'est non seulement le gouvernement français qui est responsable de la crise algérienne mais tout le peuple français qui vote et tolère une telle politique coloniale. Ainsi, il fait savoir aux métropolitains que le cas de l'Algérie les concerne personnellement et qu'ils ne peuvent pas dire que c'est la tâche des Français d'Algérie de se débrouiller avec ces problèmes. Selon Camus, tous sont responsables. L'écrivain insiste là-dessus, et souligne que c'est la Nation Française toute entière qui s'est enrichie grâce à l'Algérie. D'après lui, sans l'extrême pauvreté et le travail

²⁴⁰ cf. Wieacker-Wolff, 2003:144 et 147-152 et Smets, 1999:33.

²⁴¹ cf. Camus, 2008g:359-360.

²⁴² Camus, Albert. «La bonne conscience». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008g. 360.

dur de la population arabe, l'immense enrichissement des colons et de toute la France n'aurait pas été possible.²⁴³

Malgré ce constat fatal, Camus ne perd pas totalement espoir et continue à chercher des chemins constructifs et praticables pour mettre fin à la crise qui pèse sur le pays. Il sait ce qui est nécessaire pour faire bouger les choses de façon positive: «(...), ce dont nous avons le plus besoin en Algérie, aujourd'hui, c'est d'une opinion libérale qui puisse précipiter une solution avant que tout le pays soit figé dans le sang.»²⁴⁴ Albert Camus représente exactement cette opinion libérale qui porte un jugement objectif et neutre sur les événements. On peut ainsi le caractériser comme médiateur entre les différents fronts du conflit. Comme nous le verrons par la suite, il a aussi des solutions assez concrètes et constructives à offrir en ce qui concerne la Guerre d'Algérie et le futur algérien. Malheureusement, les deux côtés rivaux ne l'ont pas vraiment écouté et n'ont pas réalisé ces propositions.

Un premier conseil que donne Camus à la fin de «La bonne conscience» consiste à rappeler au peuple français que face à la situation difficile en Algérie, la colonie et la métropole – donc les Français d'Algérie et les métropolitains – devraient coopérer et non se critiquer les uns les autres. Ensuite, et c'est un point important de son argumentation, il faudrait demander pardon au peuple arabe et le récompenser pour toute la souffrance qu'il a dû supporter. En procédant de cette manière et avec l'aide de tous, on pourrait créer une nouvelle Algérie.²⁴⁵ Ces paroles ne remportant pas le succès souhaité, l'écrivain rédige encore plusieurs autres articles dans *L'Express*, où il tâche de convaincre ses concitoyens de son opinion. Même si les titres et les thèmes de ces articles changent, la quintessence en reste la même: Albert Camus se prononce contre les violences réciproques et pour une fin rapide de celles-ci. Il veut contribuer à créer une Algérie pacifiée où l'on entreprendrait les réformes politiques, sociales et économiques qui s'avèrent nécessaires depuis longtemps. Cette nouvelle Algérie, comme il l'appelle, se fonde essentiellement sur l'émancipation et la participation active arabes dans les domaines politiques, sociaux, économiques et culturels. Camus souhaite la création d'une Algérie où les Algériens peuvent jouir des mêmes droits que les Français d'Algérie. Afin de voir comment il explique ces idées à ses compatriotes de l'époque, nous allons analyser quelques autres articles qui ont été publiés dans *L'Express* en rapport avec la Guerre d'Algérie. Un de ces articles est intitulé «La vraie démission» et a été publié le 25 octobre 1955. L'écrivain y

²⁴³ cf. Camus, 2008g:360.

²⁴⁴ Camus, Albert. «La bonne conscience». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008g. 359.

²⁴⁵ cf. Camus, 2008:359 et 361.

déclare aux Français d'Algérie qu'ils ont deux possibilités de répondre au conflit algérien. La première serait la reconquête, la deuxième consisterait en la mise en place de réformes utiles afin de garantir un avenir constructif et pacifique entre la communauté arabe et celle des Français. Camus s'adresse aussi aux grands colons en notant que ces derniers considèrent ces réformes comme une démission en Algérie, mais l'auteur leur rappelle que si l'on n'entreprend pas ces dites réformes et s'ils exigent vraiment la reconquête française du pays sans rien changer, cela équivaudra à une vraie démission car ils n'auront pas compris qu'il est grand temps qu'advienne un changement.²⁴⁶

Dans l'article «Terrorisme et répression» du 9 juillet 1955, Camus commence à se demander publiquement comment il réagirait si l'Algérie française était perdue, si elle devenait – comme c'est le cas aujourd'hui – un pays indépendant. En imaginant cette situation, il arrive à la conclusion qu'un tel développement lui briserait le cœur:

Je suis de ceux qui ne peuvent justement se résigner à voir ce grand pays se casser en deux pour toujours. La communauté franco-arabe, bien qu'une politique aveugle ait longtemps empêché qu'elle entre dans les institutions, existe déjà pour moi, comme pour beaucoup de Français d'Algérie. Si je me sens plus près, par exemple, d'un paysan arabe, d'un berger kabyle, que d'un commerçant de nos villes du Nord, c'est qu'un même ciel, une nature impérieuse, la communauté des destins ont été plus forts, pour beaucoup d'entre nous, que les barrières naturelles ou les fossés artificiels entretenus par la colonisation.²⁴⁷

Cet extrait de l'article démontre assez clairement que l'écrivain considère sa terre natale comme un seul pays où il ne devrait pas y avoir de différence entre Français d'Algérie et Arabes algériens. Pour lui, il n'y a pas de frontières entre les deux groupes ethniques du pays. Camus déclare aussi dans «Terrorisme et répression» que selon lui, l'exode des Français d'Algérie n'est pas la bonne solution du problème. Cependant, il souligne que la guerre et l'assassinat ne le sont pas non plus. L'écrivain explique que les actions terroristes des deux côtés du combat seraient dues au grand désespoir qui se répand dans les deux camps. Camus développe encore son raisonnement en faisant remarquer que le nationalisme algérien aurait surtout été réveillé par cette assimilation dont les autorités françaises parlaient sans cesse, mais qui restait en fait refusée aux Algériens arabes. En outre, une autre grande erreur de la part des Français, c'était d'avoir toujours opprimé les manifestations d'opposition nationaliste algérienne. A la suite de ces oppressions, le souhait des Algériens de devenir indépendants n'aurait fait qu'augmenter. La grande revendication que lance l'écrivain à la face du

²⁴⁶ cf. Camus, 2008h:361-363.

²⁴⁷ Camus, Albert. «Terrorisme et répression». In: *Articles publiés dans L'Express*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome III. 1949-1956*. Éditions Gallimard, Paris. 2008i. 1022.

gouvernement français dans «Terrorisme et répression», c'est d'en finir avec le système incroyablement brutal et inhumain du colonialisme et d'assumer pleinement et correctement toute l'étendue de sa responsabilité envers l'ensemble de la population algérienne et non seulement envers les Français d'Algérie.²⁴⁸ On retrouvera cette revendication dans d'autres articles car les autorités n'y ont pas donné suite. Quelques lignes plus loin, il exige une fois de plus un arrêt immédiat des hostilités guerrières réciproques:

Sauver des vies et des libertés du côté arabe revient au contraire à épargner des vies du côté français, et à arrêter, par le seul moyen qui nous soit offert, la surenchère dégoûtante entre les crimes.²⁴⁹

Comme nous le verrons par la suite, cet appel à sauver les vies de la population civile des deux côtés sera le thème central du fameux «Appel pour une trêve civile en Algérie» que va prononcer Albert Camus lors d'une conférence fin janvier 1956 à Alger.²⁵⁰ L'écrivain ne se lasse jamais de s'engager pour rétablir la paix pour tous dans sa terre natale, ce qui démontre à quel point cette dernière est importante pour lui. Ce qui est vraiment admirable en la personne d'Albert Camus, c'est qu'il offre aussi des solutions constructives afin d'atteindre ce but. Ainsi, à la fin de «Terrorisme et répression», il propose d'organiser une réunion entre les chefs des côtés arabe et français pour discuter le problème de façon pacifique et égalitaire. Chaque camp peut expliquer son point de vue dans le but d'arriver à une plus grande compréhension réciproque ainsi qu'à une fin des combats ou du moins à une trêve.²⁵¹ Camus continue à écrire pour *L'Express* et on apprend ainsi les retombées de ses propositions. La réunion qu'il considère comme première étape vers une paix en Algérie a véritablement eu lieu et dans l'article suivant intitulé «L'avenir algérien», publié le 23 juillet 1955, l'écrivain mentionne qu'il y aurait eu un bref cessez-le-feu en Algérie suite à cette même réunion. Il en profite pour faire des propositions plus concrètes en ce qui concerne l'avenir de l'Algérie française. Ce faisant, il rêve d'une Algérie plus juste pour tous. Camus propose de changer les structures agricoles du pays en supprimant les grands domaines agricoles pour parvenir à une répartition plus juste des terres. De plus, il rappelle l'importance du secteur industriel et la nécessité de le renforcer afin de diminuer le nombre des chômeurs. Le dialogue sincère entre Français et Arabes lui tient beaucoup à cœur et, selon lui, devrait être renforcé dans le futur. Camus est d'avis que beaucoup de problèmes du passé sont liés au fait que les autorités françaises du pays n'écoutaient jamais les Arabes. Ces derniers avaient bien quelque chose à

²⁴⁸ cf. Camus, 2008i:1023-1025.

²⁴⁹ Camus, Albert. «Terrorisme et répression». In: *Articles publiés dans L'Express*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome III. 1949-1956*. Éditions Gallimard, Paris. 2008i. 1027.

²⁵⁰ cf. Smets, 1999:33.

²⁵¹ cf. Camus, 2008i:1027-1028.

dire, mais dès qu'ils ont compris que le gouvernement colonial n'attribuait aucune importance à leurs points de vue, ils se sont tus. Dans ce contexte, les responsables français ne devraient donc pas s'étonner de trouver de moins en moins d'Arabes algériens prêts à entamer un dialogue pendant cette situation de crise. Dans «L'avenir algérien» l'écrivain reproche au gouvernement français – comme il l'a déjà fait à plusieurs reprises – de ne pas entreprendre les réformes nécessaires ou de le faire toujours trop tard. Mais Camus ne serait pas Camus s'il n'ajoutait pas des solutions constructives à ces reproches. Ainsi, pour le futur de l'Algérie française et des autres colonies françaises encore intactes à cette époque-là, l'homme de lettres apprécie beaucoup la structure d'une Fédération Française. Au sein de cette Fédération, la ville d'Alger occuperait une position essentielle, étant donné que Camus se prononce pour l'installation d'un Parlement fédéral là-bas. Tous les territoires de la Fédération enverraient ensuite des représentants à ce Parlement fédéral d'Alger afin de s'occuper de tous les domaines politiques et de toutes les questions actuelles qui concernent toute la Fédération. A part ce Parlement fédéral pour tous, chaque territoire membre de la Fédération aurait son propre Parlement pour régler les questions ne concernant que ses seuls intérêts. Au moyen de cette structure, on pourrait – selon Camus – garantir une grande autonomie à chacun des territoires membres d'une telle Fédération tout en maintenant une institution parlementaire commune qui relie ces pays les uns aux autres et qui les englobe pour créer un cadre commun. Après avoir expliqué cette proposition de réforme, Camus met l'accent sur l'importance des Français d'Algérie quant à la réalisation de ce projet. Si ceux-ci l'accueillaient favorablement et y consentaient, il serait simple de le mettre en pratique. Dans ce domaine, l'écrivain mise surtout sur les jeunes Français d'Algérie. Il les enjoint de se montrer constructifs et de contribuer à créer un avenir pacifique pour l'Algérie française en montrant aux Français hexagonaux comment cet objectif pourrait être atteint. L'auteur souligne à nouveau qu'une solution non-violente du conflit serait encore possible.²⁵²

A la lecture de cet article, il devient évident que Camus est non seulement très constructif lui-même en ce qui concerne les propositions de réformes concrètes et vraiment applicables, mais que de plus, il prie ceux qui connaissent aussi les réalités algériennes de s'exprimer sur la guerre, d'offrir leurs points de vue et d'exposer les solutions possibles. Ce qui semble lui importer, c'est que quelqu'un qui connaît vraiment la situation sur place donne des conseils ou prenne des décisions favorables à l'avenir de l'Algérie. Comme il est d'avis que beaucoup de responsables politiques français ne la connaissent pas vraiment, il tente à l'aide de ces

²⁵² cf. Camus, 2008f:1028-1033.

articles parus dans *L'Express* de la leur décrire et de la décrire aussi aux métropolitains en général.

Comme le mentionne Marie-Laure Wieacker-Wolff, le but du FLN, au contraire, semble être assez clair, à savoir la création d'un État algérien souverain et indépendant. Au fil des mois, la crise algérienne s'aggrave de plus en plus et attire même l'attention internationale. Ainsi, elle représente le premier point à l'ordre du jour lors de l'assemblée générale de l'O.N.U., le 25 septembre 1955.²⁵³ Le début de l'année 1956 montre un développement assez négatif du conflit franco-algérien. Des attentats ont lieu dans le Nord de l'Algérie et au lieu de rechercher le dialogue avec les membres du FLN, la France réagit par une répression brutale. Les amis de Camus qui vivent sur place – Arabes et Français d'Algérie – se rendent vite compte de la portée des violences réciproques et tachent d'intensifier le contact avec le milieu nationaliste algérien pour essayer de calmer la situation et d'éviter une guerre encore plus sanglante. Parmi les buts poursuivis par ces libéraux, il faut mentionner entre autres l'abolition du statut colonial et le départ des grands colons qui refusent tout changement. Jean de Maisonseul, un ami algérois de Camus, fait partie d'un tel comité franco-algérien qui tente de gérer la situation de manière pacifique. Après un certain temps, Camus va prendre le parrainage de ce comité. Début janvier 1956, l'auteur part pour Alger afin de participer à différentes réunions du comité et pour essayer d'établir le dialogue entre les deux fronts. On fixe une réunion qui sera ouverte au public pour le soir du 22 janvier. Pendant celle-ci, Camus prononce son fameux «Appel pour une trêve civile en Algérie». Les auditeurs dans la salle écoutent attentivement les paroles de l'écrivain qui tente de calmer et de réconcilier ce qui – d'après lui – constitue une unité, les populations européennes et musulmanes de l'Algérie. Le discours de Camus rencontre un écho très bienveillant et positif dans l'auditoire. Les gens, qui sont prêts à dialoguer et qui veulent sauver leur pays de brutalités encore plus grandes, voient et comprennent que l'auteur veut s'engager pour eux, pour la paix sur sa terre natale et pour une paix entre les communautés, les cultures et les langues. Malheureusement, nombreux sont aussi ceux qui ne partagent pas l'avis d'Albert Camus. Devant la salle de réunion, le milieu ultraconservateur français – qui s'oppose diamétralement aux propos de l'auteur – organise des contre-manifestations violentes. Au lieu de chercher à calmer le conflit, les participants lancent même des menaces de mort à l'orateur. Ils perçoivent l'engagement de Camus comme

²⁵³ cf. Wieacker-Wolff, 2003:144 et 147-152.

une trahison de la France. Ces contre-manifestants suscitent un tel chaos que la discussion qui devait suivre le discours doit être interrompue, puis supprimée.²⁵⁴

Cependant, ce que Camus a dit et aurait encore eu à dire, même à ces contre-manifestants, aurait vraiment pu influencer les événements de façon positive, s'ils l'avaient écouté. Ainsi, l'homme de lettres se montre très triste de voir qu'une telle conférence se heurte à tant d'obstacles et que tant de gens tiennent à l'empêcher. Il précise que ce discours ne devrait pas être perçu comme une prise de position politique. Bien au contraire, il tenterait seulement de contribuer à mettre fin aux combats et de protéger la population civile algérienne, aussi bien française qu'arabe. Camus croit pouvoir unir les deux côtés adversaires parce qu'il est persuadé qu'au fond de leur cœur, ces deux côtés aiment leur pays et tenteront donc d'éviter une destruction encore plus grande et des brutalités encore plus longues et féroces qui porteraient le pays tout entier à la ruine. Dans ce contexte, Camus fait aussi remarquer que selon lui, la Guerre d'Algérie équivaut à un fratricide. Pourtant, si les gens étaient prêts à coopérer, il ne serait pas encore trop tard.²⁵⁵ Pendant cette conférence en janvier 1956 à Alger, l'écrivain fait alors «(...) un dernier appel à la raison (...)»²⁵⁶ Il ne peut pas tolérer l'ambiance de menace et de violence qui est en train de diviser son pays natal. De ce fait, il critique ouvertement le climat de méfiance qui règne entre Français d'Algérie et Arabes algériens et tente d'arracher le bandeau des yeux de ces deux groupes ethniques:

Enfermé dans sa rancune et sa haine, personne alors ne peut écouter l'autre. Toute proposition, dans quelque sens qu'elle soit faite, est accueillie avec méfiance, aussitôt déformée et rendue inutilisable.²⁵⁷

Si ce climat continue – c'est la crainte de Camus – la fin de l'Algérie française est inévitable et d'après l'auteur, ce scénario représenterait une grande catastrophe pour le pays.²⁵⁸

Le climat de méfiance dont parle Albert Camus dans ce passage de l'«Appel pour une trêve civile en Algérie» est également évoqué dans *Le Premier Homme*, lorsque l'écrivain décrit une visite chez sa mère à Alger. Pendant que mère et fils s'entretiennent, une explosion secoue le quartier. Un attentat a eu lieu. Pour voir ce qui s'est passé, le personnage principal,

²⁵⁴ cf. Wieacker-Wolff, 2003:152-154.

²⁵⁵ cf. Camus, 2008b:372-375.

²⁵⁶ Camus, Albert. «Appel pour une trêve civile en Algérie». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008b. 375.

²⁵⁷ Camus, Albert. «Appel pour une trêve civile en Algérie». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008b. 376.

²⁵⁸ cf. Camus, 2008b:377-378.

Jacques Cormery, quitte la maison. Dans la rue, il voit comment un Français accuse et insulte un Arabe, lequel déclare qu'il n'a rien à voir avec cet acte criminel:

Au coin de la rue Prévost-Paradol, un groupe d'hommes vociférait. 'Cette sale race', disait un petit ouvrier en tricot de corps dans la direction d'un Arabe collé dans une porte cochère près du café. Et il se dirigea vers lui. 'Je n'ai rien fait, dit l'Arabe. – 'Vous êtes tous de mèche, bande d'enculés', et il se jeta vers lui.²⁵⁹

Cet extrait littéraire souligne la grande agressivité qui régnait entre Français d'Algérie et Arabes algériens déjà auparavant, mais surtout pendant la période de guerre. Le Français de ce passage incarne le point de vue colonial très répandu à l'époque. L'arabe de l'extrait est présumé coupable parce qu'il est arabe. Même s'il tente de s'expliquer et de prouver qu'il n'a rien fait, les préjugés du côté rival sont les plus forts. Il faut cependant ajouter dans ce contexte, que les Arabes algériens ont certainement aussi des préjugés par rapport aux Français et une image très critique de ceux-ci. Cette grande animosité semble être tout à fait réciproque. Ainsi, il est très probable que la même scène s'est déroulée ailleurs, mais avec des rôles échangés, donc avec un Arabe accusateur et un Français agressé.

Quand Albert Camus rédige son «Appel pour une trêve civile en Algérie», il a peut-être de telles scènes en tête. C'est probablement afin de motiver ses auditeurs, arabes et français, à coopérer les uns avec les autres pour rétablir la paix, que l'écrivain prononce la déclaration d'amour suivante à sa terre natale. Il prône ainsi la concorde entre les hommes et fait appel au sentiment d'union entre eux, en dépit de leurs origines différentes:

En ce qui me concerne, j'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, j'y ai puisé tout ce que je suis, et je n'ai jamais séparé dans mon amitié aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient. Bien que j'aie connu et partagé les misères qui ne lui manquent pas, elle est restée pour moi la terre du bonheur, de l'énergie et de la création. Et je ne puis me résigner à la voir devenir pour longtemps la terre du malheur et de la haine.²⁶⁰

L'analyse de l'«Appel pour une trêve civile en Algérie» montre un nouvel engagement de Camus pour une fin rapide des hostilités. Tous les autres articles de presse soulignent également que l'écrivain ne renonce jamais à son souhait de rétablir la paix en Algérie. C'est surtout la sécurité de la population civile qui lui tient à cœur. Il veut faire réfléchir les deux côtés adversaires et leur montrer qu'au fond, ils veulent tous les deux vivre en paix et dans

²⁵⁹ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. 74.

²⁶⁰ Camus, Albert. «Appel pour une trêve civile en Algérie». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008b. 379.

leur pays bien-aimé qu'aucun d'eux ne souhaite détruire. Dans «Appel pour une trêve civile en Algérie» l'écrivain critique ouvertement, comme dans beaucoup d'autres articles, les violences et les erreurs du gouvernement français. Il exige à nouveau que tous les habitants de l'Algérie soient égaux en droits dans tous les domaines de la vie. Cependant, il ne peut toujours pas, ou ne veut pas imaginer une Algérie complètement indépendante. Ce scénario représenterait une grande catastrophe pour lui. Il répétera cela dans «Algérie 58», comme nous le verrons par la suite. Cette peur est probablement liée aux origines personnelles de Camus et au fait que sa mère et beaucoup de ses amis français vivaient encore dans le pays, alors qu'il rédigeait ces articles et ce discours. C'était peut-être la crainte de les voir chassés de leur ou de son pays natal qui pesait sur lui. Pourtant, comme on le sait aujourd'hui, Camus n'a pas vécu assez longtemps pour connaître l'indépendance algérienne.

Comme le soulignent Marie-Laure Wieacker-Wolff, Jean Grenier et Paul F. Smets, cette conférence de Camus ne recueille pas tous les suffrages au sein de la population algérienne, tant française qu'arabe. Ainsi, le lendemain, les voix de presse sont très critiques. Presque tous condamnent l'action de Camus et il n'y a qu'Edmond Brua du *Journal d'Alger* pour le défendre et le soutenir. Brua loue par exemple le courage de l'auteur de plaider pour la paix dans le pays ainsi que pour la protection des innocents. Le mot de courage est ce qui correspond sans doute le mieux à une telle entreprise. Quelque temps après ce voyage en Algérie, Camus recevra une lettre qui témoigne du danger auquel il s'est exposé. L'expéditrice de cette lettre, une vieille amie de Camus, lui déclare que beaucoup de manifestants auraient voulu le lyncher. Si on ajoute foi à ce document, plusieurs attaques auraient été prévues contre l'écrivain. Pourtant, rien de semblable ne se passe. Avant de regagner la métropole, Camus se rend encore à différentes entrevues avec des personnalités importantes. On peut mentionner par exemple le gouverneur général de l'Algérie. À l'époque, ce poste est occupé par Jacques Soustelle. Ensemble, ils discutent du conflit, mais cette conversation n'aboutit ni vraiment à un changement du statut quo ni à un grand succès diplomatique. Déçu, Camus repart pour Paris. L'un des effets directs de cette réunion publique des libéraux autour de Camus semble être l'affaire Maisonseul. Ce dernier, urbaniste et architecte, est un ami de l'auteur. Vers la fin du mois de mai 1957, il est arrêté par les forces de l'ordre pour des raisons plus que douteuses. Il est possible qu'à travers cette arrestation, le gouvernement français d'Algérie veuille montrer aux libéraux franco-algériens que leurs opinions sur la crise algérienne ne sont pas appréciées par les autorités françaises. Coûte que coûte, le gouvernement veut réduire l'influence éventuelle des libéraux sur d'autres parties de la population européenne en Algérie. Les autorités entendaient ainsi souligner qu'il

n'y a de place ni pour un côté pacifique ni pour une solution non-violente du conflit. Camus prend ouvertement position pour défendre son ami Maisonneuse et celui-ci sera en effet relaxé un mois et demi après son arrestation. Même si l'architecte peut regagner sa liberté, cet incident et la façon dont les autorités se sont conduites ne laissent pas indifférent Camus. Le fait d'être attaqué ou ignoré par les deux fronts le blesse profondément. Il a l'impression de ne plus être écouté sincèrement et de ne plus pouvoir changer quoi que ce soit dans le cours brutal des événements. Ainsi, il décide de ne plus se prononcer publiquement sur la question algérienne, de peur d'aggraver encore les hostilités en prenant de nouveau la parole. Tous ces écrits sur l'Algérie seront publiés dans *Actuelles III: Chroniques Algériennes* en 1958. Au cours de la même année – avant la publication du livre – Camus rédige encore un autre texte sur ce sujet, intitulé «Algérie 58». Ce texte, que nous verrons plus tard, sert d'une sorte de conclusion aux *Actuelles III*.²⁶¹

4.5. De nouveaux parallèles biographiques littéraires? Couronnement officiel de la carrière de l'écrivain

4.5.1. Un Camus résigné? – *La Chute* et une comparaison entre les personnages principaux de trois œuvres de Camus

A part son engagement politique et social pour son pays natal, Camus poursuit sa production littéraire. En 1956, la même année où il tient la conférence à Alger mentionnée auparavant, il publie *La Chute*. L'action de ce court roman se déroule à Amsterdam, aux Pays-Bas. Selon la description de Camus, la ville d'Amsterdam est une ville de brouillard, d'eau et de froid. L'auteur la décrit avec un accent de gravité et d'amertume:

Voilà, n'est-ce pas, le plus beau des paysages négatifs! Voyez, à notre gauche, ce tas de cendres qu'on appelle ici une dune, la digue grise à notre droite, la grève livide à nos pieds et, devant nous, la mer couleur de lessive faible, le vaste ciel où se reflètent les eaux blêmes. Un enfer mou, vraiment! (...), l'espace est incolore, la vie morte.²⁶²

Cette description négative est probablement liée au sujet du récit, dans lequel le personnage principal, Jean-Baptiste Clamence, fait la confession de toute sa vie en montrant du remords.²⁶³ Ainsi, le protagoniste appelle son métier celui du 'juge-pénitent'. Après avoir quitté la ville de Paris, Clamence vit à Amsterdam. Au début de sa conversation imaginaire

²⁶¹ cf. Wieacker-Wolff, 2003:153-156 et Grenier, 1987:367-369 et Smets, 1999:34, 36-37, 94.

²⁶² Camus, Albert. *La Chute*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2013. 77-78.

²⁶³ cf. Petersen, 1961:83-85.

avec un compatriote français, il opère un court flash-back sur sa vie à Paris. Si le lecteur ne soupçonnait pas déjà que cet homme a eu un passé plutôt tragique, il pourrait croire qu'il s'agit d'un saint descendu sur la terre sous les traits de Jean-Baptiste Clamence. Ce dernier ne décrit son ancienne vie que de façon positive. À Paris, il avait réussi, il était poli, honnête, charitable, serviable et ainsi de suite.²⁶⁴ Cependant, au fur et à mesure des explications du personnage principal, l'on se rend compte que les traits de caractère positifs qu'il vient de mentionner ne constituent que la façade d'un homme honnête, laquelle commence progressivement à s'effriter. Ainsi, quelque temps après, Clamence arrête de chanter ses propres louanges pour entamer sa confession intime, en reconnaissant la nature fondamentalement égoïste de son personnage:

Je vivais donc sans autre continuité que celle, au jour le jour, du moi-moi-moi. Au jour le jour les femmes, au jour le jour la vertu ou le vice, au jour le jour, comme les chiens, mais tous les jours, moi-même, solide au poste. J'avançais ainsi à la surface de la vie, dans les mots en quelque sorte, jamais dans la réalité. Tous ces livres à peine lus, ces amis à peine aimés, ces villes à peine visitées, ces femmes à peine prises! Je faisais des gestes par ennui, ou par distraction. Les êtres suivaient, ils voulaient s'accrocher, mais il n'y avait rien, et c'était le malheur. Pour eux. Car, pour moi, j'oubliais. Je ne me suis jamais souvenu que de moi-même.²⁶⁵

Ainsi, dans le domaine amoureux, le protagoniste recherche l'amour rapide sans obligations ou devoirs et – en tout cas – sans conséquences. De plus, il dit avoir régné sur les êtres autour de lui. Quand Clamence pense à cette époque, c'est la honte qui envahit tout son corps. L'événement qui lui inspire le plus ce sentiment, c'est probablement l'incident qui a provoqué sa chute personnelle: il n'a pas tenté de sauver une jeune femme qui s'est jetée dans la Seine depuis le Pont Royal à Paris. Même s'il a entendu ses cris et senti sa panique, même s'il s'est dit qu'il faudrait bien faire quelque chose pour l'aider, il est resté passif. Il n'a rien fait. Plusieurs années plus tard, cette culpabilité pèse encore sur le juge-pénitent.²⁶⁶ Abattu et frustré, Clamence remarque qu'il n'a pas d'amis et qu'à Paris, il jouait seulement un rôle afin de plaire à tout le monde. L'histoire de la jeune fille qu'il n'a pas sauvée a tellement pesé sur le protagoniste qu'il s'est lancé dans des excès d'alcool à Paris, excès qui n'ont pas vraiment contribué à consolider sa bonne réussite professionnelle. Ainsi, il a perdu toujours plus de clients.²⁶⁷ A Amsterdam, l'existence de Clamence n'est certainement pas plus heureuse. Le bar *Mexico City*, où il passe presque toutes ses soirées, semble être l'un des principaux lieux

²⁶⁴ cf. Camus, 2013:14, 24-32.

²⁶⁵ Camus, Albert. *La Chute*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2013. 55.

²⁶⁶ cf. Camus, 2013:63-64, 73-76.

²⁶⁷ cf. Camus, 2013:79, 92-93, 111-113.

de rencontre des quartiers mal famés de la ville. Là-bas, le protagoniste du récit passe son temps à prononcer des jugements sur lui-même et sur les autres. A la fin de l'ouvrage, il est atteint de mégalomanie et se considère comme une sorte de Dieu qui fait les lois (morales et sociales) auxquelles doivent obéir les humains.²⁶⁸ Cependant, en faisant cette confession intime, Jean-Baptiste Clamence – ou pour être plus précis Albert Camus en tant qu'auteur de l'œuvre – met la société humaine face à elle-même et lui montre toute l'étendue de ses défauts.²⁶⁹

Avec un contenu aussi grave et triste, il n'est pas surprenant que l'écrivain ait choisi un décor plutôt sombre et pessimiste pour son récit. Le brouillard et le froid constituent une toile de fond plus adaptée que la chaleur et le soleil du Midi pour raconter la chute personnelle, sociale et morale d'un ou de l'être humain en général. D'où la description négative d'Amsterdam.²⁷⁰

Comme le font remarquer Roger Grenier et Paul F. Smets, Camus prévoit tout d'abord d'écrire *La Chute* pour compléter un recueil de six nouvelles qui sont déjà terminées à ce moment-là. L'ensemble de ces nouvelles sera intitulé *L'Exil et le royaume*. Cependant, le nombre de nouvelles intégrées dans ce volume ne dépassera pas six: au fur et à mesure de son travail d'écriture, l'auteur s'aperçoit que *La Chute* est devenu un récit indépendant qui sera publié en mai 1956, avant *L'Exil et le royaume* (lancé sur le marché en mars 1957).²⁷¹

Un autre élément très intéressant que mentionne Roger Grenier se réfère à l'évolution des personnages principaux dans les œuvres d'Albert Camus. Ainsi, les conditions de vie, les expériences et les attitudes de ces personnages changent fondamentalement au fil du temps. Grenier fait remarquer qu'au début de la création littéraire de Camus, l'on trouverait des personnages plutôt insoucians, orientés vers les plaisirs élémentaires de la vie: dans ce contexte, Grenier mentionne entre autres *L'Étranger*. Cependant, au fil du temps, les personnages principaux deviennent plus désillusionnés, quelques-uns d'entre eux sont déçus par la vie et souvent abattus. Grenier donne des exemples de cette deuxième grande partie de la production littéraire d'Albert Camus en mentionnant entre autres la nouvelle *Les muets* de *L'Exil et le royaume* ou naturellement *La Chute*. Selon lui, le lecteur peut y deviner en transparence le développement personnel de Camus, qui l'aurait amené à créer ces

²⁶⁸ cf. Camus, 2013:135, 124, 148-149.

²⁶⁹ cf. Camus, 2013:146 et Site web «Études littéraires.com»: <http://www.etudes-litteraires.com/la-chute.php> [site consulté le 6.11.2014, 17:15] et Smets, 1999:78.

²⁷⁰ cf. Petersen, 1961:84-85 et Grenier, 1987:298.

²⁷¹ cf. Grenier, 1987:297 et Smets, 1999:77 et 35.

personnages opposés. Ainsi, le Meursault de la première partie de *L'Étranger* pourrait être comparé au jeune adolescent, puis adulte algérois Albert Camus, tandis que Clamence déçu par la vie dans *La Chute* pourrait se référer au Camus plus mûr, ayant déjà vécu de graves périodes de crise et de difficultés au fil de sa vie. Même si la situation de Camus n'était pas aussi tragique que celle de Clamence, il est sans aucun doute possible d'y voir des parallèles.²⁷²

Sur la base des remarques de Grenier, nous tenterons à présent d'entreprendre notre propre analyse littéraire sur ce sujet afin de voir de quelle façon changent les personnages principaux dans les œuvres de Camus. Pour ce faire, nous allons nous concentrer sur les trois ouvrages suivants, également mentionnés par Grenier dans ce contexte:²⁷³ *L'Étranger*, *La Chute* et *Les muets de L'Exil et le royaume*. L'objectif est de constater comment les personnages principaux desdits écrits se distinguent les uns des autres quant à leur façon de percevoir la vie et le monde en général, ainsi que l'attitude qu'ils ont face à ces deux constantes de l'existence humaine. Si l'on observe les personnages principaux de ces trois œuvres de Camus, l'on remarque une évolution voire un véritable changement quant aux caractères de ceux-ci. Ainsi, l'on trouve un jeune homme du nom de Meursault plutôt orienté sur les besoins et les plaisirs simples de la vie quotidienne dans la première partie de *L'Étranger*. Surtout au début du récit, Meursault consacre beaucoup de temps à profiter des joies élémentaires de la vie. Son quotidien est clairement divisé en temps de travail et temps libre. Une fois ce travail terminé, il part pour la plage, profite du soleil, de la mer et de l'amour. L'extrait suivant décrit une journée que le personnage principal du roman passe à la mer avec sa compagne Marie:

J'avais tout le ciel dans les yeux et il était bleu et doré. Sous ma nuque, je sentais le ventre de Marie battre doucement. Nous sommes restés longtemps sur la bouée, à moitié endormis. Quand le soleil est devenu trop fort, elle [= Marie] a plongé et je l'ai suivie. Je l'ai rattrapée, j'ai passé ma main autour de sa taille et nous avons nagé ensemble. Elle riait toujours. Sur le quai, pendant que nous nous séchions, elle m'a dit: 'Je suis plus brune que vous.'²⁷⁴

Dans ce passage, l'on rencontre un Meursault qui ne se soucie pas des problèmes du monde, qui ne poursuit pas des activités intellectuelles, mais qui profite de l'insouciance adolescente ou de celle d'un jeune adulte n'ayant pas d'obligations personnelles et qui est plus ou moins libre de passer son temps comme il le souhaite. Dans cette vie, l'expérience de l'amour

²⁷² cf. Grenier, 1987:303-305.

²⁷³ cf. Grenier, 1987:303-305.

²⁷⁴ Camus, Albert. *L'Étranger*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2010. 32-33.

physique semble jouer un rôle relativement important. Meursault adore Marie et la désire ardemment, ce qui est manifeste dans l'extrait suivant, qui relate à nouveau une journée à la mer:

Marie m'a rejoint alors et s'est collée à moi dans l'eau. Elle a mis sa bouche contre la mienne. Sa langue rafraîchissait mes lèvres et nous nous sommes roulés dans les vagues pendant un moment. Quand nous nous sommes rhabillés sur la plage, Marie me regardait avec des yeux brillants. Je l'ai embrassée. À partir de ce moment, nous n'avons plus parlé. Je l'ai tenue contre moi et nous avons été pressés de trouver un autobus, de rentrer, d'aller chez moi et de nous jeter sur mon lit. J'avais laissé ma fenêtre ouverte et c'était bon de sentir la nuit d'été couler sur nos corps bruns.²⁷⁵

Dans ce passage, l'écrivain décrit les sensations corporelles dont Meursault peut jouir avec Marie et il fait allusion à l'été et au soleil lorsqu'il mentionne les corps bruns des protagonistes de cette scène. L'importance qu'attribue alors le jeune Camus, étudiant à Alger, au climat méditerranéen se reflète dans ces extraits de *L'Étranger*. Dans la seconde partie de l'œuvre, Meursault prisonnier – pour le reste indifférent et abattu – remarque quand même que ce sont justement ces plaisirs naturels gratuits qui lui manquent le plus au début de son arrestation: la liberté de passer son temps sur une plage, de savourer la mer et le soleil et de sentir l'eau rafraîchissante sur la peau qui fait disparaître les problèmes du quotidien.²⁷⁶ Le passage suivant décrit le chemin que doit parcourir Meursault prisonnier, après une journée de procès au tribunal d'Alger, afin de regagner la prison. Bien qu'il se trouve dans la voiture, il aperçoit très bien tous les spectacles naturels qu'un soir d'été en ville peut offrir. En les contemplant, il se rend encore une fois compte que c'est exactement cela qui lui manque le plus: la vie quotidienne et les plaisirs gratuits offerts par un pays méditerranéen:

Dans l'obscurité de ma prison roulante, j'ai retrouvé un à un, comme du fond de ma fatigue, tous les bruits familiers d'une ville que j'aimais et d'une certaine heure où il m'arrivait de me sentir content. Le cri des vendeurs de journaux dans l'air déjà détendu, les derniers oiseaux dans le square, l'appel des marchands de sandwiches, la plainte des tramways dans les hauts tournants de la ville et cette rumeur du ciel avant que la nuit bascule sur le port, tout cela recomposait pour moi un itinéraire d'aveugle, que je connaissais bien avant d'entrer en prison. Oui, c'était l'heure où, il y avait bien longtemps, je me sentais content.²⁷⁷

A part le parallèle que l'on observe entre Meursault et Albert Camus, qui aiment tous les deux la sphère méditerranéenne et qui s'y sentent très fortement attachés, il y a un autre aspect intéressant dans cet extrait littéraire. La description d'Alger pourrait se référer à beaucoup de

²⁷⁵ Camus, Albert. *L'Étranger*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2010. 56.

²⁷⁶ cf. Camus, 2010:117-118.

²⁷⁷ Camus, Albert. *L'Étranger*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2010. 146-147.

villes situées sur la côte méditerranéenne française. On peut facilement y retrouver les éléments que mentionne Camus, à savoir les vendeurs de journaux et de sandwiches, les tramways qui montent les collines de la ville ou le soleil du soir sur le port. Cela montre à quel point l'Alger coloniale est francisée.

Dans les œuvres suivantes de Camus, on rencontrera souvent des personnages plus pessimistes, dont la vie semble ratée ou même figée. Bien que le personnage de Meursault soit beaucoup plus passif, indifférent et frustré dans la deuxième partie de *L'Étranger*, il peut encore percevoir les éléments positifs de la vie – comme les phénomènes naturels – et s'en réjouir. Au cours de ses réflexions, Meursault parvient à la conclusion positive que ce qui nous reste toujours, c'est la mémoire. La mémoire qui nous donne de la joie, de la motivation et de l'endurance, qui nous fait revivre des moments heureux et à l'aide de laquelle, nous pouvons traverser des périodes difficiles.²⁷⁸ Cependant, le récit de *La Chute* avec l'histoire de vie de son protagoniste, Jean-Baptiste Clamence, constitue certainement un exemple extrême. Contrairement à Meursault, il ne peut plus voir les côtés positifs de la vie, il n'a plus la force de se dire que chaque changement apporte aussi quelque chose de bon. Son existence semble vraiment être triste et désespérée. Paralysé par sa frustration et ses remords, il commence à juger tout et tous de façon impitoyable et à voir la culpabilité de l'homme partout. Pour lui, ce monde est rempli de fautes humaines:

Oui, c'est le délire général, et la persécution. Nous aussi, naturellement, nous sommes forcés de nous y mettre. Vous avez pu vous apercevoir que je n'épargne rien, et, de votre côté, je sais que vous n'en pensez pas moins. Dès lors, puisque nous sommes tous juges, nous sommes tous coupables les uns devant les autres, tous chrétiens à notre vilaine manière, un à un crucifiés, et toujours sans savoir.²⁷⁹

De façon générale, l'on peut observer que les personnages principaux des récits de Camus connaissent un développement personnel. Ce dernier est bien illustré par la différence entre le Meursault insouciant de la première partie de *L'Étranger* et le Clamence abattu de *La Chute*, comme nous avons tenté de le démontrer ici, à partir des citations correspondantes. Ce qui est le plus frappant, c'est qu'au début des récits, les personnages ont pour la plupart une situation stable et vivent dans un équilibre plus ou moins agréable. Puis, à un certain point du récit, il y a un événement crucial qui vient troubler cette situation initiale. Camus propose ensuite différentes manières dont les personnages principaux acceptent ces changements. Il y a d'un côté l'exemple de Meursault dans *L'Étranger* qui devient plus ou moins indifférent à tout. Pourtant, sa mémoire lui sert encore de repère, l'aide à assimiler sa nouvelle situation et à

²⁷⁸ cf. Camus, 2010:121.

²⁷⁹ Camus, Albert. *La Chute*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2013. 122-123.

pouvoir vivre quelques instants de bonheur en rétrospective. Il peut encore savourer ce qui était une fois sa vie. En revanche, dans le cas de Clamence de *La Chute*, cette même mémoire devient un fardeau moral et pèse sur lui. Il est alors complètement désespéré et ne peut plus profiter ni de sa vie à Amsterdam ni de son passé à Paris. Si l'on compare alors le Meursault de la première partie de *L'Étranger* et le Clamence de *La Chute*, l'on trouve deux types de caractères complètement différents. Le premier est plein de vie, insouciant et indépendant, le deuxième plus réservé, frustré, triste et marqué par la vie. Le cas de *La Chute* est certainement extrême, mais l'on peut peut-être trouver des parallèles biographiques avec Albert Camus. Même s'il vient d'un milieu très modeste, il a passé une enfance et une adolescence heureuses à Alger, où il a apprécié – comme nous l'avons déjà vu – exactement les mêmes plaisirs que Meursault. Cependant, sa vie est très mouvementée. Il traverse ainsi les hauts et les bas de l'existence humaine. A l'âge mûr, Camus a en revanche déjà dû faire face à de nombreuses difficultés personnelles et professionnelles. On peut citer, entre autres, son mariage raté avec Simone Hié et tous les problèmes qui y ont été liés, son arrivée difficile à Paris où il ne se sentait pas du tout à l'aise ou encore les troubles psychiques de sa deuxième épouse Francine. De plus, il a des tâches à accomplir et des obligations à respecter dans la vie quotidienne. Il n'est plus complètement indépendant et doit s'adapter aux exigences du monde. Ainsi, le personnage d'Yvars de la nouvelle *Les Muets* de *L'Exil et le royaume* pourrait bien représenter le cas de Camus. Ce personnage pense avec nostalgie aux plaisirs si simples de l'Alger de sa jeunesse dont il ne peut plus vraiment jouir à son âge plus mûr, à une époque où la vie devient toujours plus chère et où il doit gagner de l'argent afin de pouvoir tout payer et de nourrir sa famille:

(...) depuis longtemps il [=Yvars] ne regardait plus la mer, pendant le trajet qui le menait à l'autre bout de la ville où se trouvait la tonnellerie [= où il travaille]? Quand il avait vingt ans, il ne pouvait se lasser de la contempler; elle lui promettait une fin de semaine heureuse, à la plage. Malgré ou à cause de sa boiterie, il avait toujours aimé la nage. Puis les années avaient passé, il y avait eu Fernande, la naissance du garçon, et, pour vivre, les heures supplémentaires, à la tonnellerie le samedi, le dimanche chez des particuliers où il bricolait. Il avait perdu peu à peu l'habitude de ces journées violentes qui le rassasiaient. L'eau profonde et claire, le fort soleil, les filles, la vie du corps, il n'y avait pas d'autre bonheur dans son pays. Et ce bonheur passait avec la jeunesse.²⁸⁰

Dans ce passage, l'on aperçoit de nouveaux parallèles entre la vie de l'écrivain et ses ouvrages. Après la naissance de ses deux enfants, Camus doit aussi gagner de l'argent pour faire vivre sa famille et payer le loyer. Il ne peut plus se livrer simplement aux joies de

²⁸⁰ Camus, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1977. 64.

l'adolescence à Alger, semblables à celles d'Yvars dans *Les Muets*. C'est probablement cette perte d'insouciance et le poids des responsabilités qui font qu'à l'époque des expériences personnelles de l'auteur, les personnages de sa production littéraire traversent aussi cette phase. Ils découvrent alors que la vie peut être dure, qu'elle exige un effort, qu'il faut avoir un revenu fixe pour pouvoir prendre les responsabilités financières qui sont liées à la vie de famille. Ici, et c'est ce que notre courte analyse a pu souligner, on suit alors très bien l'évolution entre le Camus jeune adulte qui influence plutôt l'image de Meursault dans la première partie de *L'Étranger* et l'écrivain plus mûr qui crée les personnages de *L'Exil et le royaume*. Peut-être que les circonstances politiques en Algérie ont elles aussi contribué à cette attitude plus résignée de l'auteur et à la création de personnages littéraires plus abattus.²⁸¹ L'analyse précédente nous a servi à démontrer que les expériences personnelles d'Albert Camus ont souvent eu un impact relativement important sur les personnages principaux de ses œuvres. Il s'inspirait alors de sa propre vie pour créer sa littérature. Afin de pouvoir établir ces parallèles, il est alors nécessaire de connaître la biographie de l'écrivain.

Pour retracer la chronologie des événements, il faut retourner en 1956. Pendant l'été de cette même année, Camus fait – ce qui est comme une tradition – venir sa mère chez lui en Provence. Il aime bien passer du temps avec elle et il semble qu'elle est pour lui une sorte de roc, à côté duquel il trouve toujours du réconfort et de l'amour. En tant que lecteur, on a l'impression que sa mère est quelqu'un de très important, d'essentiel pour lui. Camus le déclare lui-même lorsqu'en été 1956 il écrit dans ses *Carnets* les lignes suivantes par rapport à la visite de sa mère:

La lune légère et pleine au-dessus des peupliers. Le Luberon presque blanc et nu au loin. Un léger vent sur les roseaux. Maman et moi regardons cette nuit merveilleuse avec le même cœur serré. Mais elle va partir et je crains toujours de ne plus la revoir.²⁸²

Cette citation montre assez bien à quel point Albert Camus se sent attaché à sa mère. Quand elle le quitte pour regagner l'Algérie après une telle visite estivale, il craint qu'elle décède avant lui et qu'il ne puisse plus la revoir. Comme on le sait aujourd'hui, un tel scénario sera épargné à Camus.

²⁸¹ cf. Smets, 1999:33 et 80.

²⁸² Camus, Albert. *Carnets*. «Cahier VIII. Août 1954-juillet 1958». In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008d. 1247.

4.5.2. Le Prix Nobel – Le couronnement officiel de la production littéraire de Camus et ses réflexions sur le sujet

A part la publication de *L'Exil et le royaume*, l'année 1957 a encore quelque chose de beaucoup plus important à offrir à Camus. On est le 16 octobre 1957 et l'écrivain est en train de déjeuner dans un restaurant parisien avec une amie, la journaliste Patricia Blake. L'anecdote veut qu'un jeune serveur ait informé Camus du fait que l'on aurait annoncé à la radio qu'il avait gagné le Prix Nobel. Au début, l'auteur ne peut presque pas croire ce qu'il vient d'entendre. Un mélange de joie et de consternation l'envahit. L'écrivain se réfère lui-même à cette émotion dans son «Discours de Suède»:

Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier, habitué à vivre dans la solitude du travail ou dans les retraites de l'amitié, n'aurait-il pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ?²⁸³

Dans la presse, les réactions face à ce succès de Camus ne se font pas attendre. Nombreuses sont les voix critiques qui soulignent que le Prix Nobel de littérature est normalement décerné à des écrivains dont l'œuvre est déjà plus ou moins terminée. Il s'agit sans doute d'un reproche par rapport à l'âge du lauréat, étant donné qu'à l'époque Camus est le lauréat le plus jeune après Kipling dans l'histoire du Prix. Au début, ces propos ébranlent un peu l'auteur et lui infligent des doutes profonds en sa propre personne. Il a crainte de ne plus être en mesure de rédiger des textes d'intérêt international après une telle distinction honorifique. Mais finalement, il se décide à l'accepter. Cet acte solennel de la remise du Prix par le roi suédois Gustave VI a lieu le 10 décembre 1957 à Stockholm.²⁸⁴ En cette occasion, Camus prépare son fameux «Discours de Suède», qu'il prononce pendant les festivités. Il n'est pas exact que l'écrivain ne s'exprime pas du tout dans ce discours sur le sort algérien car il dit entre autres:

De quel cœur aussi pouvait-il [= Camus parle de lui-même en tant qu'écrivain] recevoir cet honneur à l'heure où, en Europe, d'autres écrivains, parmi les plus grands, sont réduits au silence, et dans le temps même où sa terre natale connaît un malheur incessant ?²⁸⁵

Cet extrait montre clairement que même si Camus vit déjà depuis longtemps en France, il se sent appartenir à l'Algérie. Il l'appelle «sa terre natale». Cette formule témoigne de la compassion qu'il ressent envers ce pays et ses habitants, c'est son pays. Bien que vivant en

²⁸³ Camus, Albert. «Discours de Suède». Disponible sur: http://www.ac-nice.fr/lettres/valbonne/file/Camus_Discours_de_Suede_1957.pdf p.1 [site consulté le 21 juin, 10 :25]

²⁸⁴ cf. Feldhoff, 1991:99-100, Grenier, 1987:344-345 et Smets, 1999:36 et 92-93.

²⁸⁵ Camus, Albert. «Discours de Suède». Disponible sur: http://www.ac-nice.fr/lettres/valbonne/file/Camus_Discours_de_Suede_1957.pdf p.1 [site consulté le 21 juin, 11:00].

métropole, il n'a jamais cessé de se considérer comme un fils d'Algérie, Un peu plus loin, il parle même de «[s]on pays»²⁸⁶, lorsqu'il se réfère à l'Algérie. Les événements violents qui se déroulent dans ce pays occupent son esprit et l'atterrissent visiblement, même s'il a décidé de ne plus s'exprimer là-dessus dans les journaux.²⁸⁷ Pendant son discours, l'écrivain souligne aussi qu'un artiste a besoin des autres, il a besoin d'un public dont il doit s'occuper. En s'isolant, la vraie œuvre d'art – quelle soit littéraire, plastique ou autre – ne peut pas se réaliser. L'artiste a besoin de l'échange avec le monde extérieur. Il dépend de ce va-et-vient, du contact avec les hommes. La citation suivante indique qu'Albert Camus se sent plus proche des petits gens que des dirigeants mondiaux. Le sort de ceux à qui l'on ne donne pratiquement jamais la parole lui importe beaucoup:

Par définition, il [= l'artiste, l'écrivain] ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire: il est au service de ceux qui la subissent. Ou, sinon, le voici seul et privé de son art. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas.²⁸⁸

Ainsi, d'après Camus, c'est le devoir de l'artiste de faire parler ces gens et de leur donner une voix pour s'exprimer et pour articuler leurs revendications à travers son œuvre d'art. Une telle attitude souligne à quel point l'égalité des droits entre les hommes est essentielle pour Camus. Son monde idéal est un monde où il n'y a pas de différence entre grands et petits, entre riches et pauvres et où tous et toutes peuvent vivre en toute tranquillité.²⁸⁹

Albert Camus rappelle aussi qu'il est très difficile pour un seul homme d'accomplir une telle tâche, mais que les deux devoirs essentiels de l'écrivain sont d'être au service de la vérité ainsi que de la liberté.²⁹⁰ Dans son discours l'écrivain met également en relief l'une des tâches que sa génération doit accomplir:

Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle [=la génération de Camus] sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance.²⁹¹

²⁸⁶ Ibidem, p. 2. Ligne 117.

²⁸⁷ cf. Smets, 1999:80.

²⁸⁸ Camus, Albert. «Discours de Suède». Disponible sur: http://www.ac-nice.fr/lettres/valbonne/file/Camus_Discours_de_Suede_1957.pdf p.1 [site consulté le 21 juin 2014, 11:00].

²⁸⁹ cf. Smets, 1999:94.

²⁹⁰ cf. Camus, Albert. «Discours de Suède». Disponible sur: http://www.ac-nice.fr/lettres/valbonne/file/Camus_Discours_de_Suede_1957.pdf [site consulté le 21 juin 2014, 11:00]. p. 1.

²⁹¹ Ibidem. p.2.

Cependant, l'auteur mentionne très clairement qu'il ne veut pas être un prêcheur de morale en disant ces phrases. Il sait que le but qui est exprimé dans la citation précédente est très difficile à atteindre et que lui-même, il n'est pas non plus sans faille. Il a lui aussi besoin de plaisirs simples tels qu'il les a vécus pendant son enfance et son adolescence. Pourtant, le fait d'en prendre conscience lui est une grande aide pour comprendre les gens auxquels il veut prêter une voix à travers sa littérature.²⁹²

Pour l'auteur de ce mémoire, cela indique que Camus ne ferme pas les yeux devant la réalité. En brossant son tableau de l'artiste, Camus décrit l'idéal, mais en même temps il reste honnête en avouant ses propres fautes voire – pour regarder ce phénomène d'un point de vue plus général – sa propre faillibilité. Cela fait preuve d'une certaine objectivité, un élément important de l'œuvre camusienne. Dans la dernière lettre qu'il adresse à l'auteur en avril 1959, son ancien instituteur, Louis Germain, loue la modestie de l'écrivain qui serait toujours resté fidèle à ses idéaux et qui n'aurait pas changé après son grand succès littéraire:

J'ai vu la liste sans cesse grandissante des ouvrages qui te sont consacrés ou qui parlent de toi. Et c'est une satisfaction très grande pour moi de constater que ta célébrité (c'est l'exacte vérité) ne t'avait pas tourné la tête. Tu es resté Camus: bravo.²⁹³

Malgré toutes ces louanges, Camus exprime des doutes profonds par rapport à sa propre production littéraire en 1958 – après la réception du Prix Nobel – lors de la rédaction de la préface à sa réédition de *L'Envers et l'Endroit*:

Pour moi, je ne crois pas avoir jamais tiré une joie de la relecture d'une page terminée. J'avouerais même, en acceptant d'être pris au mot, que le succès de quelques-uns de mes livres m'a toujours surpris. Bien entendu, on s'y habitue, et assez vilainement. Aujourd'hui encore, pourtant, je me sens un apprenti auprès d'écrivains vivants à qui je donne la place de leur vrai mérite, (...).²⁹⁴

De plus, quelques pages plus loin, l'écrivain mentionne aussi que cet ouvrage – *L'Envers et l'Endroit* – l'a profondément marqué pour tout le reste de sa vie, non seulement à un niveau personnel et émotionnel mais aussi au niveau professionnel:

Je voulais seulement marquer que, si j'ai beaucoup marché depuis ce livre, je n'ai pas tellement progressé. Souvent, croyant avancer, je reculais. Mais, à la fin, mes fautes, mes ignorances et mes fidélités m'ont toujours ramené sur cet ancien chemin que j'ai commencé d'ouvrir avec *L'Envers et*

²⁹² cf. Ibidem, p.2.

²⁹³ Germain, Louis. «Dernière lettre adressée à Albert Camus du 30 avril 1959». In: Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. Annexes. 329. Pour la lettre de Louis Germain © Bibliothèque Nationale de France. 1994.

²⁹⁴ Camus, Albert. *L'Envers et l'Endroit*. Éditions Gallimard, Paris. 1961. 21.

l'Endroit, dont on voit les traces dans tout ce que j'ai fait ensuite et sur lequel, certains matins d'Alger, par exemple, je marche toujours avec la même légère ivresse.²⁹⁵

Cette citation souligne assez bien l'importance de cette œuvre pour Camus. En tant que lecteur, on a l'impression que Camus, à l'âge mûr, retrace son développement littéraire et observe les événements à partir d'une certaine distance. Mais il mentionne aussi que *L'Envers et l'Endroit* constitue la base de tout ce qu'il a créé, que c'est un point de départ auquel il peut souvent revenir. L'on voit très bien ici le lien avec sa vie à Alger qui l'a également – comme on peut le lire ici – profondément marqué. Bien qu'en 1958, il vive déjà en métropole depuis longtemps, il considère l'Algérie comme son pays d'origine, la terre de ses racines, un point de référence important et permanent, qu'il retrouve toujours – quoi qu'il se passe dans sa vie – et qui semble l'attirer comme un aimant magique. A travers cette citation, l'on sent à quel point sa jeunesse en Algérie a influencé l'écrivain.

Ce dernier mentionne ainsi que pendant qu'il relisait *L'Envers et l'Endroit* afin de pouvoir écrire une nouvelle préface, il se rendait compte qu'il y exprimait tout simplement sa réalité quotidienne, qu'il y montrait vraiment ce qu'était sa vie à l'époque.²⁹⁶

4.6. Le souhait d'unir le pays natal reste jusqu'à la fin – *Les Actuelles III, Le Premier Homme* et les dernières années de Camus

4.6.1. Le conflit sur la terre natale n'est pas encore résolu: critique et propositions de solution

De même que sa vie en Algérie et l'Algérie comme point de référence et élément important de sa construction identitaire jouent un grand rôle pour Camus, les événements guerriers sur sa terre natale ne le laissent pas indifférent. Ainsi, l'année 1958 est caractérisée par la publication d'*Actuelles III*, où l'écrivain rassemble ses écrits sur son pays natal, de «Misère de la Kabylie» datant de 1939 jusqu'au dernier texte intitulé «Algérie 58». Le livre est en partie publié pour répondre aux reproches des critiques, lesquels mettent en avant que l'écrivain ne se prononce plus sur la Guerre d'Algérie. Particulièrement dans «Algérie 58» Camus explique de façon très précise comment il perçoit la situation algérienne et il exprime sa volonté de contribuer à redéfinir l'avenir de son pays. Une telle initiative montre que Camus se soucie vraiment de l'avenir de l'Algérie et que cette question ne le laisse pas indifférent. Il veut proposer des solutions possibles pour résoudre les problèmes auxquels sa terre natale doit

²⁹⁵ Camus, Albert. *L'Envers et l'Endroit*. Éditions Gallimard, Paris. 1961. 29-30.

²⁹⁶ cf. Camus, 1961:26.

faire face. Malheureusement, la parution du livre dont il a écrit les différentes parties avec tout son cœur passe pratiquement inaperçu.²⁹⁷

Dans ce texte «Algérie 58», l'écrivain se penche entre autres sur les revendications exprimées par le peuple algérien. D'après Camus, le peuple aurait raison d'accuser les horreurs du colonialisme, une assimilation théoriquement propagée mais jamais vraiment entreprise et l'injustice dans le domaine agricole (ici, il s'agit surtout des dépossessions des Arabes et du régime des grands colons). Il faudrait alors – comme Camus l'a déjà exigé à plusieurs reprises – accorder une forte compensation aux Arabes algériens. Celle-ci consisterait à abandonner tout de suite le système colonial et à créer une égalité des droits entre Français d'Algérie et Arabes algériens. Selon l'écrivain, la grande erreur du gouvernement français serait de ne jamais parler franchement et directement aux Arabes. Le gouvernement devrait donc faire une déclaration officielle en reconnaissant sincèrement toutes ses erreurs et en signalant sa volonté de faire changer les choses à travers la mise en place des réformes nécessaires.²⁹⁸

D'un côté, Albert Camus défend certaines revendications de la population arabe, mais de l'autre, il se prononce ouvertement pour certaines exigences des Français d'Algérie. Ainsi, l'écrivain souligne que pour lui, l'idée d'une Algérie intégralement indépendante serait inimaginable. Il explicite sa pensée en écrivant qu' :

[a]ctuellement [=en 1958], les Arabes ne forment pas à eux seuls toute l'Algérie. L'importance et l'ancienneté du peuplement français, en particulier, suffisent à créer un problème qui ne peut se comparer à rien dans l'histoire. Les Français d'Algérie sont, eux aussi, et au sens fort du terme, des indigènes.²⁹⁹

Cette citation résume probablement le mieux comment Albert Camus perçoit la question de l'indépendance algérienne. Il considère aussi les Français d'Algérie comme des indigènes et qu'une nation algérienne indépendante équivaldrait au déchirement d'une unité. Il convient de souligner qu'en ce qui concerne ses origines personnelles, il se considère lui-même comme un indigène franco-algérien. Comme il le note dans «Algérie 58», l'écrivain exige que les Français d'Algérie puissent rester dans le pays et que leur sécurité ainsi que leurs propriétés personnelles restent garanties. Dans ce contexte, il est d'avis qu'une indépendance

²⁹⁷ cf. Grenier, 1987:355-357 et Smets, 1999:36-37.

²⁹⁸ cf. Camus, 2008a:387-391.

²⁹⁹ Camus, Albert. «Algérie 58». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008a. 388-389.

économique algérienne serait impossible: il croit en effet que le pays aurait besoin du soutien de la France afin de garder et/ou de créer une économie florissante stable.³⁰⁰

Dans un autre texte des *Actuelles III* intitulé «L'Algérie nouvelle» Camus tente de proposer des solutions pacifiques à la guerre entre Français et Arabes. Il se réfère au Plan Lauriol et déclare l'apprécier beaucoup. Dans ce texte, il explique brièvement en quoi consiste ce plan. Il instaurerait une Fédération française dans laquelle tous les habitants auraient les mêmes droits et seraient des citoyens libres. De plus, chaque pays membre de la Fédération aurait – comme Camus l'a déjà proposé lui-même – ses propres institutions politiques. A part cela, il y aurait une institution politique commune. Il ne s'agit pas d'un parlement fédéral installé à Alger comme Camus l'avait proposé autrefois, mais d'après ce plan, cette institution de représentation politique commune serait le Parlement de la République Française. Les pays membres de la Fédération pourraient y envoyer leurs représentants élus afin de discuter les affaires communes à tous les pays de la Fédération. Le concept d'une telle Fédération donnerait – selon Camus – la possibilité à tous de participer activement à la vie politique de leur pays et de la Fédération. En instaurant cette dernière, on pourrait accorder davantage d'autonomie à ses différents pays membres tout en gardant un cadre commun français.³⁰¹

Comme on le sait aujourd'hui, ces propositions ne pouvaient pas mettre fin à la Guerre d'Algérie. Bien qu'Albert Camus tente véritablement, et sans répit, de convaincre ses contemporains de la nécessité d'une conclusion rapide et non-sanglante du conflit, les fronts se sont durcis et ni l'une ni l'autre des parties ne l'écoutent.³⁰² L'indifférence affectée par les deux camps adversaires de la guerre à la publication de ses *Actuelles III* semble avoir beaucoup blessé Camus. Il décide alors de se taire sur la question algérienne et de ne plus écrire d'articles de presse. Sa prise de position régulière dans *L'Express* disparaît alors définitivement.

4.6.2. *Le Premier Homme* et les dernières années de Camus

Cette crise semble sans cesse tourmenter l'écrivain et c'est probablement la raison pour laquelle à part les *Actuelles III*, certains points de vue quant à la situation coloniale en Algérie sont exposés dans *Le Premier Homme*. Dans ce roman, Camus adulte recherche l'histoire de son père. Cette recherche le mène près de Mondovi, où il est né en 1913. Il tente de trouver

³⁰⁰ cf. Camus, 2008a:388-391.

³⁰¹ cf. Camus, 2008e:391-394.

³⁰² cf. Smets, 1999:38.

des gens ayant encore connu son père. Dans le cadre de ces recherches, il visite la ferme de sa naissance afin d'essayer de trouver quelqu'un là-bas qui pourrait le renseigner. L'homme qui lui ouvre la porte ne peut plus lui fournir les informations désirées mais il le met au courant des événements dans la région, où la violence entre Français et Arabes est de plus en plus exacerbée. Cette fois, c'est à travers le moyen littéraire du roman que Camus nous décrit les violences de la Guerre d'Algérie. Il note ainsi que l'homme qui lui ouvre la porte lui précise que des attaques arabes sur les fermes françaises ont lieu régulièrement. Les colons – dont son père aurait fait partie lui aussi – se seraient rassemblés pour une réunion afin de discuter la situation. Le préfet de la région y aurait assisté et aurait fait remarquer aux colons qu'il faudrait adopter une autre façon de gérer les entreprises agricoles et de se comporter vis-à-vis de leurs travailleurs arabes, qu'ils seraient tous entrés dans une nouvelle ère où il faudrait accorder plus de droits et de libertés aux indigènes. Le fermier à qui parle le personnage principal dans le roman mentionne aussi que son propre père – qui était toujours très dur avec ses employés et parfois aussi avec sa famille, un vrai patriarche – n'aurait accepté ni cette opinion ni l'ordre d'évacuation des terres. Étant un colon du type vraiment colonial, il aurait décidé de détruire tous ses champs et de rentrer en France au lieu de se soumettre à des changements qui ne venaient pas de sa propre volonté et qui lui étaient défavorables. Ce qui choque encore davantage dans ce contexte, c'est que le personnage du fils dit qu'il resterait dans cette ferme jusqu'au bout, même s'il serait en danger de mort.³⁰³

La description de ces événements montre que Camus lui-même est d'avis qu'il faut changer les choses en Algérie. Il décrit le père de ce fermier comme le type même du colon brutal qui ne respecte rien ni personne et qui croit pouvoir tout se permettre dans un pays dont il est convaincu qu'il est le sien. Dans ce récit, les mots du préfet pourraient alors être interprétés comme ceux de Camus. Il souhaite que tous puissent jouir des mêmes droits et que tout le monde puisse ainsi vivre dans la paix et la tranquillité.³⁰⁴ L'écrivain constate que le système brutal et rigide du colonialisme est inhumain, qu'il n'aurait jamais dû être introduit et qu'il n'aura certainement pas d'avenir. Ainsi, il veut contribuer à une évolution pacifique des choses et des mentalités. Il se rend compte que pendant la guerre un compromis de paix est encore possible, mais qu'après, un côté sera certainement perdant et que, comme l'histoire nous l'a montré, dans la plupart des cas, personne ne gagne: tous souffrent et la misère règne. Le fils du colon, le fermier à qui parle Jacques Cormery dans cette scène du roman, représente aussi le côté ultra-colonialiste. Il fait partie des Français d'Algérie qui ne sont pas prêts à

³⁰³ cf. Camus, 1994:167-169.

³⁰⁴ cf. Smets, 1999:94.

quitter ce pays qui est devenu leur patrie. Ils veulent y rester quoiqu'il arrive. La France dont ils possèdent la nationalité est un pays que beaucoup d'entre eux ne connaissent même pas.

Dans ce contexte de la Guerre d'Algérie pendant laquelle *Le Premier Homme* a été créé, il est intéressant de constater que Camus revient en arrière en retraçant de façon assez détaillée (sur huit pages) l'histoire coloniale française en Algérie³⁰⁵, comme nous l'avons fait nous-mêmes au début de ce mémoire. Comme s'il voulait comprendre – ce qui est aussi notre cas – comment la France a pu s'installer en Algérie, comment ses habitants ont pu prendre racine dans un autre pays, que l'écrivain considère lui-même comme sa patrie environ 130 ans après l'arrivée des premiers Français. Camus souligne que la situation des premiers arrivants français en Algérie ressemble à celle des Français à l'époque où il écrit son *Premier Homme*: personne ne sait ce qui va arriver. Au début de la colonisation, les premiers arrivés se lançaient dans une aventure complètement inconnue. Les conditions de vie étaient parfois intolérables, il y avait beaucoup de morts en raison des épidémies et des mesures d'hygiène insuffisantes. Les Français d'Algérie de la deuxième moitié des années 1950 ne savaient pas non plus ce qui arriverait. Ils vivaient dans l'insécurité et ne savaient pas comment se terminerait le conflit armé dans lequel était entré ce pays qu'ils considéraient comme le leur. Ce pays où ils croyaient avoir pris racine.³⁰⁶

Le jeune Camus semble aussi avoir ressenti un certain sentiment d'insécurité face à l'avenir politique de l'Algérie et au développement de la relation entre Algériens musulmans et Français d'Algérie. Ce conflit, qui s'annonce déjà bien avant 1954, pèse sur lui et l'ébranle profondément, comme on peut le lire dans *Le Premier Homme*:

(...) cet immense pays autour de lui dont, tout enfant, il avait senti la pesée avec l'immense mer devant lui, et derrière lui cet espace interminable de montagnes, de plateaux et de désert qu'on appelait l'intérieur, et entre les deux le danger permanent dont personne ne parlait parce qu'il paraissait naturel mais que Jacques percevait lorsque, dans la petite ferme aux pièces voûtées et aux murs de chaux de Birmandreis [sic], la tante passait au moment du coucher dans les chambres pour voir si on avait bien tiré les énormes verrous sur les volets de bois pleins et épais, pays où précisément il se sentait jeté, comme s'il était le premier habitant, (...).³⁰⁷

Ce qui est intéressant dans ce passage, c'est que Camus dit de se sentir 'jeté' dans ce pays. Comme on a déjà pu le voir, il considère normalement l'Algérie comme sa patrie, par exemple lorsqu'il mentionne dans *Le Premier Homme* qu'il se réjouit chaque fois de pouvoir

³⁰⁵ cf. Camus, 1994:171-179.

³⁰⁶ cf. Camus, 1994:177-180.

³⁰⁷ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. 257.

rentrer en Algérie et quitter le bruit de Paris.³⁰⁸ La contradiction qui se trouve dans cette citation est peut-être due au fait que le jeune Camus se sent étranger dans l'intérieur immense du pays, dans cette ferme de sa tante qu'il ne connaît probablement pas aussi bien que les rues de Belcourt. Mais en général – comme on a déjà pu le démontrer – l'Algérie représente un point de référence personnel très important pour l'écrivain qu'il semble alors considérer comme sa patrie. Dans la production littéraire de Camus, l'année 1959 est surtout consacrée à l'écriture du roman *Le Premier Homme*.³⁰⁹

C'est une sorte de roman familial autobiographique qui retrace la vie du jeune Camus et de sa famille, mais c'est aussi – ce qui a été montré par ailleurs – un roman sur l'Algérie coloniale. Comme on peut le lire dans la note de l'éditeur, le manuscrit de ce roman contient 144 pages écrites à la main. La version publiée du texte est basée sur une dactylographie qu'avait déjà faite Francine Camus. Afin de faciliter aux lecteurs de suivre le texte, la ponctuation a été adaptée. De plus, différentes notes de bas de page indiquent les endroits où l'on trouve des mots illisibles dans le manuscrit, où Camus propose plusieurs variantes d'expression ou des explications supplémentaires qu'il avait notées en marge.³¹⁰

Dans ce contexte, il est intéressant de mentionner que Camus voulait lui-même – comme il l'écrit dans ses notes pour le livre – que la fin de son *Premier Homme* reste inconnue: «Le livre *doit être* [sic] inachevé. Ex.: 'Et sur le bateau qui le ramenait en France...'»³¹¹ Comme on le sait aujourd'hui, c'est malheureusement le cas. Pourtant, l'auteur n'aurait certainement pas souhaité que le livre reste inachevé à cause d'une mort si abrupte et tragique.

Si on revient encore une fois sur la recherche du père, qui est essentielle dans *Le Premier Homme*, il faut signaler que cette recherche est plutôt initiée par la mère de Cormery: elle le prie en effet de visiter la tombe de son mari à Saint-Brieuc, en France, ce qu'elle n'a pas encore pu faire. Au début, cette tâche ne remplit pas Cormery de grandes émotions, étant donné qu'il n'a jamais vraiment connu ce père. Cependant, lorsqu'il se trouve – âgé de 40 ans à peu près – devant la tombe de son père, il se rend définitivement compte de l'immense tragédie de cette guerre dans laquelle ce père a perdu la vie. Il n'avait que 29 ans, quand il est mort au combat. Camus – ou Cormery, comme le protagoniste est appelé dans le roman – commence à ressentir de la pitié pour cet homme qui a travaillé pendant toute sa vie et qui est mort à un âge que lui-même a dépassé depuis longtemps. Ainsi, il est confronté à cette situation peu naturelle où le fils est plus âgé que le père. Cela l'ébranle notablement. Ce qui

³⁰⁸ cf. Camus, 1994:44.

³⁰⁹ cf. Wieacker-Wolff, 2003:162-163.

³¹⁰ cf. Camus, 1994: Note de l'éditeur. p. 7.

³¹¹ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. Annexes. 288.

est encore pire dans ce contexte, c'est qu'il n'y a personne dans sa famille qui puisse le renseigner sur son père. Sa mère l'a naturellement connu, mais à cause de sa maladie, elle a beaucoup de trous de mémoire et a tout simplement oublié tous les détails importants concernant son mari. Le personnage principal du roman – en fait le double de Camus – ne se laisse pourtant pas décourager par ces obstacles. Il se décide alors à partir lui-même à la recherche de ce père.³¹²

A la fin de cette recherche, qui ne s'avère malheureusement pas aussi fructueuse que le personnage principal du roman l'aurait souhaité, ce dernier en fait un bilan, assez attristant en vérité:

Car c'était bien cela que son père avait en commun avec les hommes du *Labrador* [= qui étaient parmi les premiers colons à quitter la France pour l'Algérie afin d'y promouvoir la colonisation agricole]. Les Mahonnais du Sahel, les Alsaciens des Hauts Plateaux, avec cette île immense entre le sable et la mer, qu'un énorme silence commençait maintenant de recouvrir, cela c'est-à-dire l'anonymat, au niveau du sang, du courage, du travail, de l'instinct, à la fois cruel et compatissant. (...), cheminant dans la nuit des années sur la terre de l'oubli où chacun était le premier homme, où lui-même avait dû s'élever seul, sans père, n'ayant jamais connu ces moments où le père appelle le fils dont il a attendu qu'il ait l'âge d'écouter, pour lui dire le secret de la famille, ou une ancienne peine, ou l'expérience de sa vie, (...) il lui avait fallu apprendre seul, (...) à naître enfin comme homme pour ensuite naître encore d'une naissance plus dure, celle qui consiste à naître aux autres, (...), comme tous les hommes nés dans ce pays qui, un par un, essayaient d'apprendre à vivre sans racines et sans foi et qui tous ensemble aujourd'hui où ils risquaient l'anonymat définitif et la perte des seules traces sacrées de leur passage sur cette terre, (...), devaient apprendre à naître aux autres, à l'immense cohue des conquérants maintenant évincés qui les avaient précédés sur cette terre et dont ils devaient reconnaître maintenant la fraternité de race et de destin.³¹³

Dans ce passage, Camus décrit bien ce qu'il ressent. Il a l'impression que l'histoire de son père est tombée dans l'oubli exactement de la même manière que celle des pionniers français de la colonisation algérienne. L'on ne sait plus grand chose de leurs débuts dans le pays. Ce sont plutôt des informations générales qui nous aident à nous faire une image assez floue de cette époque. C'est aussi le cas quand on pense à l'histoire de vie du père de Camus. N'ayant pas de véritable père qui puisse lui transmettre les traditions familiales ou lui donner des conseils pour sa vie future, Albert Camus a le sentiment d'être le premier homme. Le premier à devoir faire connaissance d'un monde nouveau où il faut s'orienter sans se perdre. C'est peut-être pour cela qu'il se compare aux premiers colons français en Algérie, car ces derniers devaient affronter la même tâche. De plus, dans cet extrait du *Premier Homme*, l'écrivain fait

³¹² cf. Camus, 1994:28-31.

³¹³ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. 180-181.

un pronostic assez clair sur l'avenir politique de l'Algérie, à savoir que les descendants de ces pionniers français risquent «l'anonymat définitif et la perte des seules traces sacrées de leur passage sur cette terre»³¹⁴.

En outre, Camus remarque qu'ils vont devoir partager le sort de tous ces pouvoirs qui ont régné sur l'Algérie avant leur arrivée. Ici, l'auteur donne l'impression d'être convaincu de l'indépendance proche de l'Algérie. L'écrivain mesure alors bien l'étendue de la guerre et sent qu'il vit avec ses contemporains des années cruciales pour l'histoire algérienne. Un tel pronostic prouve la clairvoyance de Camus qui sait interpréter les signes du changement. Dans ses annexes pour *Le Premier Homme*, il devient plus offensif en exigeant que les colons rendent leurs terres aux pauvres, qu'ils mettent fin à l'exploitation de ceux et celles qui ne sont pas en mesure de se défendre et qu'ils rendent ainsi possible l'égalité des droits et la paix pour tous en Algérie:

Fin.

Rendez la terre, la terre qui n'est à personne. Rendez la terre qui n'est ni à vendre ni à acheter (oui et le Christ n'a jamais débarqué en Algérie puisque même les moines y avaient propriété et concessions). (...): 'Rendez la terre. Donnez toute la terre aux pauvres, à ceux qui n'ont rien et qui sont si pauvres qu'ils n'ont même jamais désiré avoir et posséder, à ceux qui sont comme elle dans ce pays, l'immense troupe des misérables, la plupart arabes, et quelques-uns français et qui vivent ou survivent ici par obstination et endurance, dans le seul honneur qui vaille au monde, celui des pauvres, donnez-leur la terre (...), et moi alors, (...), je sourirai et mourrai content, sachant que sont enfin réunis sous le soleil de ma naissance la terre que j'ai tant aimée et ceux (...) que j'ai révéérés.³¹⁵

Cette citation montre que l'écrivain ne fait pas de différence entre les habitants de l'Algérie en fonction de leurs différentes origines ethniques. Ce qui compte pour lui, c'est le souhait de donner une meilleure vie à tous et à toutes. Il veut combattre le système colonial afin de créer un monde plus juste, plus libre et plus démocratique, où la richesse des uns n'est pas basée sur l'exploitation des autres. Il s'engage pour tous les Algériens défavorisés, peu importe s'ils sont d'origine nord-africaine ou française. L'écrivain voit déjà qu'une paix durable ne sera rétablie dans le pays que si ces grandes injustices sont une fois pour toutes abolies. La revendication qu'exprime Camus à travers *Le Premier Homme*, ainsi que le message qu'il veut transmettre aux colons français conservateurs pendant la dernière année de sa vie, est alors sans équivoque. Il serait donc injuste de reprocher à Camus de ne pas s'être prononcé sur la dimension ainsi que sur la situation (post-)coloniale en Algérie pendant cette phase de

³¹⁴ Voir note de bas de page n° 313.

³¹⁵ Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. Annexes. 320-321.

la Guerre d'indépendance algérienne. De plus, cet extrait illustre que même si Camus est très connu en 1959 et qu'il n'a plus de difficultés financières, il n'a pas oublié ses racines et se sent encore très fortement attaché à ce monde où il est né. Il sait de quelle endurance doivent faire preuve ces gens qui vivent dans la pauvreté pour gagner leur vie et il sait comment ils vivent. Ce sujet n'a rien d'abstrait pour lui, il a vécu lui-même dans cette pauvreté. Cette expérience l'a marqué très profondément, mais de façon assez positive. Il rend hommage à ces gens pauvres et s'engage pour eux car il sait que toute aide leur sera de grand secours. Comme le note Grenier, en cette même année 1959, à part l'écriture du *Premier Homme*, Albert Camus investit beaucoup de temps dans les représentations de l'adaptation dramatique des *Possédés* de Dostoïevski. Avec sa troupe, l'écrivain effectue une grande tournée et se produit dans différentes villes non seulement françaises mais aussi européennes. A l'époque des représentations des *Possédés*, Camus se rend finalement et définitivement compte que le théâtre est ce qu'il veut vraiment faire dans le futur. Quelque temps avant sa mort, il entreprend ainsi des négociations avec André Malraux (Ministre des affaires culturelles à l'époque) pour obtenir le théâtre Récamier. Une lettre datée du 28 décembre 1959 semble confirmer que cette entreprise a réussi.³¹⁶

Malheureusement, tous ces projets ont été réduits à néant par la mort plus qu'inattendue d'un homme qui aurait encore tant eu à nous dire et dont on aurait encore tant pu apprendre. Les événements tragiques sont bien connus: Albert Camus perd la vie dans un accident de voiture le 4 janvier 1960 à Villeblevin. Dans la serviette noire de l'écrivain, l'on trouve le manuscrit du *Premier Homme*. Celui-ci ne sera publié qu'en 1994, presque 35 ans après la mort de l'auteur. Ce dernier est enterré à Lourmarin. En 1979, sa femme Francine sera inhumée à côté de lui.³¹⁷

³¹⁶ cf. Grenier, 1987:381-383.

³¹⁷ cf. Feldhoff, 1991:108-111 et Smets, 1999:39.

5. Conclusion

Approche (post-)coloniale de l'œuvre d'Albert Camus. C'est le titre du présent mémoire. Il porte sur cet homme de lettres qui vient au monde en Constantine en 1913, pendant la période coloniale française en Algérie. Ses parents sont tous les deux nés dans ce pays, où Albert grandit dans des conditions modestes. Il poursuit et termine sa scolarité ainsi que ses études de philosophie à Alger. Toutes ces années lui donnent l'occasion d'étudier la société de l'Algérie coloniale, de comprendre ses structures et ses mécanismes hiérarchiques.

Notre analyse montre que cette Algérie où le jeune Camus vit pendant plus de 25 ans est très fortement francisée dans tous les domaines de la vie et organisée selon le modèle de la France hexagonale. Cette francisation de l'Algérie se retrouve souvent dans les œuvres de l'écrivain, lorsqu'il décrit l'architecture urbaine, le domaine administratif, officiel et commercial ainsi que la sphère culturelle (par exemple les grands jours de fête). On peut ainsi constater qu'Albert Camus perçoit avec beaucoup d'acuité la vie coloniale française en Algérie, et en lire une description impartiale et détaillée, ce qui constitue un des aspects remarquables de ses œuvres.

Dans lesdites œuvres, l'auteur vilipende aussi la grande injustice dont souffrent la plupart des colonisés algériens. Camus prend souvent la parole – soit à travers des articles de presse soit à travers ses autres écrits – en faveur de ceux qui sont exploités et méprisés et contre ceux qui profitent de ces mécanismes d'oppression ou qui les soutiennent. Il s'exprime clairement contre tout sentiment de supériorité française par rapport aux colonisés et attaque vivement la pensée colonialiste. Pour Camus, l'idéal serait une Algérie française où tous et toutes auraient les mêmes droits et chances, qu'ils soient d'origine nord-africaine ou européenne. Étant donné que l'écrivain considère ce pays nord-africain qui lui tient fort à cœur comme l'origine de sa vie, il tente de servir d'intermédiaire entre les différents fronts pendant la Guerre d'Algérie, dans le but d'éviter des effusions de sang encore plus brutales et une séparation définitive de l'Algérie et de la France. L'écrivain s'oppose au colonialisme et en même temps il souhaite que l'Algérie reste française. Cela est probablement dû au fait que ce pays est sa terre natale, peut-être même sa patrie et elle est aussi celle de toute sa famille. Dans ce sens, la fin de l'Algérie française équivaldrait à une grande perte personnelle pour Camus. Le fait que ses tentatives de réconciliation restent vaines, l'affectera énormément.

Notre travail fait également état de parallèles manifestes entre la vie de l'écrivain et celle de certains des personnages principaux de ses écrits. Il semble plus que probable que l'écrivain s'est inspiré de ses expériences personnelles pour la création de ses œuvres littéraires.

En résumé, on pourra dire qu'aujourd'hui plus que jamais, le message de Camus qui exige les mêmes chances pour tous et le respect sincère et mutuel entre les cultures, les religions et les ethnies revêt une importance considérable. L'écrivain a exposé ses revendications et ses conseils dans un monde encore colonial, mais ils n'ont pas du tout perdu leur actualité dans notre monde contemporain postcolonial. La situation globale actuelle nous montre quotidiennement que dans beaucoup de régions de notre planète secouée par d'énormes crises, les appels de Camus – et de bien d'autres encore – sont restés vains. En fait, il nous reste beaucoup à apprendre de cet écrivain, non seulement à l'heure actuelle mais aussi dans le futur. Dans ce sens, une approche (post-)coloniale de l'œuvre d'Albert Camus fait sens: même si le colonialisme a touché à sa fin, une égalité des chances au niveau mondial n'existe pas encore et la route est longue pour y parvenir.

6. Bibliographie

6.1. Corpus littéraire: Œuvres étudiées

CAMUS, Albert. «Algérie 58». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008a. p. 387-391.

CAMUS, Albert. «Appel pour une trêve civile en Algérie». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008b. p. 372-381.

CAMUS, Albert. *Carnets*. «Cahier III. Avril 1939-février 1942». In: Lévi-Valensi, Jacqueline [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome II. 1944-1948*. Éditions Gallimard, Paris. 2006. p. 910.

CAMUS, Albert. *Carnets*. «Cahier VII. Mars 1951-juillet 1954». In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008c. 1151.

CAMUS, Albert. *Carnets*. «Cahier VIII. Août 1954-juillet 1958». In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008d. 1247.

CAMUS, Albert. «Discours de Suède». Disponible sur: http://www.ac-nice.fr/lettres/valbonne/file/Camus_Discours_de_Suede_1957.pdf [site consulté le 21 juin, 10:25 et 11:00].

CAMUS, Albert. «L'Algérie nouvelle». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008e. p. 391-394.

CAMUS, Albert. «L'avenir algérien». In: *Articles publiés dans L'Express*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome III. 1949-1956*. Éditions Gallimard, Paris. 2008f. p. 1028-1033.

CAMUS, Albert. «La bonne conscience». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008g. p. 359-361.

CAMUS, Albert. *La Chute*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2013.

CAMUS, Albert. *La Peste*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2011.

CAMUS, Albert. «La vraie démission». In: *Actuelles III. Chroniques algériennes. L'Algérie déchirée*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome IV. 1957-1959*. Éditions Gallimard, Paris. 2008h. p. 361-363.

CAMUS, Albert. *L'Envers et l'Endroit*. Éditions Gallimard, Paris. 1961.

CAMUS, Albert. *L'Étranger*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 2010.

CAMUS, Albert. «Lettre à Monsieur Germain du 19 novembre 1957». In: Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994.

CAMUS, Albert. *L'Exil et le royaume*. Éditions Gallimard. Collection folio, Paris. 1977.

CAMUS, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994.

CAMUS, Albert. «Terrorisme et répression». In: *Articles publiés dans L'Express*. In: Gay-Crosier, Raymond [et al.]. *Albert Camus. Œuvres complètes. Tome III. 1949-1956*. Éditions Gallimard, Paris. 2008i. p. 1022-1028.

DAOUD, Kamel. *Meursault, contre-enquête*. Pour la version en vente en France et utilisée ici: Éditions Actes Sud, Arles. 2014.

GERMAIN, Louis. «Dernière lettre adressée à Albert Camus du 30 avril 1959». In: Camus, Albert. *Le Premier Homme*. Cahiers Albert Camus 7. Éditions Gallimard, Paris. 1994. Annexes p. 328-331. Pour la lettre de Louis Germain © Bibliothèque Nationale de France 1994.

6.2. Œuvres théoriques

AGERON, Charles-Robert. *Histoire de l'Algérie contemporaine. 1830-1994*. Série «Que sais-je ?». Dixième édition corrigée. Presses Universitaires de France, Paris. 1994.

APPADURAI, Arjun. *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Éditions Payot & Rivages pour la traduction française, Paris. 2001.

ASHCROFT, Bill; GRIFFITHS, Gareth; TIFFIN, Helen. *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*. Routledge, London. 1989.

BERNARD, Augustin. *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde. Tome II: l'Algérie*. Editeurs: Hanotaux, Gabriel et Martineau, Alfred. Librairie Plon, Paris. 1930.

BERQUE, Jacques. *De l'Euphrate à l'Atlas. Volume I. Espaces et moments*. Collections Hommes et sociétés éditées par Pierre Bernard. La Bibliothèque Arabe. Éditions Sindbad, Paris. 1978a.

BERQUE, Jacques. *De l'Euphrate à l'Atlas. Volume II. Histoire et nature*. Collections Hommes et sociétés éditées par Pierre Bernard. La Bibliothèque Arabe. Éditions Sindbad, Paris. 1978b.

BERQUE, Jacques. *Opera Minora II. Histoire et Anthropologie du Maghreb*. Éditions Bouchène, Paris. 2001.

ÇELIK, Zeynep. *Urban Forms and Colonial Confrontations. Algiers under French Rule*. University of California Press, Berkeley. Los Angeles. London. 1997.

DROZ, Bernard; LEVER, Évelyne. *Histoire de la guerre d'Algérie. 1954-1962*. Édition revue et augmentée. Éditions du Seuil, Paris. 1991.

DURAND-EVRARD, Françoise; MARTINI, Lucienne (éditrices) et al. *Archives d'Algérie. 1830-1960*. Éditions Hazan, Paris. 2003.

FELDHOFF, Heiner. *Paris, Algier. Die Lebensgeschichte des Albert Camus*. Beltz Verlag, Weinheim und Basel. 1991.

GRENIER, Roger. *Albert Camus. Soleil et ombre*. Éditions Gallimard, Paris. 1987.

JOSKOWICZ, Alexander; NOWOTNY, Stefan. «Editorische Nachbemerkung der Übersetzer zur zweiten Fassung von ‚Can the Subaltern Speak?‘». In: Spivak, Gayatri Chakravorty. *Can the Subaltern Speak? Postkolonialität und subalterne Artikulation*. Série: Texte zur Theorie der politischen Praxis. Vol. 6. Édité par Buden, Boris [et al.]. Verlag Turia und Kant, Wien. 2008.

KADDACHE Mahfoud. *Histoire du nationalisme algérien. Tome I. 1919-1939*. Éditions EDIF 2000, Alger. 2003 et Éditions Paris-Méditerranée (c'est cette dernière qui est utilisée ici), Paris. 2003.

LACHERAF, Mostefa. «Psychologie d'une conquête». Cahiers internationaux. 1956.

LANDRY, Donna; MACLEAN, Gerald. «Ein Gespräch über Subalternität». In: Spivak, Gayatri Chakravorty. *Can the Subaltern Speak? Postkolonialität und subalterne Artikulation*. Série: Texte zur Theorie der politischen Praxis. Vol. 6. Edité par Buden, Boris [et al.]. Verlag Turia und Kant, Wien. 2008.

LÉVI-VALENSI, Jacqueline. *Albert Camus. La Peste*. Foliothèque. Collection dirigée par Bruno Vercier. Éditions Gallimard, Paris. 1991.

MEMMI, Albert. *Portrait du colonisé précédé du portrait du colonisateur avec une préface de Jean-Paul Sartre*. Petite bibliothèque Payot. Éditions Payot, Paris. 1979.

MOURA, Jean-Marc. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Presses Universitaires de France. Collection Écritures Francophones dirigée par Béatrice Didier, Paris. 1999.

PETERSEN, Carol. *Köpfe des 20. Jahrhunderts. Albert Camus*. Colloquium Verlag, Berlin. 1961.

REY-GOLDZEIGUER, Annie. «La France coloniale de 1830 à 1870. La France coloniale à la recherche de l'efficience. L'assimilation, garantie des libertés politiques». In: Meyer, Jean; Rey-Goldzeiguer, Annie; Tarrade, Jean; Thobie, Jacques. *Histoire de la France coloniale. Des origines à 1914*. Armand Colin Éditeur, Paris. 1991a.

REY-GOLDZEIGUER, Annie. «La France coloniale de 1830 à 1870. La France de la défaite intègre l'Algérie. Le psychodrame de la «Commune» d'Alger.» In: Meyer, Jean; Rey-Goldzeiguer, Annie; Tarrade, Jean; Thobie, Jacques. *Histoire de la France coloniale. Des origines à 1914*. Armand Colin Éditeur, Paris. 1991b.

RIESZ, János. «Astres et Désastres»: *Histoires et récits de vie africains de la Colonie à la Postcolonie*. Série: Perspectives Culturelles Transdisciplinaires. Vol. 9. Georg Olms Verlag, Hildesheim, Zurich, New York. 2009.

SAÏD, Edward W. *Orientalism*. 25th anniversary edition with a new preface by the author. Vintage Books, New York. 2003.

SMETS, Paul-F. *Albert Camus*. Collection Mentor dirigée par Étienne Calais. Ellipses édition/marketing, Paris. 1999.

SPIVAK, Gayatri Chakravorty. *Can the Subaltern Speak? Postkolonialität und subalterne Artikulation*. Série: Texte zur Theorie der politischen Praxis. Vol. 6. Edité par Buden, Boris [et al.]. Verlag Turia und Kant, Wien. 2008.

STEYERL, Hito. «Die Gegenwart der Subalternen. Eine Einleitung zur deutschen Ausgabe». In: Spivak, Gayatri Chakravorty. *Can the Subaltern Speak? Postkolonialität und subalterne Artikulation*. Série: Texte zur Theorie der politischen Praxis. Vol. 6. Edité par Buden, Boris [et al.]. Verlag Turia und Kant, Wien. 2008.

STORA, Benjamin. *Histoire de l'Algérie coloniale 1830-1954*. Éditions La Découverte, Paris. 1991.

THOBIE, Jacques. «Le bilan colonial en 1914. Deux sociétés en confrontation. Des 'Français majorés'». In: Ageron, Charles-Robert; Coquery-Vidrovitch, Catherine; Meynier, Gilbert; Thobie, Jacques. *Histoire de la France coloniale. De 1914 à 1990*. Armand Colin Éditeur, Paris. 1990.

THOBIE, Jacques. «La France coloniale de 1870 à 1914. Le temps des conquêtes (1879-1900). Mouvements au Maghreb. L'Algérie: crises et réformes». In: Meyer, Jean; Rey-Goldzeiguer, Annie; Tarrade, Jean; Thobie, Jacques. *Histoire de la France coloniale. Des origines à 1914*. Armand Colin Éditeur, Paris. 1991a.

THOBIE, Jacques. «La France coloniale de 1870 à 1914. Le temps de l'organisation (1900-1914). Les 'Jeunes-Algériens' et l'esquisse de réformes». In: Meyer, Jean; Rey-Goldzeiguer, Annie; Tarrade, Jean; Thobie, Jacques. *Histoire de la France coloniale. Des origines à 1914*. Armand Colin Éditeur, Paris. 1991b.

WEIL, Patrick. *Qu'est-ce qu'un Français? Histoire de la nationalité française depuis la Révolution*. Éditions Grasset, Paris. 2002.

WIEACKER-WOLFF, Marie-Laure. *Albert Camus*. Deutscher Taschenbuchverlag, München. 2003.

6.3. Ressources Internet:

EDAMARUKU, Sanal. «Le sati en Inde ou le bûcher pour les veuves». Traduction de la lettre électronique de *Rationalist International*, numéro 101, 20 août 2002. Date de publication en ligne: 23 septembre 2002. Disponible sur: <http://atheisme.org/sati.html> [site consulté le 12 mars 2015, 18:15].

Lien pour le Traité de la Tafna. Disponible sur: <http://www.elmouradia.dz/francais/algerie/histoire/Dossier/traiteTafna.htm> [site consulté le 19 avril 2014, 16:35].

MEYNIER, Gilbert. «L'historiographie française de l'Algérie et les Algériens en système colonial». Intervention à Alger le 22 octobre 2010 à l'invitation d'El Watan. Version en ligne disponible sur: http://www.algeria-watch.de/pdf/pdf_fr/meynier_historiographie_francaise.pdf [site consulté le 26 septembre 2014, 8:45].

Site web «Études littéraires.com». <http://www.etudes-litteraires.com/la-chute.php> [site consulté le 6 novembre 2014, 17:15].

Site web de la Ligue des droits de l'Homme de Toulon. Titre de l'article: «Le Code de l'Indigénat dans l'Algérie coloniale». Disponible sur: <http://ldh-toulon.net/le-code-de-l-indigenat-dans-l.html> [site consulté le 2 juillet 2014, 12:20].

Vidéo de l'Institut national de l'audiovisuel sur le massacre de Sétif en mai 1945. Titre de la vidéo: «Rappel historique des massacres répressifs à Sétif en mai 1945». Disponible sur: <http://www.ina.fr/video/2827576001025> [site consulté le 23 mai 2014, 9:30].

7. Annexes

7.1. Abstract in deutscher Sprache

Diese Diplomarbeit trägt den Titel *Approche (post-)coloniale de l'oeuvre d'Albert Camus*. Sie beschäftigt sich mit dem französischen Literaten Albert Camus, der im Jahr 1913 – also während der französischen Kolonialherrschaft in Algerien – auf algerischem Boden in eine Familie von Algerienfranzosen geboren wurde. Der Schriftsteller wuchs in bescheidenen Verhältnissen im Algier der Kolonialzeit auf, durchlief dort seine Schullaufbahn bis zum Baccalauréat (= Reifeprüfung) und schloss Mitte der 1930er Jahre ein Philosophiestudium an der städtischen Universität ab. All diese Jahre gaben dem späteren Nobelpreisträger die Gelegenheit, sich ein Bild über die Gesellschaft des kolonialen Algeriens zu machen. Er wuchs mit ihr und in ihr auf und lernte daher sowohl ihren Aufbau als auch ihre Funktionsmechanismen kennen. Ausgehend davon untersucht diese Arbeit, welche Spuren die persönliche Erfahrung dieses Koloniallebens in Camus' Werken hinterließ. Sie konzentriert sich demnach darauf, wie er diese Zeit wahrnahm und wie sich diese Eindrücke in den Werken widerspiegeln. Außerdem geht sie der Frage nach, ob und wenn ja, welche Parallelen es zwischen der Biographie des Autors und jenen der haupthandelnden Figuren der (mitunter auch autobiographischen) untersuchten Werke gibt. Die Arbeit zeigt in ihrer Analyse, dass das Algerien, in dem Camus mehr als die ersten 25 Jahre seines Lebens verbrachte, in fast allen Bereichen des täglichen Lebens äußerst stark französisiert und nach dem strikten Vorbild des hexagonalen Frankreich ausgerichtet war. Besonders deutlich schlägt sich in den Werken des Schriftstellers auch die große Benachteiligung der kolonisierten Algerier durch die herrschenden Franzosen nieder. Camus ergreift immer wieder Partei für jene, die ausgebeutet und verachtet werden und gegen solche, die von diesen Mechanismen profitieren oder sie unterstützen. Er träumt von einem französischen Algerien, in dem alle – ungeachtet ihrer nordafrikanischen oder europäischen Herkunft – die gleichen Rechte und Chancen haben. Der Literat betrachtet dieses Stück Nordafrikas als seinen Ursprung und versucht daher auch im Algerienkrieg immer wieder vermittelnd aktiv zu werden, um ein größeres Blutvergießen und die Trennung zwischen Algerien und Frankreich zu verhindern. Die Arbeit verdeutlicht ebenfalls, dass es durchaus große Parallelen zwischen der Biographie Camus' und dem Leben einiger haupthandelnder Personen in seinen Werken gibt. Es scheint also, als hätte sich der Autor mitunter an persönlichen Lebenssituationen inspiriert und diese in seine Werke verwoben.

7.2. Curriculum vitae

Persönliche Daten:

Vor- und Zuname: Dominik Eigner

Staatsbürgerschaft: Österreich

Geburtsdatum: 01.08. 1991

Geburtsort: Melk, NÖ

Bisherige Ausbildung:

1998-2002: Volksschule Zelking, NÖ

2002-2010: Neusprachlicher Zweig am Öffentlichen Stiftsgymnasium der Benediktiner Melk

06/2010: Reifeprüfung mit Ausgezeichnetem Erfolg

seit 10/2010: Lehramtsstudium für die Fächer Französisch und Geschichte an der Universität Wien

Bisherige berufliche Tätigkeiten und Arbeitserfahrungen:

08/2007: Praktikum bei „Vetropack Österreich“, 3380 Pöchlarn

09/2007: Mitarbeit als Volontär im Organisationsteam des „Benedictus Europae Patronus – Lateinwettbewerb des Stiftes Melk“

08/2008: Praktikum bei „Wiener Städtische“, 3100 St. Pölten

Seit 06/2009: Kulturvermittler für die Sprachen Deutsch, Französisch und Englisch im Benediktinerstift Melk